
L'Oxymiel
Henri Cal

Henri Poincal

L'OxymielÒ

Lettres de directives anticipées

Cet ebook est publié en auto-édition

© Henri Poincal 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

PROLOGUE : LA PETITE ANNONCE.

D'une belle enjambée légère, Hermione se glissa dans le tourniquet de verre et bois vernis. Elle entra dans le salon ouaté de l'hotel Excelsior de Bristol. Elle portait une étole de satin noir, enroulée comme un voile autour de sa tête. Elle la déroula puis la laissa choir sur une banquette d'angle. La pâleur de son beau visage fin accentuait l'azur limpide des yeux. Elle posa une mallette de métal laqué rouge à ses pieds, puis ses fesses, souplement, sur le rebord de bois du fauteuil de cuir. Elle avait horreur de l'avachissement dans des coussins moelleux. Le maître d'hôtel lui apporta du thé et des scones.

Hermione s'était ménagée une demi-heure pour se préparer à son entrevue avec l'opérateur principal de la société créée par son père. Elle se devait d'être directe, simple et autoritaire dans l'expression des consignes de la nouvelle mission qu'elle devait lui confier. Ce VioP-01, very important operator number one, tel qu'il était désigné dans l'organigramme de l'entreprise Euthan'easy était l'exécutant en charge des cas les plus délicats. Il était la personne qui intervenait à l'ultime moment pour l'assistance médicalisée active à mourir. Hermione redoutait cette rencontre, mais le confort du lieu et les sucres des viennoiseries corrigèrent son humeur. La théobromine du thé accéléra son cœur et stimula la vasodilatation de ses joues. L'opérateur surgit et prit place sans se présenter. Il plongea brièvement son regard dans celui d' Hermione qui ne cilla pas. Il repéra instantanément le détail de la rougeur sur le visage d'Hermione et l'interpréta comme un signe de son pouvoir de séduction sur la fille du patron. D'une petite poussée, il glissa un porte-document de cuir noir sur la plaque de verre de la table vernie.

— Voulez-vous mettre mon ordre de mission et les documents

dans ce marocain s'il vous plait? Hermione avait l'impression d'être numérisée dans le détail. Elle avait eu un premier mouvement de crainte, mais elle était assez aguerrie pour maîtriser complètement son émotion. Dans l'espace de sa demi-heure de méditation, elle avait anticipé la brutalité du personnage. L'opérateur avait un visage anguleux et une coupe de cheveux à la mode militaire. Il devait cultiver ses muscles par une pratique assidue en salle de fitness. Il devait être du genre pervers narcissique, satisfait de se complaire dans cette forme de laconisme relationnel. C'est en se faisant cette réflexion qu'Hermione refusa d'obtempérer. Elle fit bouclier en croisant les bras sur le décolleté de son pull de cachemire vert et dit simplement qu'elle avait des informations à lui communiquer sur son contrat. Elle ouvrit les bras et avança l'index de la main droite vers lui avec énergie, pour lui adresser un rappel à l'ordre :

— N'oubliez pas que c'est moi qui rédigerai le rapport sur la bonne exécution de votre mission. Celle-ci est particulière : il y a une lettres de directives anticipées pour trois demandes de fins de vies. Une pour la mère, deux autres pour ses fils.

— Je n'aime pas les contrats à tiroirs. Je ne traite qu'une cible à la fois! Je n'ai besoin que d'un ordre de mission, le reste n'est pas mon affaire!

— En France, nous avons des clients avec des exigences personnalisées. Ce qui nous impose d'être adaptés dans nos réponses et bien organisés. C'est le client qui nous paie, ne l'oubliez pas!...

L'opérateur avait allongé ses jambes sous la table. Il n'avait regardé Hermione qu'une fois. Il s'arrangea pour croiser son regard pastel dans le miroir de façon fulgurante, sans la fixer de façon directe. il répéta sa phrase :

— Je ne prends qu'un contrat à la fois. Après une pause, il ajouta en sifflant : Mettez les mains dans le cambouis ma belle ! D'une

seule détente, il se leva, et reprit son porte document. Il s'inclina devant elle en disant avec ironie : Adioo, oublions ça !
Aiguillonnée par la réaction du VioP, Hermione réagit avec la célérité de la mangouste face au cobra. D'un geste vif, elle ouvrit sa mallette de métal laqué rouge en pressant le déclic. Une centaine de petites fioles de céramique y étaient rangées par colonnes de différentes couleurs. Avant que le VioP ait eu le temps de se retourner, elle jeta sur lui avec précision une de ces petites céramiques.

— Veuillez prendre ceci, je vous prie.

Elle avait visé juste. De la main gauche, il attrapa le petit bijou au vol. C'était une fiole de couleur bleue en forme d'abeille.

Dans un second mouvement, Hermione lui tendit un feuillet sur lequel on pouvait voir la photo d'identité d'un homme entre deux âges. Elle précisa d'une voix calme et un peu rauque :

— Voici votre cible. Vous connaissez la procédure ; détruisez cette feuille. Ne laissez aucune trace.

Le VioP saisit la feuille de la main droite et la glissa dans son marocain après avoir empoché le bijou de céramique bleue dans son blouson.

— Je confirme : Ok pour une cible par contrat !... Adieu, dit-il avec un sourire crispé. Il tourna les talons après avoir esquissé une sorte de salut militaire d'un geste de la main vers sa tempe.

Hermione resta une brève éternité à méditer. Puis elle tira de son sac l'ordinateur sur lequel elle enregistrait tous ses rapports. D'un seul jet, elle rédigea son analyse de l'entretien. Elle nota en renvoi de bas de page ses remarques sur le comportement et le refus du VIOP. Elle marqua un temps d'arrêt pour se servir une nouvelle tasse du thé devenu très amer... Avant d'envoyer son rapport, elle ouvrit le dossier qu'elle avait constitué sur l' agent V.I.O.P-01 employé chez

Eutan'easy depuis Aout 2013.

Originaire du pays de Galle ; passeport britannique. Taille : cinq pieds dix pouces, poids cent soixante-dix livres, yeux bleus, cheveux blonds. Ni parents ni descendants, non-marié, aucun diplôme. Sans domicile fixe, pas de compte en banque, aucun passé militaire...

Elle glissa l'index pour ajouter une pastille rouge : Gaucher... En sa qualité de DRH, Hermione avait accès au reste du dossier top secret, réservé au conseil d'administration d'Euthan'easy. Il était consacré à l'évaluation de la qualité «opérationnelle» de l'exécutant. Le rapport d'expertise psychologique réalisé à l'embauche indiquait plusieurs traits de comportement : impulsif, ne porte pas de jugement sur les personnes ni même les choses... Travaille toujours seul, aucun esprit d'équipe. Savoir-faire primitif : avant chaque mission, il se concentre sur l'unique tâche à accomplir. Il analyse les postures, les gestes et les mimiques de ce qu'il définit comme sa cible. Cette étude peut lui prendre plusieurs mois. Il recherche une sorte de communion spirituelle avec le client.

La suite du rapport évaluait le niveau d'adéquation au profil de poste. Les gens qui font appel à nos services sont soit athées (60%), soit chrétiens (20%), soit musulmans (10%), soit divers autres (10%). Tous considèrent la mort comme un passage. Il essaie de les comprendre en adoptant leur rite. S'il n'y a pas d'espace consacré disponible à proximité, temple, église ou mosquée, il procède à son propre cérémonial en milieu naturel... Sur l'écran du portable d'Hermione, une série de clichés en noir et blanc illustrait ce cérémonial. Il semblait comporter une sorte de danse rituelle évoquant la pratique d'arts martiaux avec diverses postures et déplacements codifiés... Lorsque la mission est terminée, il disparaît pour quelques temps, simplement ailleurs, pour exorciser...

Hermione ajouta quelques lignes à son rapport pour faire trois

suggestions : 1. Réserver les « demandes d'aide active au suicide» au VIOP-01 2. Prévoir le recrutement d'un VIOP-02 3. Me réserver les cas d'assistance à la fin de vie de personnes très avancées en âge pour lesquelles l'aujourd'hui présente moins d'intérêt que le passé.

Sans plus s'attarder, elle frappa la touche envoi d'un doigt à l'ongle laqué de rouge.

PREMIÈRE PARTIE : MOURIR À NOËL...

CHAPITRE 1 : L'OEIL DE BAUDOUIN.

À Durtal, même les morts semblent vivants. Baudoin Cholet était comme endormi sur son établi, le bras droit entourant un lustre à pampilles en cristal de bohème. Sa tête reposait sur le menton, dans une étrange attitude de contemplation, comme celle de la fameuse sculpture de Rodin. C'est dans cette attitude étrange ni morte ni vivante que son collègue, le petit Charles le trouva au matin du 23 décembre. Il avait hésité à faire appel à un médecin ou à la police. Son portable n'ayant que le 17 en touche programme, c'est la police qui avait pris son appel. Quelques minutes plus tard, à une centaine de mètres de la boutique, sur la place après le beau pont sur le Loir, trois fourgons de police s'étaient stationné en épi. Une procession inhabituelle de képis et d'uniformes bleus s'était établie dans les deux sens entre les véhicules et la petite maison du marchand de luminaires.

À l'intérieur de la mystérieuse boutique, l'inspecteur Sébastien Vladovic dirigeait la collecte des premiers indices de son enquête. Il s'activait à tout référencer, mais aussi à tout laisser en place dans ce capharnaüm de lampes à huiles et de lampes à pétrole. Il y avait aussi et surtout une importante collection de ces lustres autrefois porteurs de bougies, lustres à pampilles en cristal de bohème, lustres montgolfières en cristal de Swarovski, girandoles et autres vestiges du temps des lumières, que Baudouin adaptait au temps de la fée

électricité.

En tout début de l'après midi, Madame de Houtteville, que nombre d'habitants de Durtal appelaient encore, d'aucuns par respect, d'autres par dérision, la Comtesse, traversa à petits pas la cour du château, s'engagea dans la rue de l'Echelle, avec la lenteur de son grand âge et l'énergie dont elle était encore capable. Chaudement vêtue et élégamment chapeautée de vert, elle prit à droite la rue du maréchal de Villevieille, devant les hautes murailles de la forteresse. Continuant son chemin vers le Loir, elle obliqua vers la gauche. Une grosse voiture bleue stationnait devant la boutique Rétro Lumières. Elle ralentit le pas. Devant la vitrine, glissa le regard entre les rideaux et les vases pour apercevoir l'intérieur et les hommes qui s'y activaient. Elle espérait sans doute être remarquée, et pourquoi pas, conviée à entrer. Noblesse oblige, Elle est comtesse tout de même !

— Vous cherchez quelque chose, Madame? Lui demanda le petit Charles, qui rôdait dans les parages depuis sa macabre découverte du matin.

— Puis-je vous demander ce qu'ils font là-dedans ?

— Vous ne regardez jamais les séries policières à la télé ?

— Non, Dieu m'en garde ! Pour être au goût du jour l'inspecteur doit être une inspectrice et conduire la voiture de la reine d'Angletrre en jurant comme un chartier. Très peu pour moi. Mais j'ai lu presque tout Agatha Christie quand j'étais jeune. Au grand désespoir de mes parents, j'étais une admiratrice béate de l'inspecteur Hercule Poirot, et que voulez-vous, je reste fidèle à mes amours de jeunesse.

— Pardonnez-moi, Madame. Mais je dois vous dire qu'avec ses petites cellules grises, ses moustaches cirées et son ventre de théière, il est bien démodé. L'inspecteur-chef de la police scientifique qui est en plein travail ici, est un véritable intellectuel, un chercheur en sciences humaines, coiffé de cellules grises de haute technologie. Il

utilise une machine électronique qui donne les résultats à partir de flashes « super yeux rouges» !... Il fait les relevés ADN en tout genre, trans-genre et de toutes confessions, Les indices d'aujourd'hui quoi ! Regardez sa voiture, c'est la même que celle de Bullit. L'inspecteur d'aujourd'hui c'est un macho au grand coeur doublé d'un cerveau de sur doué, Madame la Comtesse, dit-il en montrant le coupé bleu garé devant la porte de la boutique.

— Ah, bon, je ne demande qu'à vous croire, mon petit Charles! Dites- moi, pensez-vous que je sois autorisée à entrer ?

Vous en avez de ces questions ! Je croyais que vous étiez partout chez vous dans notre bonne ville de Durtal...

— Là, vous devenez désagréable. Même dans mon château, je ne suis plus tout à fait chez moi. Je dois naviguer entre agents, techniciens, conservateurs et architectes du patrimoine. Et les touristes ! Elle se décida à pousser la porte, dessina sur son visage le sourire le plus candide et entra en chuchotant,

— Messieurs, bonjour, ayez la gentillesse d'excuser mon intrusion... Elle fut interrompue beaucoup moins délicatement par un :

— Ce n'est pas le moment, nous sommes en plein travail... Vous avez des déclarations susceptibles d'aider la police ? Elle avait déjà refermé la porte et tourné les talons, grande dame cachant au mieux sa déception.

— Vous souhaitiez me voir, Madame d'Houteville ?

L'inspecteur-chef Sébastien Vladovic était sorti sur le parvis de la boutique pour prendre l'air. Peut-être avait-il entendu les propos de Madame la Contesse.

Il était grand, impressionnant et parfaitement adapté au décor suranné et glacial des bords du Loir. Il portait une longue veste de velours fauve, un gilet de laine rouille, une cravate épaisse nouée

artistement sur un col dur coincé sous sa magnifique barbichette grise. Son visage aiguisé de savant du XIXè siècle était coiffé d'un chapeau gris orné d'un galon de soie. Il ne lui manquait que le lorgnon pour accentuer encore sa ressemblance avec Sigmund Freud. Il avait l'aspect redoutable d'un limier de la famille des Bertillon et autres gloires nées de l'hybridation incongrue mais féconde entre Sorbonne et préfecture de police.

Inquiète, Madame la comtesse se retourna et revint sur ses pas. La massive structure de la forteresse de Durtal les surplombait. Mille ans d'histoire. Mille ans de massacres et de meurtres. Et pour l'heure un mort de plus : Baudouin Cholet, le vendeur de pampilles... Les deux chapeaux, Vert d'abord, Gris ensuite, firent assaut de civilités désuètes :

— Oh Monsieur l'Inspecteur je ne voulais pas vous déranger, mais...

— Vous ne me dérangez pas Madame, j'ai fini mon travail.

— Vous avez une méthode moderne et infaillible m'a-t-on dit ?

Sébastien Vladovic se sentit flatté, redressa son dos parfois un peu voûté par le poids de la science... Il était le premier à employer la toute récente technique du rétinogramme qu'il avait conçu à des fins d'analyse policière.

— Eh bien, chère Madame, je ne me sens pas capable de vous expliquer, ici, en pleine rue, comment je m'y prends pour analyser les effets « on-off » produits par l'assassin sur la rétine de sa victime...

— En effet, inspecteur, cela dépasse mon entendement. Mais je ne demande rien d'autre que de comprendre, savez-vous? J'aimerais tellement recevoir une formation aux méthodes de la police scientifique...

— Dans quel but, chère Madame ?

— Eh bien, rassurez-vous, uniquement pour parfaire ma culture de lectrice de roman policier à énigme, vous savez, ces romans du masque et la plume du siècle dernier...

— Bien, alors si c'est pour votre culture, Madame, je ne peux rien vous refuser. Vladovic était monté sur le petit parvis de la vénérable forteresse, et ainsi bien en chaire, il pérora, cravate en bataille derrière son gilet de laine rouille mal boutonné... Sidonie d'Houteville déployait toute sa panoplie de hochements de tête et de mimiques encourageantes. L'inspecteur Vladovic expliqua comment il avait obtenu un Diplôme d'Etudes Approfondies dans le laboratoire du Professeur Bertillon et mis au point sa technique de mesure sur des chats anesthésiés.

— Mon Dieu, les pauvres bêtes, comme c'est cruel. Mais quand il s'agit de science !

— Le rétinogramme, poursuivit Sébastien Vladovic, permet de reconstituer post mortem la dernière impression visuelle de la victime.

— Oh, mais alors, c'est comme si vous pouviez voir la dernière image du film... Dans les yeux mêmes du mort ! S'extasia Sidonie.

— Pas tout à fait ante mortem, chère Madame, ce n'est pas aussi simple, croyez moi, déclara Vladovic de son ton le plus docte. Alors que Sidonie, cette fois, l'écoutait avec une attention non feinte, il poursuivit

— Cette méthode me fournit toute une série d'indices sur la qualité de la lumière, la texture et surtout sur la position du dernier objet perçu... C'est pour donner une cohérence à tout cela qu'intervient toute mon expertise...

— Mon Dieu, mais alors, au fond des yeux de ce pauvre Baudouin, vous allez voir l'ombre de son assassin!

— Mais non vous dis-je : au fond de ses deux iris en mydriase...

— Mi-dri... Quoi ? Voyant l'air étonné de son interlocutrice, l'inspecteur chercha une belle métaphore de vulgarisation scientifique, rectifia sa cravate et poursuivit :

— Dans ses yeux dilatés par l'horreur ... je n'ai vu que le reflet des flammes lumineuses des pampilles dessinant une pluie de montgolfières inversées... Ainsi, dans les vôtres à l'instant, une myosis me révèle votre ... Oserais-je le dire, votre excitation... Toute neuronale, intellectuelle, et platonique... Voyez vous chère Madame, mydriase et myosis sont les deux mammelles du système nerveux, au niveau des yeux, naturellement. L'Inspecteur-chef Vladovic inspira profondément pour reprendre son souffle...

C'est l'exploration de la mémoire des cellules ganglionnaires de la rétine qui me révèlera l'empreinte de l'assassin!... Ajouta enfin le fonctionnaire, heureux de partager son enthousiasme scientifique avec une étudiante, comme au bon vieux temps de ses débuts au collège de France...

— Inspecteur ! Le brigadier Chaumard avait traversé la rue pour remettre un fax au chargé de l'enquête. Sébastien Vladovic chaussa ses verres progressifs et lut le court message : le frère du vendeur de pampilles, Richard Cholet était mort à l'hôpital le même jour que son aîné!...

À Durtal, il est d'étranges coïncidences entre les défunts...

Chapitre 2. La lettre d'intention de Richard.

L'inspecteur Sébastien Vladovic se rendit directement au CHU du Maine et Loir, dans l'unité dédiée aux patients en état végétatif, en quête d' explications sur la fin de vie du deuxième frère Cholet. Le chef de service, jeune médecin au visage prématurément vieilli par les nuits d'internat, lui accorda quelques minutes.

Richard Cholet était mort dans la nuit du vingt-trois décembre 2019 à la suite de complications pulmonaires et digestives... Il était, cliniquement, un cas « pauci-relationnel ambigu »...

— Qu'entendez vous par là, docteur? Demanda L'inspecteur Vladovic, qui, face à plus savant que lui, avait tendance à se raidir du col...

— Il a été hospitalisé dans notre service de soins palliatifs pendant dix-sept mois, à la suite d'une noyade. Il était en état végétatif chronique, perdu dans les limbes confuses qui font transition entre l'état de veille, le sommeil paradoxal avec rêves et le coma, répondit posément le savant.

Le crâne chauve et la courte barbe grise du médecin lui donnaient un vague air de ressemblance avec l'inspecteur. Il avait une dizaine d'années de moins, dèjà dix fois moins de cheveux, à cause de mille fois plus de soucis. En dévisageant le policier, le chef de service de l'unité « états végétatifs chroniques » ajouta : nous n'avions pas exclu la possibilité de devoir faire des injections de toxine botulique contre l'hypertonie.

L'inspecteur Vladovic, intrigué et un peu irrité par cette précision technique qu'il ne comprenait pas bien, rétorqua :

— Sur le certificat de décès, il n'est pas fait mention de toxique !...

— La rigidité de Richard Cholet rendait les soins quotidiens extrêmement difficiles. La toilette et l'habillage nécessitaient deux soignants, pendant plus d'une demi-heure chaque jour. Son alimentation se faisait au moyen d'une perfusion. Nous redoutions des complications pulmonaires dues à des difficultés d'encombrement bronchique gênantes. Sans parler de, euh, de celui du service de pneumologie en cette période de pandémie, Inspecteur...

Avec un plissement soucieux au front, le médecin ajouta d'une voix

étouffée, l'encombrement du service nous oblige à faire des choix. Il a été décidé de ne pas le transférer en réanimation en raison des circonstances... Le docteur esquissa une moue douloureuse et un tantinet pédante. Il regarda Vladovic dans les yeux et ajouta calmement, j'ai signé le certificat de décès à ma reprise de service le lendemain matin et vos collègues nous ont communiqué le permis d'inhumer le surlendemain. J'ajouterais qu'il y avait une directive anticipée clairement et distinctement écrite, encore que d'un style, disons, non conventionnel, voire irrespectueux. J'ajoute qu'il n'y a pas de personne de référence désignée dans le dossier. Voilà tout ce que je peux vous dire, inspecteur.

— Sa mère, Madame Eugénie Cholet et son frère Beaudouin lui ont-ils rendu visite durant son année d'hospitalisation ?

— Ils l'ignoraient et ne sont jamais venus pendant ces dix-sept mois. Il n'avait que très peu de relations. Seuls ses amis du bar de la marine lui rendaient des visites régulières. Vous savez, inspecteur, poursuivit le chef de service, reprenant un ton plus formel, Il avait été classifié comme niveau 43 sur l'échelle du WHIM.

— Hum, Whim, quoi ?

— Pardon, c'est une méthode de mesure par des évaluations hebdomadaires faites par notre personnel qualifié dont la compétence ne peut être mise en doute. Voyant que Vladovic hochait légèrement de la tête en signe d'acceptation, le médecin ajouta, presque sur un mode amical, Il était un de nos patients les plus typiques de cet état pauci-relationnel pour lequel notre service est spécialisé. C'est-à-dire que pour les personnes qui tentaient de communiquer avec lui, il ne présentait que de rares ouvertures brèves des yeux... Ses froncements de sourcils, ses grimaces de contrariété, et même ses rares sourires ne pouvaient être reconnus comme des mimiques d'expressions. En fait il avait perdu toute forme de

langage, verbal et non verbal.

— Pardonnez-moi, mais alors, vous avez systématiquement observé son comportement avec ses visiteurs pendant les 17 mois de son hospitalisation ? Demanda Vladovic, adoptant quant à lui un ton admiratif devant cette conscience professionnelle. Le directeur se retourna dans son fauteuil sur pivot et montra un grand écran plat sur le mur au-dessus d'un rayonnage de classeurs.

— Nous enregistrons en vidéo et retranscrivons par écrit le déroulement des rencontres entre nos patients et leurs proches ainsi que leurs amis lors de toutes les visites. Je vais vous donner les archives, commissaire. Nous n'avons rien à cacher.

Le médecin déploya son grand corps rigide et saisit sans une hésitation le classeur où tous les documents concernant Richard Cholet étaient archivés. Il le déposa devant l'inspecteur en disant : ces documents vidéo ont été étudiés par nos collègues, l'équipe de neuropsychiatres et de psychologues. Sur les enregistrements, nous n'avons pas obligation d'anonymat. Au contraire, les personnes sont identifiées. Vous pourrez tout vérifier.

— Je vous remercie, monsieur le docteur, euh pardon, monsieur le directeur. Il s'agissait d'une noyade accidentelle, n'est-ce-pas?

— Richard Cholet était marinier. Il a été victime d'une erreur de navigation, de nuit, au passage d'une écluse. Vous trouverez tous les détails dans le dossier. Je n'ajouterai rien de plus sur cet aspect de la question, commissaire, cela ne relève pas de ma compétence.

— Sur l'éclusage fatal certainement, monsieur le directeur. Mais sur la fin de vie du cas « pauci-relationnel ambigu » Richard Cholet, peut-être pourriez-vous éclairer ma lanterne, ou devrais-je éplucher tout cela ?

— Monsieur l'inspecteur, dans mon service, comme dans tous les autres, nous sommes usés, fatigués, physiquement et

psychologiquement. J'ai des collègues du service de réanimation qui sont en dépression. Ce qui a fait exploser l'activité de tous les services ces cinq dernières années, c'est la prise en charge de la fin de vie des personnes agées dépendantes. Savez-vous ce qu'est le Copermo, monsieur l'inspecteur?

— Je vous avoue que non.

— Comité interministériel de la performance et de la modernisation de l'offre de soins hospitaliers, un machin qui nous impose la suppresion de 200 lits dans l'ensemble de nos services, monsieur l'inspecteur. Du bout des doigts, sans même un regard, le grand échalas en blouse blanche saisit dans le dossier un papier déchiré et froissé.

Je pense personnellement, en mon âme et conscience, que ce texte, extrait du journal de bord de Richard Cholet, constitue une forme acceptable de lettre de directives anticipées. Ce texte, Monsieur le Directeur général de l'hôpital ne veut pas le considérer comme une lettre d'intentions, en raison, dit-il, d'un « style irrespectueux ». Je vais vous en faire la lecture, si vous me permettez, monsieur le commissaire.

L'inspecteur, insensible à la promotion hospitalière, avait sorti son calepin. Il posa une question en forme d'interrogatoire vif et précis.

— Vous êtes en désaccord avec la politique générale de l'établissement, c'est bien ça ? Pour toute réponse, il n'obtint qu'un geste de la main, du style "on ne peut rien vous cacher", yeux fermés.

Le médecin se leva, très droit dans sa blouse blanche, la tête penchée vers ses mains tenant la feuille, pour commencer à lire. Puis il releva la tête, porta au delà de Vladovic un regard noir de défi, et il déclama, comme un acteur, un bon acteur, sachant mettre en valeur le caractère exalté du texte.

« *J'écris mes directives anticipées pour vous, médecins, qui auront à me prendre en charge au moment où j'aurai perdu la faculté de discuter avec vous de vive voix et de vous cracher à la gueule !...*
Je ne veux en aucun cas être amputé : j'ai déjà un clou verrouillé statique dans ma jambe gauche suite à la connerie d'un de vos collègues chirurgien du CHU !... Là haut, je lui ferai la peau !... Il m'a désossé, le con, moi je l'écraserai comme un escargot en commençant par les couilles !... Mais avant, j'écris mes directives alors que je suis encore en bonne santé physique, et ainsi que vous en jugerez par ce préambule, en bonne santé mentale. Si je suis de nouveau victime d'un accident grave, de quelque sorte que ce soit, je ne veux pas une deuxième fois échouer dans vos sales pattes!... Pas d'obstination déraisonnable, je ne veux pas être intubé, ni ventilé, je ne veux ni gastrotomie, ni trachéotomie.».

Le docteur regarda un instant l'inspecteur, prit une inspiration, consulta rapidemment le texte qu'il tenait sur son ventre sous le cordon de sa blouse et reprit sa déclamation :

« *Je veux conserver un corps autonome, sans prothèse ou aide humaine nécessaire à son maintien. Je suis un homme, un vrai, à l'ancienne, insensible à la douleur physique. J'exige donc qu'en toute circonstance, les soins palliatifs qui pourraient m'être donnés ne soient dispensés qu'en vue de la sédation terminale* ».

Après un soupir, le médecin posa la feuille sur son bureau et continua de mémoire. Il connaissait le texte de Richard par coeur et il déploya tout son talent d'acteur pour faire ressortir la drôlerie grinçante du texte :

« *J'ai toujours payé mes cotisations à mes deux mutuelles et je n'aurais coûté que quelques sous à la société pour mes lunettes et mes deux dentiers. J'en profite pour ajouter que vous ne trouverez aucun virus sur ma carte vitale. Vous pouvez y fourrer vos*

écouvillons !... Moi, je veux sortir de ce confinement permanent qu'on appelle ma vie, et pas à l'insu de mon plein gré, merdre !... »

Ayant fini sa tirade, le médecin regarda l'inspecteur droit dans les yeux pour ajouter d'une voix atone :

— Voilà Inspecteur. Tout est dit. J'ajouterai simplement que, pour ma part, je pense que le texte extrait du journal de bord écrit par Richard Cholet avant le naufrage de son bateau et sa noyade peut constituer ce que l'on désigne comme une « lettre de directives anticipées ». Pour moi, il n'y a pas d'ambiguïté, commissaire. Mais je ne suis pas seul juge.

Tout en donnant le dossier «Pauci-relationnel, cas ambigus » Chambre 13-Richard Cholet à l'inspecteur, il ajouta, comme pour lui-même :

— Arrêtons de nous voiler la face; l'hôpital n'est pas un lieu où chacun désire finir ses jours... Le médecin doit avoir le droit de soulager ses patients sans être lui-même angoissé par d'éventuelles poursuites judiciaires.

Veuillez m'excuser, inspecteur ajouta-t-il en pivotant et esquissant le geste de regagner son bureau, j'ai beaucoup de travail et encore bien du pain sur la planche.

Poli et respectueux des souhaits de cet industrieux boulanger, l'inspecteur quitta l'hôpital avec dans les bras un lourd dossier, au fond de la gorge une odeur d'éther, et comme du plomb au fond de l'âme...

Chapitre 3 : Le Noël d'Eugénie.

Depuis la mort de son époux, Madame Sidonie de Houteville honorait le jour de la naissance du seigneur en restant au lit jusqu'à ce que les cloches du temple l'appellent à la messe, pour cause de protestantisme affiché. Chacun savait au château qu'il était de bon ton de respecter cette habitude et ce matin là, déplacements et

communications s'effectuaient avec la plus grande discrétion. En ce jour de Noël, le ciel était bas et une petite gelée blanchissait le jardin. Une avalanche de pas dans l'escalier de service, suivie d'une course impertinente dans les couloirs, s'arrêta devant la porte de Madame. La comtesse posa sa tasse de thé sur le guéridon, replaça délicatement son châle sur son négligé de soie et tendit l'oreille. Madame..., Madame... chuchotait-on derrière la porte. Sidonie d' Houteville se redressa et du même coup fit porter un peu plus sa voix.

— C'est vous, Louisette ? Entrez-donc et expliquez-vous ! » Il n'y avait pas que la jeune domestique derrière la porte qui s'entrouvrit.

— C'est que... Madame n'est peut être pas ... visible... dans son lit... c'est que... les gendarmes...

— Les gendarmes !... Allons Louisette, qu'ils entrent, je ne crois pas qu'une ancêtre en chemise de nuit les effraie outre mesure.

Le petit cortège entra, masques de gravité sur les visages : l'inspecteur Vladovic qui s'inclina, le brigadier engoncé dans son uniforme vieillot, suivi de Louisette qui s'empressa de tirer les rideaux. Madame se redressa dans son lit, replaçant les oreillers dans son dos, et tout sourire :

— Vous en faites une tête ma petite Louisette ?

— C'est que ... Nous sommes allés, les gendarmes avec moi frapper à la porte de madame Cholet, nous avons cogné pendant bien cinq minutes et elle ne répond pas.

— Ah ! Puis-je vous demander ce que vous lui vouliez, de si bon matin, à cette chère Eugénie ? Sébastien Vladovic prit une grande inspiration, conscient qu'il devait lancer son propos avec vigueur pour ne pas être interrompu :

— Lui dire, Madame, et veuillez m'en excuser, que ses deux fils sont morts !... L'aîné, Baudouin, a été retrouvé mort avant-hier matin

dans son magasin en ville et le cadet, Richard, est mort la même nuit à l'hôpital d'Angers ! A ces mots, Louisette poussa un petit cri et porta sa main à sa bouche pour l'étouffer.

— Ah, mais c'est une autre affaire ! Vous avez tout vu dans les yeux du petit Baudouin, ça alors !... Je vous accompagne jusqu'aux appartements de Madame Cholet et je saurai bien lui faire ouvrir sa porte !... Sidonie d'Houteville demanda à Louisette de lui apporter sur le champ son étole et ses charentaises, pour accompagner ces messieurs aux étages. Je leur demanderai de faire vite, car nous sommes le 25 décembre. Chez nous la messe de Noël est à l'heure du thé et je dois me préparer !...

Madame le comtesse avait une assurance polie par près de cinq siècles d'usage dans son illustre famille protestante. Sébastien Vladovic et le brigadier Chaumard furent invités à quitter la chambre et à attendre dans le vestibule. Ils se retrouvèrent tous les deux à contempler l'effet dévastateur de leurs quatre godillots réglementaires sur la séculaire carpette de haute laine rouge qui garnissait l'endroit. La pesanteur toute républicaine de la maréchaussée eut quelques difficultés à suivre les foulées légères de la noble nonagénaire dans la tourelle d'escalier qui les conduisait vers les appartements de Madame Cholet. La gouvernante était logée dans l'aile Est de la forteresse, par un commodat négocié il y a des lustres par les avaricieux d'Houteville, propriétaires des lieux depuis le 16 ème siècle. Cette partie d'appartements privés loués aux non réformés était accessible par l'entrée secondaire située en haut du village. De l'intérieur de la formidable bâtisse, il fallait gravir l'escalier historique encombré de vestiges d'un passé protestant et séditieux sédimenté dans chaque recoin : épées, dagues, armures et toiles d'araignées...

Après moins de deux tours dans l'hélice de marches creusées par

les pieds innombrables qui l'avaient précédé, Sébastien Vladovic présenta tous les symptômes de la crise cardiaque : tempes battantes, respiration rauque, il s'appuya de la main gauche sur l'arête de pierres rugueuses.

— Ca ne va pas inspecteur Vlado ? S'enquit le brigadier Chaumard en posant la main sur l'épaule de son supérieur.

— Hum, ça va, merci. C'est le poids de mon imagination qui me freine, brigadier... Vous ne voyez pas tout ce que je vois !

— Ce que je vois c'est que Madame d'Houteville nous attend. Elle va prendre froid !

C'était bien le défaut, et en même temps la qualité de l'inspecteur-chef Vladovic. Il voyait pas les mêmes choses que vous et moi et présentement, que le brigadier. En effet, à cause de son imagination débordante, il voyait tout, présent, passé et futur, tout ! Le brigadier Chaumard voyait Sidonie d'Houteville telle qu'elle était : toute fringante, elle qui faisait tous les matins son Tai-Chi dans le parc, et qui montait au pas de course tout l'escalier, sans s'arrêter !... Alors que l'inspecteur Vladovic, à bout de souffle, manquait de s'évanouir en voyant son aïeule, Helverta, en robe médiévale conduire ses troupes à l'assaut des papistes !... En remontant les marches de l'escalier, il remontait le cours de l'histoire de la forteresse... Comme par une lorgnette, à travers les pierres!...

— Comment est-elle habillée, demanda-t-il, robe ou armure ?

— Non pas du tout, ni robe, ni armure, elle ne porte qu'un châle sur sa robe de chambre, et elle est en chaussons !...

— C'est bien ce que je disais, nous ne voyons pas les mêmes choses, moi je suis tout gonflé par le poids de plusieurs siècles d'Histoire... C'est ça qui m'alourdit...

— C'est vrai que vous êtes un peu œdémateux, sauf votre respect, inspecteur ! Du haut de l'escalier résonna la voix flutée de Sidonie :

— Alors Messieurs de la force publique, on vous attend !

Sur le palier où débouchait la tourelle on retrouvait la même luxueuse moquette de laine rouge aux motifs bleus. Le salon d'accueil était meublé de vieux fauteuils club, de guéridons chargés de vases garnis de fleurs fanées. Les portraits des occupants illustres des diverses époques se retrouvaient dans les styles des tableaux accrochés aux murs. Le palier donnait sur les appartements qui partageaient une même salle de bain dont la porte restait ouverte. L'appartement d'Eugénie était sur la partie gauche, dans un angle défendu par une luxuriante plante verte. Sidonie d'Houteville avait frappé plusieurs fois sans réponse...

— Permettez ? Sébastien Vladovic, armé de son rossignol ouvrit la porte en un tournemain. Ils pénétrèrent dans la chambre obscure. Le cadavre d'Eugénie Cholet était allongé, rigide, sur un lit aux motifs floraux parfaitement inappropriés à la situation de la défunte. Cela semblait fait pour une scène de roman photo des années cinquante. Le papier peint avec des scènes de chasse, cerfs et chiens de meute en arrêt devant les photos de famille dans des cadres dorés. Tout était en bichromie rouille et crème, s'harmonisait avec le mobilier de bois et les poutres, et faisait saillir l'incongruité des énormes radiateurs du chauffage central. Le squelette, ou plus exactement le corps décharné, regardait tout ce décorum avec des yeux de veau, étrangement fixes qui hypnotisaient les visiteurs. Ils se sentaient tous comme des intrus dans la chambre mortuaire...

Sébastien Vladovic n'était pas fait pour le roman photo ; il n'en lisait jamais. Il était un explorateur rapide, inquiet, chercheur effréné, policier paranoïaque. Parfois il adoptait une attitude particulièrement personnelle que l'on pouvait trouver étrange, voire déplacée. Ce fût le cas ce jour là encore; il se mit à genou sur la descente de lit, comme pour une prière coranique. Entièrement absorbé par la

puissance de ses pensées, il s'allongea soudain de tout son long à plat ventre et disparut sous le lit. Madame d' Houteville et le brigadier restèrent debout à s'écarquiller les yeux, déboussolés, comme dans un songe macabre. Vladovic émergea de son excursion avec un objet en chaque main.

— Voici pour vous, Madame, dit-il à Sidonie d'Houteville en lui tendant un petit bijou bleu en forme d'abeille.

Voyant que madame la comtesse restait interdite devant le dard recourbé de l'abeille en céramique déposé au creux de sa main droite, l'inspecteur ajouta une question qui resta sans réponse mais provoqua une moue contrariée chez la petite Louisette :

— Est-ce une boucle d'oreille appartenant à Madame Cholet ?

Vous voudrez bien conserver ceci au besoin de l'enquête, ordonna-il en tendant à son collègue un petit papier gommé de couleur bleu-pâle. Le pense-bête était froissé, partiellement déchiré, et la partie collante avait aggloméré tout un troupeau de moutons que l'on compte sous les lits, ainsi que quelques cheveux.

— Pour moi, tout fait sens !... Dit Vladovic, se ravisant. Il reprit à son collègue le papier que ce dernier avait glissé dans un petit sac transparent, et il le lut à voix haute : Acheter les sacs pour l'aspirateur, Il y avait grand besoin d'aspirer sous le lit, ironisa Vladovic regardant effrontément la défunte, puis il continua la lecture de la liste :

— Croquettes pour Félix, Savon, Passoire à thé ; 0231852240 ; Pile 4 volts cinq, plate...

Le brigadier était immobile, la main tendue pour recevoir le précieux indice.

— Notez le numéro Chaumard, il faudra vérifier !... Ajouta l'inspecteur-chef Vadovic sans le regarder.

— Le voltage ? Demanda le planton.

— Le téléphone abruti !... S'énerva Vladovic. Sans plus attendre, le subalterne vexé exhiba son téléphone portable, la dernière version du fameux modèle californien vendu avant même d'être conçu.

— Allo ?

— Comme c'est bizarre cette locution archaïque et polysémique, Chaumard. Avec un appareil comme ça vous devriez dire Hi, Aïe, à l'américaine !...

Vladovic allait se lancer dans la tirade du facteur dans le fameux film « jours de fête » de Jacques Tati, mais il s'arrêta dans son élan pour stopper son collègue qui avait déjà composé le numéro. Le son se répercuta sur les murs de la chambre mortuaire d'Eugénie Cholet :

— Vous êtes bien sur le répondeur de Maître Tigronetti, toutes nos lignes sont occupées, veuillez laisser votre message et votre numéro...

— Taisez-vous Chaumard, raccrochez ! Je m'occuperai de cela moi-même!...

— Pfou, pfou ; pfou !... Souffla le planton frustré d'être privé de son initiative et honteux de se retrouver castré en plein élan cinq "g".

— Pas de phatique défaitiste Chaumard ! Efficacité à l'américaine mais méthode et rigueur à la française : Hi, Aïe, compris ? Le petit papier bleu disparut dans la pochette du planton. Comme Madame d'Houteville semblait sidérée et ne trouvait rien à dire, l'inspecteur, d'un geste vif tranchant sur son aspect calme, reprit l'abeille de céramique bleue qu'elle gardait dans sa main ouverte, puis il désigna la porte, et affectant de nouveau une éducation un peu vieille France, déclara :

— Nous n'avons plus rien à faire ici. Veuillez me suivre et quitter cette pièce que je vais fermer avec les scellés d'usage !...

Au moment de sortir, Sébastien Vladovic remarqua le crucifix retourné sur le mur, au dessus de la porte. Il ordonna à Chaumard de

prélever l'objet, pour analyser les empreintes! Précisa-t-il.

Il verrouilla la porte, et ils furent bientôt tous les trois dans le parc. L'architecture complexe de la forteresse mettait de plain-pied les appartements sur la face nord, alors qu'au sud, les pièces se trouvaient presque trente mètres en surplomb du Loir. L'inspecteur prit congé de ses deux comparses. Le brigadier rendu muet par son Pfou qualifié de phatique défaitiste, prit la poudre d'escampette avec le crucifix par la porte nord. Madame la comtesse d'Houteville, outragée, regagna son bureau en se parlant toute seule. Un crucifix retourné signait le passage du diable....

Chapitre 4 : Le rétinogramme.

Le lendemain, en franchissant le portique de sécurité de la préfecture de Police, Sébastien Vladovic déposa son sac en disant :

— J'ai plein de choses illégales là-dedans!...

Le planton chauve qui connaissait bien le sens de l'humour de l'inspecteur-chef Vladovic, ajouta une nuance de complicité au ton de service :

— Veuillez vider vos poches. Je vous prie : les consignes du plan vigipirate sont applicables à tout citoyen. Les normes de l'état d'urgence Noël sont au rouge, vous comprenez, même pour vous commissaire !... Ne relevant pas l'ironie de sa promotion au rang de commissaire, celui qui était connu de ses subordonnés sous le sobriquet de Vlado, tira de sa poche son couteau suisse :

— Je pourrai le récupérer ? Le planton pointa du doigt le panneau figurant les objets interdits sous formes d'icônes noires barrées de rouge. Les couteaux et les fusils mitrailleurs figuraient en premier avec, en dessous, une fiole avec la tête de mort symbole du poison.

— Non. Il sera détruit par nos artificiers.

— Ce n'est qu'un couteau scout !

— Ce pourrait être une Kalachnikoff. Le règlement c'est le règlement.

— Si vous n'êtes pas capable de faire la différence entre un canif et une arme de guerre, je suis en droit de craindre pour notre sécurité ! s'insurgea l'inspecteur. Il posa son couteau suisse rouge dans le bac et ouvrit la poche de sa veste pour sortir son téléphone portable et le prendre en photo.

— A tout à l'heure !... Il entra et s'enferma dans son laboratoire. Il prit quelques instants pour ravaler sa déconvenue et dire adieu à son petit souvenir d'une époque heureuse ou l'homme était encore libre de faire bon usage de sa bite et de son couteau. Puis il se mit au travail. Il chargea dans son ordinateur de bureau les premières données de l'électrorétinogramme de Baudouin Cholet. Sébastien Vladovic connaissait par coeur la routine de la procédure d'analyse : 1. Transférer la liste de données indexées dans le tableur en prenant grand soin de synchroniser les balises temporelles. 2. Diviser la difficulté en regroupant les séquences d' égale complexité. 3. Ordonner les choses du simple au compliqué. 4. Se sortir méthodiquement le cul des ronces sans faire d'impasse.

Sébastien Vladovic était l'expert reconnu de cette méthode. Il savait regarder dans la pupille des morts comme d'autres par le trou de la serrure. C'était un boulot fastidieux et épuisant par et pour le Dos. Le logiciel reconstituait pas à pas l'activité des cellules de la rétine. Pour ménager son dos du système Dos, l'inspecteur avait son petit rituel : à chaque étape de la procédure, il s'offrait une pause pour mieux se concentrer avant la séquence suivante...

Lors de la première pause, Sébastien Vladovic plongea dans une profonde méditation, en se grattant la tête. Il ne pouvait pas contrôler ses ongles qui fouillaient sous le cuir chevelu, comme à la recherche de puces imaginaires... C'était cela être trichotillomane : prendre un

certain plaisir à se chercher des poux !... Sébastien procrastina pendant quelques minutes, absorbé par sa manie, puis il revint à son enquête.

Il décida de composer le numéro de téléphone trouvé sous le lit d'Eugénie Cholet. Après quelques minutes d'hymne à la joie, il pressa la touche« dièze » pour être mis en communication avec le secrétariat.

— Bonjour madame, pourrais-je savoir si madame Eugénie Cholet a consulté maître Tigronetti ces derniers jours ?

— Nous ne fournissons aucune information par téléphone. Maître Tigronetti ne travaille plus en qualité d'avocat conseil. Il consacre l'essentiel de son temps à se faire l'avocat de sa loi sur la fin de vie. A qui avons-nous l'honneur de ?...

— Sébastien Vladovic, Officier de Police Judiciaire sous commission rogatoire auprès du Tribunal Judiciaire de la Sarthe, Maine et Mayenne.

— Toutes les informations sur le projet de loi en débat sont sur le site du ministère sous la référence point gouv...

— Je me permets d'insister madame, je suis chargé d'une enquête sur madame Eugénie Cholet, dont la mort a été constatée le 25 décembre à Durtal dans le Maine et Loir. J'aimerais savoir, ainsi que la loi m'y oblige, si cette dame figurait parmi les clients de Maître Tigronetti...

— Monsieur, je transmettrai votre demande au bâtonnier. Nous vous fournirons les éclaircissements nécessaires à votre enquête par mail. Mais je vous précise que toute interprétation de sa loi faite par des personnes non accréditées ne saurait relever de la responsabilité de maître Tigronetti. Au revoir monsieur.

Bon pensa Vladovic; il me reste à analyser les cheveux, et à trouver l'oreille d'où pendait cette belle boucle bleue !... Taraudé par

sa déconvenue, il visita son armoire de pièces à conviction et déposa sur sa table de dissection la petite abeille de céramique bleue et les cheveux qu'il avait trouvés sous le lit d'Eugénie Cholet.

Il travailla toute la matinée (entrecoupée de sa tasse de café arabica sur le coup de dix heures) et avant midi rédigea son rapport d'expertise. Il avait trouvé que les mini-satellites des ADN des deux cheveux était recouvrant à 17%, ce qui était une preuve incontestable que les cheveux et les racines crâniennes étaient de différentes provenances... En clair, qu'il s'agissait d'une blonde jeune et d'une rouquine dans la trentaine.

La petite abeille de céramique bleue contenait des traces de Lithium. Eugénie Cholet était vraisemblablement traitée au Lithium pour une dépression bipolaire, diagnostiqua l'inspecteur.

Satisfait de son résultat, il partit à la cantine à midi moins le quart pour éviter la cohue et la bataille pour les entrées de style andouille dont il raffolait. Les andouilles étaient en principe réservées aux membres du staff de la DRH, mais il pouvait les griller au poteau. Pour une andouille de Vire, Vlado était prêt à tout...

De retour dans sa pièce du sous-sol après déjeuner, il trouva son collègue, Boris Stokanovic, attablé devant le computeur, vouté et excité comme toujours le sont les geeks. Boris, sans même une salutation, l'apostropha avec autorité :

— J'ai vu tes valeurs de rétinogramme, à 1.5 de convergence oculaire, t'es sûr de ton calibrage ? C'est imprécis comme mesure ça, tu m'étonnes ! Le jargon était proféré avec le ton de voix de celui qui sait que quiconque fait des mesures avec un tel calibrage est nécessairement dans l'erreur. Boris était plus jeune, recruté sur un bagage scientifique plus étoffé que celui de Vladovic dont il était pourtant le subordonné en raison de la sacro-sainte ancienneté.

Sébastien Vladovic retrouva difficilement les fichiers

informatiques sur le disque dur du Dos douloureux de son ordinateur de bureau. Tout aussi douloureusement, il tira deux dossiers archivés dans des classeurs de carton; bon point pour lui.

— Mes résultats sont là. Mes mesures et calibrages sont ici dans le cahier de labo, dit-il, désignant tour à tour l'écran et les deux classeurs. Il ouvrit le premier classeur, de couleur rouge, celui de l' archivage «matériel et méthodes », sur le bureau de son effronté collègue. Ce dernier, sans même faire semblant de jeter un oeil, se leva et prit son imperméable sur le porte-manteau.

— Je n'ai pas le temps pour une analyse complète, il faudrait revoir ça à tête reposée, avant la fin de semaine.

— Quand vous voulez, je suis sûr de mes résultats, dit Sébastien Vladovic en sentant une douleur dans le cou, à la hauteur du nœud de son écharpe.

— Eh bien moi, j'ai un doute !... Lança Boris avec un sourire jaune avant de refermer la porte...

Déstabilisé et un peu tremblant, Sébastien resta un instant assis, regardant l'extrémité de ses doigts, jusqu'à ce que son pseudo parkinson se résorbe... Puis il entreprit de vérifier ses mesures. Il ressortit son fichier d'analyse du rétinogramme et parcourut toutes les lignes étiquetées dans le tableur. Il s'aidait d'un crayon pour ne pas sauter une ligne. Le point crucial à vérifier était l'histoire des balises temporelles. Si cette première opération n'était pas faite avec rigueur, toutes les étapes ultérieures étaient affectées d'une erreur qui s'emplifiait à chaque étape de calcul. Négligeable au début, cela devenait très vite catastrophique. C'était bien le cas : à chaque ligne il y avait un effet « domino »...

Ce petit geek avait raison ! Le mieux est de tout reprendre à partir du fichier source pensa Sébastien... Tard dans la soirée, il avait réussi à transporter toutes les données dans un troisième logiciel de

généralisation. Sur l'écran, à la fin du traitement, une pluie de pixels dessinait sur un fond bleu une texture émergeant du chaos. Une alternance de bandes sombres et claires ondulait avec une grâce féline sur le fond uniforme...

— Gargamel !...grommela Sébastien Vladovic. La forme reconstituée ressemblait vaguement à un tigre, ou en tout cas un animal au pelage contrasté... Comme dans un cauchemar, la forme ondulait sur un fond de troncs d'arbres bleus, des bouleaux régulièrement espacés.... La forme disparaissait puis réapparaissait selon qu'elle était ou non camouflée par la texture... L'inspecteur-chef Vladovic était devant le film d'un événement sans signification, un tableau abstrait, un jeu de lumière dans une grande forêt... Baudouin Cholet aurait-il contemplé les ailes d'une libellule se déplaçant dans des fougères, à moins que ce ne soit un tigre dans une forêt, avant de mourir ?

Chapitre 5 : La trichotillomanie de l'inspecteur.

L'inspecteur Vladovic avait passé le lendemain de Noël dans son bureau avec un jambon-beurre et un demi. Il était toujours plongé, après plusieurs paliers de plongée profonde, dans son travail d'analyse. Il s'efforçait de « faire parler la rétine » de Baudoin. Avec ce rétinogramme compliqué, il était submergé par la complexité des données. Il ne s'était accordé que de courtes pauses, pour respecter sa procédure. Il n'avait presque pas dormi. Il en avait perdu la notion du réel. Il ne savait plus s'il était dans la réalité ou dans un rêve qui pouvait même tourner au cauchemar. Alors il arrêta tout pour réfléchir. Et comme il n'y avait rien qui lui permette de décider si ce qu'il vivait était vrai ou un rêve éveillé, il ne pouvait plus prendre la moindre décision...

C'était comme cela pour tant de choses de sa vie qu'il laissait en suspens... Divorce, maison, phynances, livres, écrits, cuisine,

bricolage, veau, vache, cochon, couvée, tout était un désordre indescriptible... Mais pourtant, le chaos des choses inachevées qui encombraient sa vie, comme son bureau, était en ordre dans son esprit. Le désordre apparent était de fait extrêmement ordonné selon ses propres critères. Ce qu'il était le seul à savoir.

Après une longue hésitation Sébastien Vladovic prit un carton de déménagement empilé avec d'autres contre le mur de son bureau. C'était l'avant dernier en bas de la pile branlante, évidemment... Le dossier avait été soigneusement référencé d'une étiquette fluo « Loi Kouchner-Tigronetti ». Vladovic réussit en quelques secondes à extraire un document dont il fit une lecture rapide:

« L'autorité judiciaire... bla bla... est saisie à la suite du décès d'une personne, en fin de vie, ou atteinte d'une maladie incurable, ou dans le coma, ... bla bla... dont les circonstances apparaissent, floues, litigieuses, ... bla bla... ou lorsqu'il existe des indices apparents d'un comportement délictueux à l'origine du décès. En ces cas, le parquet refuse la délivrance du permis d'inhumer.»...

Sébastien Vladovic resta un long moment tout renfrogné dans son fauteuil. Dans le cas présent, celui d'Eugénie Cholet, l'autopsie était en cours. De quoi était-elle morte ? Comment étaient morts ses deux fils ? Et pourquoi cette synchronisation ? Il avait saisi les objets trouvés dans la chambre, la liste de courses avec le numéro de téléphone de maître Tigronetti dont la loi sur la fin de vie faisait l'objet d'articles dans la grande presse à scandale...

La fin de vie de la famille Cholet entrait-elle dans le cadre de la loi?... Il prit le temps de lire et de relire en détail le texte et les articles. Il voulait exorciser ses vieux démons, et particulièrement celui de la peur d'avoir mal fait. Un malin génie le poursuivait en permanence, et lui parlait du fond de sa tête. Il alimentait la crainte lancinante d'être toujours coupable de négligence ou d'oubli...

C'était ce malin génie qui était responsable des procrastinations de Vladovic. Mais, là encore, il était le seul à le savoir. Voilà déjà cinq ans qu'il avait étudié la loi sur le traitement judiciaire des affaires de « fin de vie ». Mais il n'avait pas oublié, et avait agi selon les règles : Il y avait trouvé cette boucle d'oreille en céramique bleue, saisi le crucifix. Mais il ne savait rien sur le suivi médical d'Eugénie Cholet...

— Et merdre, rugit-il, pour chasser le malin génie accusateur qui le menaçait du fond de sa tête. Il n'avait pas intérrogé Madame la Comtesse. Elle devait bien savoir si son intendante allait consulter un médecin... Il consigna dans son projet de rapport : recherche du dossier médical en cours.

Il reprit l'étude du dossier de procèdure. En marge de la rubrique « Comment distinguer ce qui relève de la simple assistance au suicide de ce qui constitue un homicide volontaire ou un empoisonnement», il avait écrit au crayon pointe fine dans la marge : Ètablir la différence entre aide sur le moyen et aide sur le résultat.

— Ah oui, la différence entre premièrement, fournir la corde pour se pendre ou bien, deuxièmement, enseigner la manière de faire un bon nœud coulant !... Dit-il à son malin génie. Dans le cas de Baudouin Cholet ou était la corde ? Pour Eugénie Cholet qui avait fait le noeud ? Et qui avait dénoué le fil qui rattachait encore Richard à la vie ?

L'inspecteur rélisait ses notes et tentait d'écrire ses premiers résultats d'enquête sur les trois victimes (il raya victimes), les trois morts de Durtal. Il se grattait la tête et grinçait des dents, encore et encore avec une sorte de volupté désespérée... Il ne serait jamais commissaire, jamais héros de roman policier. Pourtant il avait bien bûché ses dossiers ! La faute à pas de chance. La faute à sa trichotilomanie et à son son bruxisme compulsif, termes savants de

son grattage de cheveux, et de son grincement de dents, lequel lui avait coûté beaucoup plus d'argent en dentisterie, qu'il n'en avait gagné au grattage !...

Le rapport d'enquête qu'il devait rendre au plus vite n'en était encore qu'à la dix-septième ligne. Mais Sébastien avait, pour se corriger de la trichotillomanie qui lui avait fait une tonsure de moine et du bruxisme qui lui avait prématurément rongé les dents, élaboré une stratégie personnelle à laquelle il se tenait rigoureusement : jamais plus de vingt-cinq minutes d'une tâche difficile d'un seul coup !... Il décida de changer de sujet d'étude et de regarder la télé.

Il prit lâchement le dossier Richard Cholet que lui avait remis en main propre le directeur de l'unité spécialisée du CHU du Maine et Loir. Il prit le DvD de l'enregistrement vidéo des visites du cas « pauci-relationnel Richard Cholet ». Ce ne serait pas une petite série télé rigolote... Les premiers enregistrements étaient ceux de la bande de sauvages, mariniers de l'équipage. Après le sauve-qui-peu général, au moment du naufrage, ils avaient bravement assumé leurs responsabilités... Ils étaient, ensemble et à tour de rôle, venus au chevet de leur ami, le capitaine du coche d'eau, transformé en EVC, état végétatif chronique. Leurs opinions avaient été enregistrées ; leur prénom figurait en incrustation sur le document vidéo : — Charles (dit le petit Charles): Il est bien pâlot. J'ai un peu la nausée à le voir comme ça. — Raphaël (dit Raph): Avoir une âme d'enfant, ça n'arrange pas le foie ! Je ne crois pas qu'il pourra jamais reprendre ses esprits. Quel gâchis. — Lisa : Il est du genre têtu! S'il revient d'où il est en ce moment, il aura deux ou trois choses à nous apprendre ! Je voudrais lui demander s'il veut que l'on transmette à l'hôpital le délire qu'il avait écrit dans son livre de bord... — Matthieu : Hé Richard-Coeur-de-Lion ! Tu ne vas tout de même pas te permettre de filer à l'anglaise ? Est-ce qu'on donne ta lettre ? Moi

je ne crois pas, elle est délirante et pas du tout conforme aux formulaires légaux. Je tiens à te dire que j'ai trouvé ça stupide, se faire des ennemis à l'hôpital. C'est absolument inadmissible de la part d'un capitaine — Violaine : Rien de nouveau, il ne répond pas, il est sourd et toujours un peu fiévreux. Il attaque son dix-septième mois depuis son vendredi noir... Il tient bon la barre sans rien barrer du tout. — Muriel (dite Mu Eilersu) : c'est toujours le même tableau, brouillard et ciel gris. Les traitements sont sans effet. il n'y a ni risque ni espoir de changement. Ses jours sont semblables à des nuits. Il médite sans fin, et peut-être pour l'éternité... Je crois qu'il y avait de l'amour inexprimé en lui... — Agnès : Je continue à penser qu'il pourrait sortir du coma. Mais ça fait des mois qu'il est comme un yogi immatriculé double zéro... — Martish : Hé Richard, tu te souviens de tes petites phrases au café sauvage, quand tu nous racontais ta vie de marinier ? Tu disais : « Moi je veux pas finir à l'hosto avec des tuyaux dans le nez ! Je veux vivre mon dernier voyage comme un viking face au vent, la barbe gelée et le regard hanséatique fixé vers la banquise bleue !... » Alors, en mon âme et conscience, mon vieux Richard, j'ai décidé de remettre ta lettre, toute chiffonnée, à l'infirmier de garde... Inch'allah.

L'inspecteur-chef Vladovic absorbé par l'étude de la vidéo, avait perdu la notion du temps qui s'était écoulé. Il se frotta les yeux, se gratta le crâne...Avait-il rêvé ? Il était déjà 10 heures... Le 27 décembre... 10 heures! Un clignotement avait attiré son attention sur le coin supérieur gauche de son écran. C'était le signal de réception d'un mel. Il ouvrît sa boite de courriel pour y trouver un message comminatoire de madame la Substitut du parquet d'Angers

« Il serait bon cher Monsieur l'Inspecteur Vladovic, que vous avanciez dans l'enquête sur la mort d'Eugénie, de Baudouin et de Richard Cholet. Les premiers actes de votre enquête et notamment

l'autopsie dont je viens d'avoir le résultat, n'ont pas grand chose à proposer à la justice. En reprenant la chronologie, voici que trois jours se sont écoulés depuis que nous avons délivré les refus de permis d'inhumer.

Je constate que vous n'avez rien trouvé de déterminant. Nous avons maintenant les demandes de la presse. L'Èveil du Maine et Loir fait sa Une sur la morte de Durtal avec une interview de Madame la Contesse !... J'ai distillé quelques informations, mais les journalistes en veulent toujours plus ! Avez-vous établi un lien entre les trois morts de Durtal ? Pouvez-vous me fournir des analyses sur les causes, des médicaments ou autres objets, Avez- vous trouvé des documents écrits ou électroniques ? Quid du résultat de votre examen rétino- mémoriel, a-t-il fait apparaître quelque chose ?

Piqué à vif sur son comportement de ruminant trichotillo-maniaque, et en plein cœur dans son sentiment de stérilité, Sébastien Vladovic réagit immédiatement. Il rédigea une réponse au courriel :

from: OPJ Vladovic Sébastien

to: TJ Angers

objet : que fait la police ? « Madame, fidèle à ma stratégie qu'il ne faudrait pas confondre avec un retard, stratégie qui m'est constitutive et qui vous est connue depuis que j'ai l'honneur de travailler sous votre rogation substituée, je cherche le lien entre les deux morts de Durtal, tenant à part celui de l'hôpital d'Angers. Ma stratégie, Madame la Substitut du Parquet, c'est la procrastination active, qui vous le savez, à maintes fois porté ses fruits. Depuis le début de cette semaine, que vous me permettrez de qualifier de semaine dure-dure-talienne, jour et nuit, je dépense la majeure partie de mon énergie argumentative, en débat philosophique liminaire entre moi et moi-même : je suis le lieu de la dispute. Euthanasie et/ou suicide assisté, meurtre et assassinat, entre ces quatre catégories, quelles différences

?

Je travaille à élucider cette question, Madame la Substitut, et je vous enverrai sous peu mon rapport. Madame la châtelaine de Durtal et la presse de caniveau du Maine et Loir ne cherchent pas dans ce secteur-là ! Il s'agit bien d'une controverse qui implique une connaissance relative plutôt que de l'ignorance ou de l'indifférence ! Je cherche la Vérité madame, et je vous fait le serment que je la trouverai, avec un grand V, dans la science et par la science !... Pour l'instant, je peux vous dire que Madame Cholet était vraissemblablement traitée pour une dépression de type bipôlaire. J'ai la certitude qu'elle a reçu au moins deux visiteuses, une jeune adolescente blonde, qui n'est autre que sa petite fille Louisette et une trentenaire aux longs cheveux roux, ce qui constitue ma première piste... Quant à Baudouin Cholet, il semble qu'il aurait vu une zébrure, la fourure d'un gros insecte, voire peut-être même un tigre, avant de mourir électrocuté par un éclair de lumière bleue. Je poursuis mes analyses. »

La réponse s'afficha sur sa boîte mail dans les dix secondes qui suivirent l'envoi. Madame la substitut avait des réflexes de tenniswoman et pas de temps à consacrer au galimatia dilatoire et particulièrement alambiqué de l'inspecteur :

Madame le Juge lancera à ma demande de ce jour une commission rogatoire à votre jeune collègue de la brigade d'investigations scientifiques Boris Stokanovich. Il vous épaulera sur cette recherche d'un comportement délictueux à l'origine des décès. Je veux des éléments et des résultats avant le jour de l'an !

À peine avait-il eu le temps de lire le couriel que le téléphone sonna. La voix de Madame le Substitut perfora le tympan de l'inspecteur :

— Un tigre !... Pourquoi pas un haschishin méchant au pied du sapin de noël tant que vous y êtes ? Fini la trêve des confiseurs. Au

travail, inspecteur Vladovic ! Veuillez retourner enquêter à Durtal pour me fournir des indices sérieux. Brutalement tiré de sa chère manie de se gratter le cuir chevelu au point de se créer une tonsure de moine, Sébastien Vladovic, d'un élan, prit sa veste de vieux velours râpé et se rua dans le couloir. Son malin génie-du-dedans de son crâne lui martelait:

— Tu vas retrouver ce putain de Maine et Loir, nanana, même si t'y laisses ta santé nanana, c'est madame le Substitut qui le veut nanana, comme une comptine exaspérante...

— Joyeux Noël, collègue, hurla Sébastien Vladovic au planton éberlué qui lui tendait gentiment le couteau Suisse qu'il avait courageusement gardé en dépit du règlement.

La phrase de l'inspecteur Vlado résonna en écho dans le hall désert de la préfecture, comme la fuligineuse trainée de kérosène laissée derrière un mirage d'assaut lancé à Mach deux dans le ciel glacé. Le procrastinateur s'était envolé...

Chapitre 6 : Au café sauvage.

À Durtal, il est très difficile d'être moderne. Deux jours après Noël, la petite ville paressait encore au bord du Loir. Tout y respirait comme toujours l'air glacial du passé. Le petit port envahi par la vase et les herbes, le vénérable coche d'eau amarré sous le pont, les barques éventrées sous les arbres et le château, immense, péremptoire et dominateur. Pourtant, au café Sauvage du vieux quartier Saint Léonard, une discussion allait bon train, précipitant Durtal dans la modernité.

Un des habitués du café, Charles, dit « le petit », par comparaison au "grand" de l'histoire de France, lui dont le seul fait glorieux avait été de découvrir le cadavre de Baudouin Cholet au fond de sa boutique, était pourtant le héro du jour. Il avait sa photo dans «

L'Èveil du Maine et Loir » ouvert sur le zinc. Il faisait la lecture de l'article qui faisait cinq colonnes à la une, en forçant sa voix :

— LE NOÊL D'EUGÈNIE.

De notre envoyé spécial à Durtal, Karim Pelochon

Notre concitoyenne, Madame Eugénie Cholet, est la première ressortissante du Maine et Loir à avoir demandé expressément une aide au suicide. Elle est morte le jour de Noël au château de Durtal où elle avait passé toute sa vie. Ses deux fils sont morts le même jour dans des circonstances mystérieuses...

. Nous sommes allés au château de Durtal rencontrer Madame la Comtesse Sidonie d'Houteville, 92 ans, actuelle propriétaire de la forteresse. Elle nous a déclaré être très affectée par le suicide de son intendante.

Charles se leva et mima à la perfection les attitudes précieuses et ridicules de son amie madame la comtesse.

« Je regrette que madame Eugénie Cholet se se soit suicidée chez moi. C'est fâcheux pour la bonne réputation de mon château qui attire de très nombreux visiteurs. Moi, quand je mourrai, je le ferai selon la tradition. Je ne demanderai pas à une main secrète de m'apporter le blanc frimas quand mon coeur l'aura décidé. Madame Eugénie Cholet a demandé une aide au suicide, j'en suis ravie pour elle. Mais, pas de ça sur mon domaine : le droit empêche de disposer de sa vie quand on veut et ou on veut, tout de même!...».

Après avoir goûté le succès de sa petite scène, Charles reprit sa place devant le journal ouvert, chaussa ses curieuses petites lunettes rondes bicolores et poursuivit sa lecture : On se demande qui sont ceux qui se cachent derrière les nombreux sites internet qui offrent tout un choix de portes de sortie aux personnes de plus en plus nombreuses dans notre pays qui sont dans l'état d'esprit de choisir leur fin de vie. Ces sites internet conçus pour les seniors et les

personnes atteintes de maladies incurables sont dans la plupart des cas basés hors des pays occidentaux. L'euthanasie et son corollaire, le suicide assisté, sont toujours hors-la loi dans notre pays; mais pour combien de temps encore ? »

Charles replia le journal, se leva et le déposa sur le comptoir. C'était comme s'il avait baissé le drapeau à damier, libérant les chevaux sauvages :

— Pourquoi avoir peur de l'euthanasie ? La mort ordinaire est moins douloureuse qu'un accouchement ordinaire !...

— C'est toi la grande Lisa qui dit ça ! Toi qui es prof de yoga, qui enseignes le salut au soleil, la sagesse devant la mort et tout ça ?

— Non, c'est Hermione Crumble, une anglaise, doctoresse en soins palliatifs qui le dit !... Elle a écrit tout un livre : « Live, Evil ». Remarquez, en anglais live, la vie est l'anagramme du diable, Evil. C'est une maline Hermione Crumble, parce que tout est dit dans son titre. Elle explique comment aller à la mort avec sagesse et faire le bon choix de fin de vie, avec son aide; comme si elle était l'ange de la mort !... À notre époque de déni, ce livre est un best seller international... Sauf en France ou il n'est pas encore traduit !... En France, on n'en veut pas de l'euthanasie !...

— Les Anglais en veulent, c'est pour ça qu'ils sont sortis de l'Europe... Maintenant leurs petits vieux sont bons pour s'inscrire sur la liste d'attente de l'exit international !...

— Tiens, l'Anglaise la plus vieille vient de mourir à l'âge de 113 ans !... Elle n'avait jamais eu de machine à laver !...

— Chez nous, la mère Denis a vécu de 1893 à 1989 ; elle est morte dès que ces messieurs de la lessive lui en ont offert une ! C'est faire la lessive à la main qui conserve ; je vais le dire à ma femme !

— Tout juste ; comme ça ton espérance de vie va être réduite d'un bon coup de rouleau à pâtisserie !...

— Y paraît, enfin il paraîtrait, que 89 % des sondés sont pour qu'on les assiste au suicide ! C'est un sondage IFOP publié dans la Croix !...

— Même les curés sont pour l'euthanasie maintenant... Moi, ma directive anticipée c'est : acharnez vous. Je veux et j'exige l'acharnement thérapeutique !...

Riton-le-bègue se lança dans le débat, cela faisait un long moment qu'il attendait un blanc, après en avoir éclusé plusieurs.

— La loi, la laloi, la loi était un rempart contre l'euthanasie... Le rempart était éméché, euh, ébréché par la loi dite Tigronetti, et maintenant c'est l'assaut des conquérants, les toubibs, les pompes funèbres, Gougueulle, BFM bizness le Covid 19 et compagnie. C'est la curie contre les séniors. On veut la peau des vieux !... Moi je crois plutôt que les vieux, ils ont peur qu'on leur mette une sonde là où je pense et un tube dans le nez pour respirer ! Puis qu'on les assomme à coup de somnifères pour leur piquer leurs économies !... Ce qu'ils veulent, les vieux, c'est de l'acharnement à les sauver. Pour qu'ils sortent de l'hôpital et retournent au bistrot prendre un bon vin chaud ! Ou mieux, un café-sirop !... Du pain, des jeux et le gros lot !...

— T'as vu l'euromillion ? 189 millions d'euros nouveaux, t'as pas le droit de passer la barre des 190 millions, au delà y disent que c'est indécent ! Des cent quatre vingt neuf millions, ben ouiche que j' en veux !... Mais avant quatre vingt ans, qu'on en profite. Après faut en garder un peu pour prévoir le voyage en suisse et les frais de clinique... 10 mille que ça coûte, le suicide assisté chez Dignitas... Une paille!...

— Et toi c'est-ce que tu ferais avec les 10 mille, moi je préfère une Zoe d'occasion c'est tout ce que je peux faire : le suicide de l'automobile à pétrole. Avec l'euromillion, là, on peut rêver... Une maison, en BBC 92, bien chaude, tiens, en bois, en forme de A

majuscule, juste un toit sur pilotis dans les Antilles, pour braver les marées quand la banquise aura fondu... Avec une belle barrière devant la véranda contre les ours et les autres migrants climatiques !...

— Bon, c'est pas tout ça, mais j'ai du boulot, à tout'.

— À tout à l'heure mon Charlot ! Le petit Charles remet sa casquette et sort sous le ciel gris du dehors. Il a toujours le don de lancer les grandes idées, c'est pour ça que tout le monde l'aime bien. Ça fait comme un coup de froid dans le bar de la bande de sauvages quand le petit Charles ouvre la porte. Avant la Noël, il avait déjà fait le froid dans tous les os en racontant la mort de son patron, le réparateur de luminaires anciens. A Durtal, le petit Charles était le griot de la grande faucheuse...

Chapitre 7. Le formulaire d'Eugénie.

Sébastien Vladovic aimait conduire son coupé Comodore. Une fois assis dans son coupé bleu roi, il redevenait gamin, simplet et ravi d'être fou du volant. Il n'était d'ailleurs pas seul ; on comptait de nombreux cas parmi ses collègues de terrain. Le dernier en date roulait à tombeau ouvert dans un coupé Facel Véga lie de vin. Le même modèle fut fatal à notre regretté Albert Camus, dramaturge pied-noir et prix Nobel... Beaucoup de bruit, de cliquetis dans les moteurs et pas pour rien !... Dans les affaires d'importance, les voitures comptent pour l'action policière. En matière meurtrière de tous les jours, en littérature, et sur les écrans plats, un certain nombre d'enquêtes sont facilitées par les multicylindres... En cette période de trêve des confiseurs, les routes du Maine et Loir étaient vides. Bordées de platanes comme au temps jadis, elles étaient idéales pour l'excés de vitesse. Sébastien pouvait jouer le film des vingt-quatre heures du Mans sur l'écran bombé de son pare-brise. À lui la furie de la grande ligne droite des Hunaudières, à toute berzingue et hors

saison... — Racing is life, le reste c'est juste de la marche ! S'exclama Sébastien in petto dans son habitacle. Il arborait sous son casque virtuel le même sourire viril que Steve Mac Queen. Et tout à fait in petto, dans l'arrière-plan de sa tête le malin génie ajouta :

— Faut que ça serve à quelque chose d'être employé de préfecture. Tu sauras quoi faire si on te vole tes points. Merdre aux gendarmes, au quatre-vingts et aux radars !...

La médiathèque de Durtal était comme un ovni tombé du futur sur la place de la vieille cité. Du verre, de l'acier, et de l'acier encore servaient de nid à des postes informatiques en accès libre. L'inspecteur avait décliné son identité au jeune directeur. Celui-ci lui avait indiqué l'ordinateur réservé aux lecteurs sérieux, c'est-à-dire les personnes qui ne cherchaient pas les jeux vidéo. Il lui précisa que Madame l'intendante du château l'utilisait souvent avec sa petite fille pour faire ses courriers administratifs.

« Je n'y connais rien en ordinateur » lui avait-elle dit. J'ai autorisé sa petite fille à utiliser la connexion pour elle. Elles étaient bien discrètes toutes les deux, elles se chuchotaient leurs petits secrets tout bas...

L'historique de l'ordinateur de la médiathèque ne comportait que quelques adresses dont celle du site de la société « www.euthan'easy.com ». C'est dans la mémoire de cet ordinateur tout neuf que Sébastien Vladovic trouva la trace de tous les mails, formulaires et messages envoyés par Eugénie Cholet. L'inspecteur emprunta le chemin tracé par la vieille dame et sa jeune guide: Veuillez vous connecter à notre antenne francophone « Euthan'easy.fr » : Nous avons voulu que notre site soit en relation directe avec vous. Vous pouvez d'un simple clic rédiger votre lettre de directives anticipées sur votre ordinateur : Veuillez écrire endoflife (tout en attaché) puis vous connecter à notre passerelle

« planning de soins» avec votre mot de passe dédié que nous envoyons par SMS.
Pour se connecter à cette passerelle « calendrier de soins », Sébastien Vladovic devait montrer patte blanche et retrouver le mot de passe d'Eugénie Cholet. L'inspecteur n'était pas un adepte de l'effleurement d'écran tactile. Il conservait, dans la boîte à gants de sa Comodore, un piano à bretelles, comme le qualifiait son jeune collègue Boris. Il avait pris avec lui ce petit Nokia à clapet doté d'un micro clavier extrêmement pratique. Il le connecta à l'ordinateur, puis patienta pendant le temps nécessaire à la mise en service du logiciel de détection de traces.

— Je l'ai!... fut son cri de victoire lorsqu'il Il dénicha le mot de passe qui était resté caché dans la mémoire de l'ordinateur. Il renseigna le cerbère de la passerelle, avec le sésame, ouvre-toi :

Eugénie au # M&Loir-Secteur. Fr ;-) ...

L'inspecteur emprunta cette passerelle à pas de loup. ... Un texte interactif s'afficha en caractère gras sur l'écran, en superposition d'une belle image de chute d'eau en forêt :

J'exprime par écrit mes volontés fin de vie.

De l'index, l'inspecteur tenta une approche prudente et entra son Clic. ...

Il trouva la rubrique "mon identité" que Cholet, Eugénie, Gabrièle, Eulalie Née le 1er Avril 1926 à Durtal avait complètée. Elle avait choisi le "Modèle A", la lettre s'écrivait automatiquement :

Je rédige les présentes directives anticipées pour le cas où je ne serais plus en mesure de m'exprimer au moment de la fin de ma vie. ...

Au 2ème clic du flic mourant qu'il avait fait le choix d'être, par usurpation et du bout des doigts, Sébastien Vladovic trouva un formulaire pré-rempli à cocher sur l'écran : ...

Mes volontés sont les suivantes:

1° à propos des situations dans lesquelles je risque de me trouver. J'indique ici, notamment

— Si j'accepte — Si je refuse

que l'on me maintienne artificiellement en vie...

Après une longue hésitation, Sébastien Vladovic fit un double clic sur

— JE REFUSE. ...

2° à propos des actes et des traitements médicaux dont je pourrais faire l'objet. J'indique ici si j'accepte où refuse Une réanimation cardiaque

La main droite de Sébastien Pluchet se crispa sur la souris:

— JE REFUSE

J'indique ici si j'accepte où refuse Une assistance respiratoire (tube pour respirer)

Cette fois, la main droite de l'inspecteur était tétanisée. Il ne pouvait vraiment plus la commander. Était-ce une forme de crainte qui le paralysait ? Pensait-il que la pandémie du Pangolin, cette toute petite chinoiserie virale pourrait lui bloquer les soufflets?

En dépit de sa prémonition paralysante, de sa procrastination invalidante et de sa trichotillomanie infantile, de l'index gauche, croisant ses mains sur le clavier, comme pour un concerto andante ma non tropo, protégeant son nez dans la manche de son pull, il double cliqua de nouveau:

— J'ACCEPTE ...

3° à propos de la sédation profonde et continue associée à un traitement de la douleur. C'est-à-dire un traitement qui m'endort et a pour objectif la perte de conscience jusqu'à mon décès :

J'indique ici, en cochant la case si j'accepte de souffrir.

Sur cette case-là, Il était raisonnable de ne rien effleurer !... La

meilleure posture était celle de l'autruche...

Mais il y avait tout à côté une case plus allèchante.

J'accepte de recevoir un miel de fin de vie douce.

L'inspecteur prit son courage à deux mains, et de ce qui lui restait d'énergie dans l'index droit, il appuya pour gagner son pot de miel parfumé à la cigüe...

— J'ACCEPTE ...

- « Madame, nous avons bien pris en compte votre demande de mort douce. Nous ne pourrons satisfaire à votre demande que si vous répondez à tous nos critères. Il vous faut d'abord trouver un health care surrogate, que l'on désigne en français sous le nom de référent ou personne référente.

L'inspecteur, habitué à la lecture sur écran, eut pourtant quelque difficulté pour déchiffrer le texte en tout petit caractère Callisto qui suivait :

Le texte de loi français étant plus complexe que le nôtre, nous vous demandons de bien vouloir désigner une personne de référence que nous appellerons, pour plus de commodité « opérateur », qui doit être désigné par un document. Nous vous précisons qu'il est nécessaire que cet opérateur soit choisi avec circonspection. Il doit satisfaire aux conditions suivantes:

a. Il doit connaître et bien comprendre vos souhaits et valeurs

b. Il doit être fiable et ne pas confondre ses souhaits et valeurs avec les vôtres. Même s'il ne partage pas votre opinion, il doit être un bon avocat même en cas de désaccord avec votre famille. C'est une responsabilité difficile à endosser.

c. Il doit être disponible lorsque vous aurez besoin de lui. Votre opinion peut changer au moment de l'entrée à l'hôpital ou à d'autres moments et il doit pouvoir être consulté à ces moments-là.

Nous vous conseillons de vous adresser à l'opérateur (trice)

euthan'easy de votre secteur. La prise de rendez-vous est facile, et nous vous proposerons une visite à votre domicile dans les meilleurs délais. Sébastien Vladovic confirma le secteur
« J'ACCEPTE ».

Nous vous prions de rédiger une lettre de directive anticipée manuscrite. Ce document est différent du testament : il n'a pas d'effet sur la transmission de biens mobiliers ou financiers. Il ne concerne que l'aspect médical, c'est-à-dire les décisions de soins qui seront prises en fonction de l'age de fin de vie de votre choix. Veuillez télécharger le document en français sous la référence de votre mot de passe.fr et veuillez cocher la référence du miel de votre choix sur le tableau joint. Nous vous retournerons la lettre complétée par nos soins.

Ce formulaire avait été envoyé le 18 décembre à 17h58, deux minutes avant la fermeture de la médiathèque. Sous les yeux écarquillés de l'inspecteur, il s'afficha en une police « régulière Helvétique » et pourtant totalement illégale en Maine et Loir...

Je soussignée, Eugénie Cholet, déclare en pleine conscience et en toute liberté que je décharge de toute responsabilité l'opérateur qui me procurera le miel Américium 95 me permettant de bénéficier d'une mort douce. J'envoie le formulaire avant la date de péremption de l'année pour être la première cliente du Maine et Loir à bénéficier de l'offre « Special Xmass Three for the price of One *» d'euthan'easy.fr.*

J'ai quatre-vingts-quinze ans et ce serait un bienfait pour moi de mourir. Je suis presque paralysée et je souffre le martyre. Ma vie familiale est entachée d'une faute grave qui fait de ma vie un enfer. J'adjure mon fils bâtard, Baudouin Cholet de ne pas entraver ma volonté. Je voudrais lui dire que je l'ai aimé. Redites-lui cela, que cela soit une consolation. Jusqu'à l'ultime, j'étais vivante. Je l'aime

éternellement maintenant, ce qui me donne le droit de réclamer par la présente qu'il soit fait de même pour lui, afin qu'il ne souffre plus d'être considéré comme anormal à cause de son homosexualité.

PS : Puisque je suis éligible à l'offre spéciale, je coche pour Richard, mon autre fils, en soins palliatifs à l'hôpital d'Angers, la rubrique permettant à la personne de « bénéficier d'une sédation profonde et continue jusqu'au décès. » Je ne vous en voudrai pas de votre absence de réponse.

Fait à Durtal, en deux exemplaires, dont un se trouve chez euthan'easy.com agissant en qualité de mon mandataire en matière de santé.

La pauvre vieille avait passé commande d'une mort douce sur internet !... Et pour ses deux fils une camarde en offre promotionnelle !... Je n'arrive pas à croire que vous ayez été capable de faire cela, Madame Cholet !... Le gosier de Vladovic s'était serré sur une toux terrible. Il copia le dernier fichier sur sa clé et sortit prendre un bon bol d'air frais.

Chapitre 8 : Tel père, tel fils.

L'inspecteur-chef Vladovic était sorti de la médiathèque bouleversé par ce qu'il avait prélevé du cyberspace, et qui tenait en entier sur une toute petite clef, dans sa main droite, fourrée au fond de sa poche. C'était jour de marché à Durtal. La place était animée malgré le froid et le crachin d'hiver. Il marchait à pas lents, les deux mains dans les poches de son manteau de laine grise qu'il avait oublié de boutonner. Sous le chapeau, la physionomie laissait tout deviner de ses sentiments. Il avait le visage pâle, la bouche pincée entre la moustache et le bouc grisonnants et des larmes au bord des yeux...

— Monsieur l'Inspecteur, pourrais-je vous parler le plus tôt possible, s'il vous plaît ? Lui demanda le petit Charles qui ajouta après une hésitation : pour examiner la situation avec vous.

Sébastien Vladovic demeura impassible. Son corps massif s'était figé comme un chêne au beau milieu de la place du marché. Il donnait une impression de force, de puissance même, et d'honnêteté aussi. Les larmes que Charles avait vues au bord des paupières ne pouvaient pas être celles du sanglot. Elles n'étaient que réaction au froid piquant.

C'est ce que pensa Charles lorsque l'inspecteur oubliant la petite clé dans sa poche, sortit la main droite, serra celle du petit Charles et dit:

— Bonjour Monsieur, il est essentiel, je dis bien essentiel, que notre discussion reste strictement en dehors du cadre de l'enquête. Essentiel, vous me comprenez ?

— C'est exactement l'essentiel que je veux, inspecteur, dit Charles avec empressement.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Monsieur, dit Vladovic, j'aimerais que nous nous mettions au chaud.

Ils entrèrent tous deux dans le bar PMU et prirent une table dans un angle à l'écart des joueurs. L'inspecteur-chef, débarrassé de son manteau et de son chapeau devint un homme très ordinaire, chauve et pas très beau malgré son regard brillant d'intelligence sorbonarde matinée de préfecture. Il regarda le petit Charles bien en face et s'efforça d'avoir moins qu'à l'ordinaire dans toute sa personne l'air d'un policier. Ils burent un café en silence. Ce fut le petit Charles qui commença la discussion.

— Je comprends ce que veut dire « essentiel » monsieur, et je ne vais pas polémiquer sur ce qui l'est et ce qui ne l'est pas, le culturel et de tout ça.

— Pour couper court, dit Sébastien Vladovic, sans dévoiler mes soupçons ni mes indices, je peux vous dire que ma conclusion est que votre employeur, Baudouin Cholet, est mort accidentellement

d'une électrocution. Les deux hommes se regardèrent fixement en silence. Cette fois, c'était le petit Charles qui avait des larmes au bord des yeux. Il voulut dire que Baudouin était bien plus que son employeur, mais il ne pouvait pas tout confier à un étranger, policier de surcroît. Il trouva un moyen que l'on pourrait définir comme une réaction de déplacement. Il se mit à parler comme un livre :

— À Durtal il est difficile de vivre quand on est un peu différent, commença-t-il, à moins d'être du côté de la haute lignée noble des Houteville... Dans leur ombre, leur sillage... Moi j'étais dans l'ombre, Baudouin voulait être dans la lumière, depuis tout petit; ça ne lui a pas réussi... Mais je ne peux pas me faire à l'idée que Baudouin se soit électrocuté. Il était méticuleux et connaissait son métier...

— Pour Baudouin Cholet, réparer lustres et lampes du château était une passion depuis l'enfance, si je comprends bien ce que vous dites. Il y vivait et travaillait avec sa mère ? Demanda Sébastien Vladovic.

— Non, la lumière du château ce n'était pas pour lui, hélas ! Dès sa naissance, il était mal voyant. Il avait hérité des mauvais gènes de Foulques-Bel-oeil, le fils de madame la comtesse...

— Eugénie Cholet avait conçu Baudouin avec le fils du château ?

— Eh bien oui ; Baudouin-le-bigleux était le premier bâtard d'Eugénie. Le deuxième c'est Richard-coeur-de-lion. Vous ne le saviez pas ? Devant le masque impassible de l'inspecteur, le petit Charles poursuivit ses révélations. Les deux châtelains faisaient en effet valoir leurs droits de cuissages sur la gouvernante, à tour de rôle, tours de drôles... Ce que Madame la Comtesse ne réprouvait pas. Il faut bien que turbulente jeunesse de sang bleu se passe !...

— Et à tout prendre que cela reste à l'intérieur des hauts murs de la forteresse... dit L'inspecteur-chef Vladovic qui ajouta : mais alors qui est le père, qui est le fils, vous le savez?

— L'hérédité ça ne trompe pas. La comtesse a deux fils: Foulques d'Houteville dit bel-oeil et Bertrand d'Houteville dit longue-épée. Après ça, Eugénie, l'intendante du château, elle aussi a deux fils : Baudouin-le-bigleux et Richard-coeur-de-lion. Vous ne trouvez pas ça évident monsieur l'Inspecteur?

— Je vous avouerais que non. Il faut parfois se méfier des sobriquets, vous ne croyez pas ? Piqué dans son honneur d'historien local, le petit Charles, les deux bras croisés et le verbe haut, reprit d'un ton plus soutenu le fil de son récit :

— Baudoin Cholet, né ici, au château, dans les communs pour être précis, mais la précision ne caractérisait pas ses origines. Une naissance cachée, après une grossesse cachée, un enfant caché, dans un grand domaine sur lequel régnait Madame sa Mère, intendante du château. Une femme trop âgée pour enfanter, trop sévère pour séduire, trop autoritaire pour s'accommoder d'un homme, fût il un des maîtres des lieux. Mais le petit Baudouin était bel et bien là. Il s'avéra bientôt que ce petit qu'il ne fallait pas voir, ne voyait pas, ou si mal. Les mouvements incontrôlés de ces yeux rendaient difficiles les échanges de regards et en conséquence la communication. Sa mère, tout à sa fonction et à ses responsabilités, le confia au personnel du château. Servantes, cuisinières, jardiniers, chauffeurs et autres domestiques lui inventèrent une famille. Foulques-bel-oeil, son père, artiste peintre, daltonien, amblyope, plus sensible, à ses heures, que l'intendante, prenait parfois Baudouin avec lui dans ses appartements. Attiré en permanence par tout ce qui brille, Baudouin se jetait vers les fenêtres au moindre rayon de soleil, tombait en arrêt devant les miroirs. Il était fasciné par les bijoux des femmes, les couverts en argent des grandes tables de fête et par-dessus tout, les grands lustres à pampilles qui éclairaient les grandes salles du château. Ses deux parents et la comtesse le chassèrent à douze ans

pour le scolariser au Prytanée militaire de la Flèche, où il passa des années d'humiliation, avant de revenir à Durtal, à l'insu de ses géniteurs. Grâce à la complicité d'un vieil original du Prytanée, il trouva refuge dans une petite maison abandonnée au bord du Loir. Voilà toute l'histoire, monsieur Vladovic.

— Non, pas toute l'histoire, sauf votre respect, il en manque la moitié : celle de Richard, que vous appelez coeur de Lion, en référence à un de ses lointains ancêtres, je suppose ?

— Regardez sur Google, monsieur l'inspecteur-chef. Vous y trouverez tout l'arbre généalogique de la dynastie des Houteville. L'arbre familial remonte à Guillaume le conquérant en passant par Aliénor d'Aquitaine. Mais pour le deuxième bâtard qui vous intéresse, il suffit de remonter au fils cadet de madame la comtesse, Bertrand d' Houteville dit longue-épée !...

— Et bien remontez s'il vous plait, je suis toute ouïe dit sébastien Vladovic en souriant, fait assez rare chez lui.

— Deuxième fils du château, Bertrand-longue-épée était le mouton noir de la lignée. Il s'était rendu célèbre par ses exploits de nageur en traversant la mer Baltique. Par goût du défi extravagant, il avait nagé avec les éléphants de mer, dans des eaux proches du point de congélation. Il était fou en le sachant, il était père sans le savoir. C'était un aventurier à l'ancienne ! S'exclama le petit Charles avec une grimace qui exprimait à la fois sa réprobation et une forme d'admiration désolée. Il se redressa sur la banquette et croisa de nouveau les bras qui s'étaient animés au moment de la traversée...

— L'intendante du château avait-elle dissimulé le deuxième fruit de ses amours ancillaires ? demanda l'inspecteur Vladovic en prononçant les deux « l » comme pour une dictée.

— Richard, c'est un enfant encore mieux caché que Baudouin, le premier, le petit raté. Feu Madame Eugénie Cholet avait mis Richard

au monde dans le plus grand secret pour l'abandonner aussitôt, et le gommer de son histoire.

— Paix à leurs âmes, murmura l'inspecteur Vlado, puis il ajouta plus haut : Richard aurait-il hérité de la longue épée?

— Vous qui m'accusiez de croire aux effets du lignage ironisa le petit Charles avec un regard amusé. Je crois en effet que Bertrand-longue-épée a transmis le gène de l'eau à son fils. Devant l'air impassible de l'inspecteur, il continua de raconter l'histoire du deuxième fils d'Eugénie Cholet, comme un guide conférencier féru d'histoire locale. Il avait un réel talent pour faire vivre ses personnages. Richard avait été placé en nourrice à la campagne, fait des études médiocres et s'était pris très tôt d'une passion pour les eaux vives. Richard, raconté par le petit Charles, c'était les eaux et tout ce qui va dessus, les bateaux, toutes les sortes de bateaux. Il avait commencé à explorer les petites rivières dès l'adolescence avec une belle Canadienne en bois de châtaignier ; puis ça ne l'avait plus quitté. À l'âge mûr, il s'était acoquiné d'une péniche modeste, pas au gabarit Freycinet, plutôt au format des coches d'eau à l'Anglaise... Il y pêchait ses idées, directement du pont, à la belle étoile, comme Ullysse.

— En fait de mythologie, coupa l'inspecteur, il était le roi Ègée, perché sur le toit de son coche d'eau, à guetter un signal de son Dieu, le Père absent avec sa grande épée!...

— Peut-être bien Inspecteur, en tout cas, ce qu'il avait gagné à cette attente, c'était que sa vie avait passé, comme l'eau sous les ponts.

— La vie est forte, inexorable, comme le courant. En un simple mot, forte comme la mort, philosopha l'inspecteur Vladovic qui pensait : C'est vrai qu'il l'avait été, fort, Richard. C'est vrai aussi qu'elle avait couru plus vite que lui, la mort... Même si, à son âge,

elle était venue bien trop tôt sous couvert de soins palliatifs, quoique...

— Comment a-t-il trouvé la mort sous les ponts, justement ? s'exclama l'inspecteur Sébastien Vladovic, qui s'excusa d'un geste devant l'air surpris du petit Charles. Voulez-vous un autre café ? Ajouta l'inspecteur pensant que le conférencier avait besoin de recharger ses batteries.

— Non merci, Monsieur, je risque d'avoir une insomnie... Depuis la mort de Baudouin je ne dors pas bien. Il y eut un assez long silence. Aucun des deux ne voulait relancer l'échange. Dans la salle, les parieurs regardaient bruyamment le résultat des courses. Sébastien soupira devant la futilité de la vie. Il voulut prononcer une formule de sympathie et ne trouva qu'une mimique un peu bête en forme de condoléances, maxillaire crispé, bouche fermée entre moustaches et bouc, avec un léger haussement d'épaules contrit. Charles pourtant y fut sensible et reprit sa visite guidée de l'histoire des fils d'Eugénie Cholet : — Richard a trouvé la mort comme il avait vécu sa vie. Le numéro favori de Richard au café sauvage du vieux port, c'était celui du grand Zampano qui plonge du haut du chapiteau dans un verre d'eau. Tout est dans l'éclaboussure : royale de luxe, comme sa noyade. C'était cela, Richard... Son prochain bateau, quand il revendrait le fluvial serait, disait-il, comme lui: puissant. Il rêvait d'aller jusqu'aux Antilles pour y vivre sous les cocotiers. Jamais il ne parlait de ses véritables navigations. Il connaissait un peu Charybde, un peu mieux Scylla, toujours en eaux douces.

— C'est toujours dans les pires conditions qu'arrivent les problèmes. C'est en essayant d'échapper à un petit problème qu'on s'en crée un plus grand !... C'est ce que veut dire de Charybde en Scylla, non ? demanda l'inspecteur qui commençait à trouver que le

guide abusait de son temps...

— Oui, hélas, hélas, hélas !... Dit le petit Charles, et il poursuivit son récit sur le même ton ... Mais comment faire comprendre que de toutes ses impressions d'Afrique, les plus fortes étaient celles des livres qu'il avait lus à terre, les nuits d'insomnie. Le plus dangereux de la mer Rouge, il le devait à Henry de Monfreid, le plus beau de la côte d'Amalfi, il l'avait lu au format de poche. Mais peut-être les meilleures navigations sont-elles faites à la lueur d'une lampe tempête, au fond de sa chambre en hiver ? Le petit Charles, satisfait de la chute de sa belle phrase, prit un temps pour sourire tristement en cherchant l'inspiration. L'inspecteur-chef qui s'impatientait fit un mouvement des deux mains vers la table en disant :

— En somme, Richard n'était pas vraiment marin... Voyant que son auditeur se lassait, Charles revint à son récit en résumant la fin tragique des navigations de Richard dit cœur-de-lion :

— Une brasserie de bière bio avait été créée par un jeune couple et un expert belge tout en bordure du fleuve, dans la zone industrielle. Le contact avait été chaleureux et arrosé du bon cru triple à la mode de Caen... Richard s'était engagé à livrer les fûts jusqu'au café sauvage de Durtal, à douze heures de navigation en amont, en calculant au plus juste les délais des écluses.

Il voulait être le premier à relancer le transport fluvial sur la vallée et ce grand projet lui avait redonné l'énergie nécessaire aux travaux de restauration de son vénérable coche d'eau. Mais finalement, il a fait naufrage, de nuit dans une écluse, et on l'a retrouvé sur la berge au petit matin, inconscient... Richard ne savait pas faire ses nœuds. Quand le niveau d'eau est monté dans l'écluse, il était prisonnier d'une boucle trop serrée... Vous connaissez la suite inspecteur, et la fin, à l'hôpital d'Angers...

— Quand on ne sait pas défaire ses lacets, il ne faut pas quitter sa maman... Mais Richard n'avait pas vraiment de maman et un papa nageur ne fait pas un bon marin non plus, résuma platement l'inspecteur.

Les deux hommes restèrent silencieux un bon moment dans le vacarme du bistrot. Cette fois Charles avait vraiment des larmes au bord des yeux. La fausse chaleur humaine des bistrots ordinaires est parfois pire que la bise d'hiver.

Chapitre 9 : La Divisionnaire.

Au lendemain de son complément d'enquête à Durtal, l'inspecteur-chef Sébastien Vladovic s'affairait à quelques rangements de dernière minute dans son appartement sis au numéro 70 de la rue des Martyrs, au Mans. Son antre était un véritable cabinet de curiosités où il faisait rarement le ménage. Il craignait le regard critique de madame le commissaire divisionnaire de l'office central qui lui avait annoncé tardivement une visite qu'il trouvait bien inopportune. Il ne savait jamais comment recevoir un invité dans son capharnaüm, encore moins une personne dominatrice comme l'était sa patronne. Il fut juste assez prévenant pour débarrasser un fauteuil d'une pile de vieux volumes de « la science au présent » datant du siècle dernier...

Madame la commissaire divisionnaire de l'office central arriva à 15 heures pile pour prendre ce fauteuil. Elle était sobrement vêtue d'un pull de cachemire gris et d'une jupe de velours bleu qui dévoilait savamment les mollets énergiques qu'elle conservait par-delà les ans. Après quelques salamalecs vite négociés, elle sauta d'un seul élan dans le vif du sujet :

— Mon cher Sébastien Vladovic, je pense que votre confiance aveugle en vos techniques de mesure vous empêche de bien voir la réalité. Je suis venue pour vous déciller !...

Sur un guéridon, Sébastien Vladovic avait préparé une théière en

porcelaine et deux tasses assorties. Sans demander l'avis de son hôte de marque, il lui servit une tasse de thé un peu tiède en disant : — Veuillez m'excuser, Madame, mais je n'ai pas eu le temps de faire mes emplettes ces derniers jours, je n'ai ni lait ni sucre à vous proposer.

— Je n'aime ni l'un, ni encore moins l'autre!

— Comprenez-moi, Madame, commença aussitôt Sébastien Vladovic tout raide dans son fauteuil. J'ai créé et adapté, bref inventé le rétinogramme. C'est une merveille scientifique qui permet en un clin d'oeil d'identifier le coupable, vu au moment même du crime au travers de la rétine de sa victime! C'est plus fort et plus fiable qu'un vénérable détecteur de mensonges, mais c'est très complexe !...

— Eh bien votre appareil complexe nous a conduits sur une fausse piste, et un vrai mensonge Vladovic !... Votre tigre n'était qu'un tigre de papier ! Une complète falsification de la réalité, vous en conviendrez !...

— Hélas, hélas, Madame, je me suis englué dans une erreur de calibrage. Je me sens pataud et contrit. Mais c'est temporaire, je vais y voir clair bientôt. Le risque d'erreur de mon rétinogramme est exactement proportionnel à l'angle de vergence des yeux. Vu sous cet angle, une abeille est à l'échelle d'un tigre, Laissez-moi vous expliquer...

— Je n'ai pas besoin d'explications. Revenez les pieds sur terre Vladovic ! Votre enquête est un désastre, vos déductions ne sont que des tautologies. Comme votre maître vénéré, Alphonse Bertillon, vous prenez des vessies pour des lanternes et un tigre pour meurtrier !...

Sébastien Vladovic se racla la gorge bruyamment et prit le temps de boire une gorgée de thé. Pendant que son interlocuteur avalait le reproche, le regard aiguisé de madame la commissaire inspecta la

pièce. L'appartement de Vladovic était chargé de livres de toutes sortes, précis de mécanique, grimoires d'alchimie, et de gros volumes de philosophie. Il y avait toute une collection d'objets hétéroclites, tableaux, statues et des animaux naturalisés. C'était un véritable cabinet de curiosité pour savant d'un autre âge. Elle remarqua même quelque chose de particulier, l'arc et le carquois chargé de flêches derrière la cheminée... Elle fût tirée de son inventaire par le discours de l'inspecteur -chef :

— Madame, il n'existe pas de rapport non transformé à la réalité : il y a toujours, à tout le moins, un travail des organes des sens !... J'y ajoute une médiation par des capteurs, un algorithme d'analyse et alors ? J'admets qu'il y a un risque de fausse cohérence, mais... Madame la divisionnaire reposa brutalement sa tasse. Elle était tellement irritée par l'argument de Vladovic qu'elle le coupa sèchement :

— Ah vous admettez qu'en accusant un tigre, vous ne percevez pas correctement les choses, mais que vous établissez une fausse cohérence coupable parce qu'elle met en cause la limite entre la réalité et le délire d'interprétation !... Sébastien Vladovic avait déjà dans sa carrière été accusé de ne pas bien distinguer entre rêve et réalité. Il avait élaboré un argument :

— Je sais que je suis un peu paranoïde et je reconnais volontiers la part psychotique de ma pensée. Reconnaissez de votre côté, Madame, que ma méthode vaut bien celle de certains inspecteurs ambitieux qui ne jurent que par l'excellence de leurs petites cellules grises!... La commissaire planta ses fesses rêches au fond du vieux fauteuil et lança :

— Nous voilà au coeur du débat mon cher Vladovic, le moment de vérité ou votre jalousie se dévoile sans fard!... Si seulement vous aviez corrigé vos données pour tenir compte du nystagmus de

Baudouin Cholet, vous auriez vu tout autre chose ! Puis après un temps, elle ajouta, en détachant bien ses mots :

— Et vous ne m'auriez pas mise dans l'obligation de vous retirer l'expertise rétinographique pour la confier à votre jeune et talentueux collègue !...

Vladovic toussa. Le thé lui remontait au gosier avec un remugle acide. Sa quinte de toux fut longue et douloureuse.

— Veuillez m'excuser, madame, mais il faut que je crache ce vilain matou qui vient de se réveiller au fond de mon gosier. Et à dire vrai, je ne comprends vraiment pas ou vous voulez en venir !...

— C'est tout simple Vladovic : Boris m'a expliqué que Baudouin souffrait d'un nystagmus, bref qu'il était bigleux et qu'il suffisait de corriger le calibrage du rétinogramme pour prendre en compte son défaut oculaire. Cette correction fait apparaître un coupable à forme humaine, une femme ou un homme peut-être, en tout cas certainement pas un animal fantastique, abeille, tigre ou libellule, enfin voyons !...

— Madame, mon rétinogramme est un système anthropométrique fondé sur des mesures précises. Comme pour toute mesure physique, il y a une marge d'erreur. Je suis dans la marge d'erreur madame la divisionnaire. Vous ne pouvez pas me dessaisir de mon outil comme ça, pour le confier à un débutant !...

— Permettez. Je juge sur pièces. Pour moi le résultat prime. Et c'est Boris qui a obtenu ce résultat. Voyez vous-même !... Elle tendit à Sébastien Vladovic un portrait pixelisé. L'inspecteur - chef, au risque d'une nouvelle erreur, vit, ou crut voir, un homme, au visage recouvert d'une cagoule de camouflage militaire tiré sur l'arrière.

— Voici la dernière personne ayant rendu visite à la victime !... Brandissant le portrait, madame le commissaire ajouta : Avant de mourir, Baudouin Cholet a reçu la visite de cette personne, difficile à

identifier parce que son visage est couvert d'un voile. Avouez qu'il ne s'agit pas d'une libellule !

— Madame je suis parvenu à cette image, parce que je ne savais pas que... Vladovic était tout prêt à évoquer sa découverte récente du lien de filiation entre Baudouin et Foulques-bel-oeil, comme s'il s'agissait d'un élément supplémentaire à sa défense. Mais en même temps, il pensa qu'il aggraverait son cas et s'étrangla encore davantage. Cette fois le vilain matou se transforma en furie. L'inspecteur-chef se couvrit la bouche de son mouchoir.

— Mon pauvre Vladovic, pourquoi parler d'un chat dans la gorge quand il s'agit d'un tigre dont les griffes acérées ont déchiré la trame de votre enquête?

— Quoi, Pardon? Je vous ai dit que j'avais un chat dans le grlo !...

— Votre grelou?

— Grlo!... Gosier en Serbe. Je suis né à Groluback, une ville au bord du Danube... Sébastien Vladovic toussa encore une fois, très fort pour s'éclaircir la voix. Puis il siffla d'une traite une véritable confession en forme de supplique du condamné.

— Mes parents ont émigré en Angleterre puis en France quand j'étais tout gamin. L'instituteur de ma nouvelle école traitait de barbare la langue de mes parents. Par hasard et par nécessité, j'ai renié mes origines: j'ai acquis la nationalité française. Je parle et j'écris le Français et l'Anglais. Maintenant que l'âge me permet d'oublier tout ce que j'ai appris et qui ne me sert à rien, je réhabilite le langage qui me vient de ma mère. Mais est-ce pour cela que nous n'aurions plus rien en commun ? Ou bien parce que vous avez décelé en Boris un meilleur limier que moi ? Je serais la vieille larve et lui le magnifique papillon ? ... Savoir que je suis faillible n'est pas une découverte, je le suis depuis ma naissance !... Je veux bien me confesser et vous laisser découvrir les choses inavouables que j'ai

faites à cause de ma trichotillomanie invalidante !... Je veux bien ! ... Je vous donnerai ce pouvoir sur moi. Mais vous ne pouvez pas m'interdire de continuer à faire mes investigations... Ce serait trop terrible. Vous m'enlèveriez toute raison de vivre !...

Avec tout le fair-play du vainqueur magnanime, madame la commissaire divisionnaire de l'office central concéda :

— Bien, bien, admettons qu'il ne s'agisse que d'une réorientation Vladovic! Je suis sûre que vos qualités de polyglotte seront mieux employées aux antipodes puisqu'ici vous n'avez pas les pieds sur terre !...

Voyant à la mine déconfite de son vis-à-vis qu'il n'avait pas compris son trait d'esprit, elle voulut être un peu plus conciliante : Vous pensez que je vous juge mal... Mais non, Vladovic, au fond, je suis dépitée, mais je vous aime bien!... Faites-moi confiance... Il s'agit d'enquêter sur cette société Euthan'easy, basée en Australie, aux antipodes, vous voyez, de l'autre côté de la terre !...

L'Australie, cela nous pose un problème d'ordre diplomatique. Votre sagacité de migrant trouvera à s'employer au mieux là bas... Vous gagnerez même de précieux points de retraite en bonification pour services à l'étranger!... Acceptez ma proposition inspecteur Vladovic, et repartez d'un bon pied !...

C'était trop d'effort pour Sébastien. Prendre une décision, accepter d'abandonner son outil de travail dans les mains d'un rival, et partir enquêter sur une véritable usine à euthanasie à l'autre bout du monde... Toutes ses cellules grises, pyramidales et autres et mêmes les étoilées de la couche 4c du lobe occipital d'ordinaire si pétillantes étaient en « burn out»... Il fit ce qu'il savait faire depuis toujours : regarder fixement un objet et faire silence total.

Du regard, il fit tomber sa tasse de thé froid. La porcelaine éclata en mille morceaux sur le carrelage de son salon. Sébastien Vladovic

considéra un long moment le petit désastre en visualisant pour sa seule satisfaction un scénario plus plaisant, quoique improbable dans notre monde régi par le second principe de la thermodynamique. Dans son esprit la tasse se reconstituait sans la moindre ébréchure et sautait vaillamment sur le guéridon, à rebours de l'histoire et elle reprenait sa place, bien stable et sans défaut. La flèche du temps s'était donc suspendue pendant un court instant quantique, pendant lequel madame la commissaire déclara :

— Bon, je vous laisse réfléchir, Vladovic, mais je vous en prie ne nous égarons plus. Voyant que le regard de Vladovic était plongé dans son monde intérieur, elle marqua un temps, fit un petit geste de la main et ajouta :

— Ou-OUH !... Je vous renouvelle ma confiance Vladovic mais de grâce, abandonnez les félins !... Je vais vous envoyer jouer à l'espion, comme un agent secret, Vladovic. Je vous demande d'infiltrer cette société, Euthan'easy... Pour ce faire, il faut être très ambitieux et ne pas avoir froid aux yeux, parce que ça peut être lourd de conséquences... Dans le cas d'Eugénie Cholet la conséquence a été radicale pour elle et ses deux fils. Là dessus vous aviez vu juste Vladovic. J'ai retrouvé le site internet euthan'easy.com dont l'antenne française a disparu juste après la commande d'Eugénie Cholet. C'est classique !... Ce sont des plateformes évanescentes qui renaissent quelques semaines plus tard pour s'évanouir de nouveau lorsque le carnet de commandes est rempli.

— D'après les témoins de la médiathèque, Eugénie Cholet était assistée par sa petite fille pour écrire sa lettre de directives anticipées et l'envoyer à euthan'easy ! Avec le web, demander un suicide assisté est un jeu d'enfant!... S'indigna Vladovic revenu à son enquête.

— Je constate que votre grlo va un peu mieux, bon... Oubliez votre tigre et votre rétinogramme... Partez en mission australe,

madame la juge d'instruction du parquet nous cautionne en off, et moi je vous couvre Vladovic !...

— Merci! Je procrastine toujours, mais je ne discute jamais un ordre madame le commissaire divisionnaire de l'office central! Je peux me rendre en Australie sans me mettre la tête à l'envers... C'est quand vous voulez Madame la division !... Dit l'inspecteur qui avait retrouvé sa voix, mais pas encore tout son esprit.

— Il faut aussi que vous acceptiez qu'officiellement vous êtes en vacances : c'est une mission top secret!... Vu du ministère vous êtes en disponibilité, avec les précieux points quand même...

Bon !... Alors voilà tracé le programme de ce que nous allons faire, moi en coulisses, et vous, en terres australes, puisque nous sommes d'accord...

Sébastien s'absorba de nouveau dans la contemplation de la tasse sur le guéridon... Il se concentra sur un effort inédit : se souvenir de son futur.

DEUXIÈME PARTIE : EUTHAN'EASY.

Chapitre 10 : Un poste de Viop pour Vlado.

En appuyant sur la touche « envoi », l'ongle laqué d'Hermione avait enclenché tout un mécanisme. La demande de recrutement d'un deuxième opérateur fût instantanément transmise au conseil d'administration d'Euthan'easy.

Quelques jours plus tard le conseil entérina la création du poste à la majorité absolue moins une voix. Les statuts de la société imposaient au docteur Alan Nietzke de s'abstenir en raison d'un conflit d'intérêt évident. Il était le président-fondateur d'Euthan'easy mais aussi le

père d'Hermione. Il lui avait transmis le gène des yeux bleus, il lui donnerait bientôt les clefs de l'entreprise florissante qu'il avait créée. La petite annonce qui parut la semaine suivante fut le grain de sable dans le beau mécanisme.

Madame la commissaire divisionnaire avait chargé l'inspecteur Vladovic d'une mission difficile: infiltrer Euthan'easy. La consigne était simple à suivre, au début tout au moins. Il s'agissait de faire de l'extraction de données dans la presse spécialisée, sur les sites et les réseaux sociaux. Il utilisait un petit nombre de mots-clefs: directives anticipées, fin de vie, santé, seniors, gériatrie. Il utilisa aussi les chaînes directives anticipées et soins palliatifs, gérontologie et bien-être en fin de vie...

En dépit des pressions renforcées sur l'univers médical, les offres d'emploi étaient rares en Europe. Sur le vieux continent, les temps étaient douloureux pour le monde de la santé publique. Le personnel médical était pris au piège d'une double logique : être, en même temps, au microscope pour voir le virus, et à l'ordinateur pour veiller à la dépense. Augmenter la durée de la vie et, en même temps, faire face à l'augmentation des dégradations physiques et mentales dues à l'âge.... Le personnel soignant devait travailler plus, mieux et moins cher. Bref, porter d'improbables lunettes à double foyer pour avoir à l'œil, en même temps, le virus et la tirelire... Les médecins devaient accepter que la sédation profonde aux anxiolytiques poursuivie jusqu'à la fin de vie est un soulagement aussi pour les phynances publiques... Le vieillissement de la population mondiale n'allait pas mécaniquement de pair avec le recrutement de jeunes philanthropes spécialistes du bien être en gérontologie. Un autre créneau commercial s'ouvrait tout grand : celui de la marchandisation de l'aide à la fin de vie... Sébastien Vladovic décrocha la petite annonce

« Cherche homme multitâche pour un poste de Very Important Opérator WWW, Euthan'easy. Service illimité de soins palliatifs. Envoyer CV et photo au Docteur Nietzke, 40 Berkeley square, Darwin, Australie ». L'Euthanasie en Australie, ça c'est pour moi ! Les grands requins de la mer de Tasmanie, la grande barrière de corail, la baie de Sydney, je vais les prendre au filet !... pensa-t-il. Il envoya immédiatement ses données personnelles. Son curriculum universitaire était largement suffisant pour le poste.

Pendant les jours suivants Sébastien Vladovic déambula dans son petit appartement de la rue des martyrs. Il passait de la cuisine à la table de son bureau, de celle-ci à sa chambre, puis à la cave, pour à chaque fois tenter de luter contre le chaos inouï de son logis. Il faisait beaucoup d'efforts pour ranger ses affaires. Il tirait un trait sur son passé en jetant une couverture de laine mangée par les mites, brûlant son vieux journal intime. Bref, il faisait peau neuve pour entrer dans celle de l'agent secret... Une telle opportunité de gagner un peu d'estime de soi ne se produirait pas deux fois. Quitter enfin son rôle subalterne au service d'investigations scientifiques de la police du Maine et Loir. Prendre son envol pour devenir espion, agent-roi, au service secret de sa majesté du parquet angevin. Voilà qui allait lui permettre de s'accepter lui-même !... Il se permit de sourire à son image en prenant la pose de l'agent 007 devant son miroir de salle de bain. Il tenait en main l'embout de son aspirateur King d'home 1400 watts qui ressemblait à un Smith and Wesson avec silencieux. Mais son sourire fut de courte durée : un dilemme surgit en son esprit : un bon espion devait-il saisir son arme de la main gauche ou de la droite ? Dans le miroir, l'image spéculaire ne donnait-elle pas l'impression d'avoir en face de soi un gaucher contrarié ? Avec Sébastien Vladovic, il y avait toujours débat intérieur, recherche éperdue de consensus avec son autre lui-même.

Il trichotillomaniait cette éternelle indécidabilité : la porte de son esprit était toujours ouverte et fermée ou fermée et ouverte....

— Eh bien moi, le nouveau Vlado, je vais la trouver la clef de cette porte !... Décida-t-il en claquant du talon.

Il la trouva en effet un beau matin dans une lettre venant d'Australie : sa candidature était acceptée, il était convoqué pour la semaine suivante. — Cette fois mon cher Vlado tu ne feras pas échouer ton envie d'explorer un autre rivage de toi-même !... Il laissa libre court à des idées adolescentes : tu es désormais l'agent secret Vlado. Tu vas quitter pour toujours le sous sol de la préfecture de police, éviter la noyade en eau glauque pour faire du surf en bermuda à fleur sur les plus belles vagues du monde !...

La métamorphose de l'employé de préfecture en agent secret s'opéra pendant les quelques trente heures du voyage : une traversée de l'hémisphère en avion, puis un trajet en train... L'inspecteur Vladovic vécut sa transformation pendant cette longue immobilité paradoxalement en mouvement. Emporté par l'avion au-dessus du jet-stream d'abord plein sud-est au dessus du désert iranien il jeta son vice de grattage trichotillomaniaque. Puis lors du vol de nuit dans le ciel de l'Indonésie il fit l'acquisition d'une vertu primordiale : l'esprit de décision... Au sortir de l'avion climatisé, la chaleur de l'été austral était si torride qu'il pensa être pris dans le courant d'air brûlé par les réacteurs. Il laissa tomber sans une hésitation son vieux paletot : il était désormais d'une autre étoffe. Dans le Canberra explorer, le train australien filant vers sa nouvelle mission, il commanda un repas complet, dans un wagon restaurant digne de l'Orient express. Son esprit ensommeillé par le jet-lag filait de même vers sa nouvelle vie... Passant devant un immeuble portant un gigantesque néon bleu : Burwald, « distance online education », il pensa à la globalisation du monde, cette immense banlieue ou vivent

les hommes de tous les pays... Ici, une église qui hébergeait un «catholic club», là, une mosquée entourée de plusieurs échoppes de «Butchery Hallal», il pensa aux rites alimentaires et religieux, la transsubstantiation de l'Ostie en corps divin et l'égorgement du mouton tourné Mecca-niquement.

Lorsque défilèrent des usines, des silos, des « red bricks estates », un swimming center, un « car park », des bungalow de couleur ocre, blanche, parfois bleue, il pensa qu'il n'appartenait pas à ce monde là ... Une « denture clinic » au sourire tout blanc et il glissa sa langue sur sa dent creuse. Banlieue immense, plate et industrielle avec des casses automobiles géantes, des cheminées d'usines, des fabriques, des immeubles vétustes, des espaces « green corridor» et encore des pavillons. Une petite rivière sale sous un ciel gris semblait délimiter un immense quartier chinois centré sur un temple bouddhiste, version australienne de China Town... Un natural park , des champs et une usine de voitures Ford glissaient sur la vitre, dessinant l'urbanisme à la mode Le Corbusier : pas une seule ferme, uniquement des bâtiments style Evry ville nouvelle, avec ponts de fer, comme à Liverpool. Sauf qu'il manquait les quatre scarabées fabuleux... Vlado cherchait des yeux des kangourous, il ne voyait que des autos et sur le pont de fer un chemin du même métal, et qui lui semblait bien long...Encore plusieurs stations avant son rendez vous de Darwin... Une vieille locomotive abandonnée dans un dépôt témoignait d'une révolution industrielle rouillée... Mais la nature australienne était bien là, défilant longuement sous ses yeux éblouis. Le train longea un fleuve immense, la berge de terre ocre était recouverte d'une mangrove, les arbres portaient leurs feuilles d'été, enclave de verdure encerclée par le bush infini. Après quelques heures, son regard plongea de nouveau dans des friches industrielles à prétention d'art center... Un tunnel déboucha sur un vaste champ

d'ordures entouré de sac bleus cloués aux barbelés...

La mégalopole s'annonçait par ses zones industrielles, puis soudain par sa belle banlieue avec jardins, arbres et grandes avenues, ses pièces d'eau, son golf course, ses maisons de style Louisiane. C'était la dernière station enfin. Arrivé à Darwin, il avait achevé son évolution : aux antipodes, il était devenu Vlado ...

Chapitre 11 : Euthan'easy.

Le surlendemain était un lundi et Vlado arriva à l'heure dite à Berkley square, en même temps qu'un petit groupe de candidats. Ils furent accueillis par une secrétaire, parfaitement blonde et très avenante.

Elle leur ouvrit la double porte du grand hall d'entrée de l'imposante bâtisse, une ancienne école de style Tudor, à la mode australienne, c'est à dire un peu dans le style des dessins animés américains des années soixante. L'hôtesse elle même avait l'air de la belle au bois dormant version Walt Disney. Elle présenta le programme de la matinée. Vous déjeunerez avec Monsieur Le docteur Nietzke dit elle, en faisant bien comprendre au petit groupe qu'il s'agissait là d'un privilège exorbitant. Le petit groupe de candidats était en effet invité exceptionnellement à partager le déjeuner du conseil d'administration d' Euthan'easy. Le Docteur Nietzke est un homme très intéressant, vous verrez roucoula la belle blonde. Il a été partout, a tout vu, sait tout. Il a créé son entreprise, il y a treize ans. L'investissement fut très lourd, mais le développement fulgurant. Voilà pourquoi il recrute des collaborateurs. Enfin, j'ajoute un point de détail, pour ce qui vous concerne. Dans son enfance il a eu un accident et est à demi paralysé. Il ne peut se déplacer que dans un fauteuil roulant.

À ce moment, la porte du hall s'ouvrit en grand et Monsieur le Docteur Nietzke entra, assis dans sa chaise d'infirme, suivi d'une dame élégante aux cheveux gris.

— Je vous remercie tous d'être venus, dit-il avec chaleur. Il semblait avoir une cinquantaine d'années. Son nez était un véritable bec d'aigle. Il souria en direction de Vlado : vous devez être épuisé après un si long voyage? Sans se soucier de la réponse, il fit une aimable grimace à une candidate et poursuivit :

— Je vous présente mon épouse, Aïssa Griphe, à qui je confie différentes fonctions. Elle présidera notre comité de recrutement. Son avis sur votre sélection sera déterminant. J'avais indiqué un opérateur sans préciser les qualités requises... Il se détourna rapidemment pour saluer un convive important. Aye lança-t-il dans sa direction, puis en même temps il termina sa phrase laissée en suspend : elle vous les précisera.

— C'est vraiment très gentil à vous mon cher époux. Dit-elle d'une désagréable voix de tête. Je vais faire de mon mieux pour présider notre comité de sélection malgré mon Sexe faible. La petite assemblée était très mal à l'aise ainsi placée en face d'une sergente-recruteur qui ne montrerait aucun signe de faiblesse. Après son trait d'ironie à l'encontre de son mari, l'épouse ajouta un peu de soude caustique pour tendre encore un peu plus l'atmosphère : sur son profil Face book, le Docteur Nietzke tire fierté de n'avoir aucun ami... Je me demande s'il ne s'agit pas d'une provocation de votre part, mon cher époux !

— Non, j'ai choisi de ne pas avoir d'ami. Mon impotence m'a ouvert les yeux sur la fausse commisération de l'espèce. Même une épouse ne peut vraiment prétendre au rang d'amie. Répondit-il avec un sourire ironique sur les lèvres.

— De mon côté, je n'ai jamais cultivé la moindre illusion sur l'espèce, renchérit Aïssa Griphe en plaçant ses lunettes en bandeau sur ses cheveux gris. Une étrange et inquiétante lueur scintilla dans son regard.

— Madame, nous partageons ce jugement. Je vous ai épousée pour que nous puissions tirer toutes les conclusions qui en découlent. À nous deux nous avons déjà fait, et nous allons continuer à faire du bon travail, avec nos nouvelles recrues. Il regarda longuement la petite assemblée et ajouta : Vous m'aiderez à concevoir les réalisations nécessaires à la régulation de l'espèce bavarde qui grouille et prolifère sur notre planète !...

— Pardon Monsieur, et Madame, veuillez m'excuser, mais pour ma part, je ne vois pas ce que vous attendez de moi, dit Vlado d'une voix grave en croisant le regard inquiétant d'Aïssa Griphe; j'aimerais bien savoir en quoi consiste ce travail de very important operator, ajouta-t-il avec la mâle assurance de l'agent secret en mission sur le sol austral.

— Vous saurez tout cela à son heure, rassurez vous. Mais pour l'instant, si vous le voulez bien, je vous invite au déjeuner de notre conseil d'administration, cela vous mettra dans le bain. Dans quelques minutes nous passerons à table, dit le docteur Nietzke en faisant pivoter son fauteuil vers le couloir menant au grand salon.

Les domestiques préparaient la grande table prévue pour le déjeuner. Quatre-vingts couverts, avec débauche d'argenterie impeccablement polie, nappe blanche brodée aux initiales d'Alan Nietzke en fil d'or, verres de cristal, couverts d'argent, étaient parfaitement disposés sur une table immense. Tout le grand, et grandiloquent décorum bling bling des siècles derniers brillait de tous ses feux et ses faux.

Si vous exposez le vampire à la lumière, il se ratatine et meurt, pensa Vlado. Cette table était dressée pour éblouir les actionnaires, mais aussi pour promouvoir le modèle social qui protège le vampire de la lumière. Les vampires de big-pharma, toujours bien au chaud sous la table, à l'abri, tapi dans l'ombre, au pied des puissants,

comme les molosses des barons du moyen âge, repus des os à moelle qu'on leur jette...

Des bribes de conversation parvenaient aux oreilles des curieux gravitant autour de ces lumières. On entendit le propos d'un convive obèse : le marché de la fin de vie choisie est en pleine expansion, il représente plus de cinq billions de dollars par an !...

Le Dr Nietzke regarda ses chaussures vernies puis releva les yeux sur l'assistance qui commençait à envahir le grand salon. Il regarda le sol à nouveau, pour faire prendre à son fauteuil la direction de la table, puis releva la tête en affichant son sourire commercial. Il ajouta, à la cantonade :

— Nous pouvons faire mieux que cela ! Partout en Europe les vieux et surtout les vieilles sont en explosion démographique exponentielle. Une véritable lame de fond : la vague d'étrave du baby boom des années 1950. Toute cette population à faire valser dans le tombeau, ça fait un superbe gisement à exploiter à ciel ouvert !...

Le Dr Nietzke suivit du regard son épouse qui faisait son apparition dans le hall du grand salon après s'être changée.

— Excusez- moi! Il se déchaussa de son sourire commercial et dirigea son fauteuil vers elle. Aïssa Griphe portait un ensemble veste et jupe gris souris, un pull de cachemire de la même souris griffée par la haute couture, rehaussée d'un tour de cou constellé de perles noires éclatantes. Elle était superbe et quelque chose d'un magnétisme royal émanait de sa silhouette, de sa démarche, de la pâleur de son visage, de son regard bleu pâle. Était-ce cette façon de porter son sac à deux mains sur son nombril comme un bouclier à la manière de sa très gracieuse majesté la Reine d'Angleterre ? Ignorant les remous et le batillage mondain que levait son passage, elle sortit dans le jardin.

Sur le gravier de la voie d'accès, les lourdes limousines de

l'establishment pharmaceutique vomissaient les invités. Toute une volaille mondaine caquetait au bras de délégués à l'empoisonnement curatif des humains avec et sans couverture sociale. Sa Majesté Aïssa ignorait toute cette faune, mais pourtant elle se retourna au léger crissement de roues sur le gravier. Le Dr Nietzke etait tout près d'elle. Elle s'immobilisa, et le regarda en esquissant un discret sourire. Elle se raidit imperceptiblement lorsqu'il passa un bras autour de sa taille pour la faire pivoter et la conduire vers ses hôtes. En chemin, elle minauda, comme une petite fille le ferait en se penchant à l'oreille de son père:

— Où est mon cadeau d'anniversaire, darling? Je vous rappelle que nous avions passé un accord. Mon admirable amiral, puisque votre fille a quitté le navire, je suis votre capitaine. Laissez-moi piloter, vous ne le regretterez pas...

Ils se mêlèrent aux invités et entrèrent dans le lumineux salon. Le Dr Nietzke présenta sa femme à un homme puis à un couple de femmes qui ne la quittèrent pas des yeux... Hommes d'affaires, directrices de filiales, DRH de consortium, tous étaient des super vendeurs de la même molécule sous diverses étiquettes et packaging à l'ensemble de la planète. Ils convergèrent vers la mangeoire.

Les domestiques s'affairaient, tirant les chaises, présentant les plateaux chargés de verres, de petites verrines et autre mises-en bouche. Le maître d'hôtel sifflait quelques ordres au petit personnel... Au seuil du salon, Vlado se regarda subrepticement dans un miroir. Il ajusta ses manchettes pour faire apparaître un liseré blanc sous sa veste en tirant légèrement. Il inspecta ses ongles, ses cheveux, son col, ses épaules pour y chasser cheveux et pellicules : tout était au point dans sa nouvelle apparence d'espion de casino.

Il s'avança vers le centre de la table ou sa place était indiquée par un petit carton signalé par un drapeau tricolore. Il déclancha

discrètement le petit enregistreur dans sa poche de veston. Mis à part le crissement de ses souliers, il lui sembla que tout était bon pour le son. Aïssa Griphe fut conduite à la place d'honneur, au côté de son époux, en extrémité de table, face à l'assemblée du conseil qui n'était pas encore installée. Celle-ci s'affairait sous les grands lustres du haut-plafond: un bisou sur une joue, une poignée de main, une phrase lancée : Félicitations pour votre nomination au directoire européen de la santé. On entendit derrière une plante verte quelques propos appuyés : Aïssa est une femme remarquable, la voici dèjà plus que centenaire, vous rendez-vous compte, cent trente et un ans, c'est une déesse immortelle !... Puis la phrase d'un homme s'approchant du Dr Nietzke pour familièrement lui taper sur l'épaule : Quand la F. D. A. fusionnera avec le directoire, nous serons leader sur le marché mondial. Les revenus de l'Oxymiel ont triplé en Grande-Bretagne depuis le brexit. Avec l'ami Corona, on sait que toute l'Amérique, Nord et Sud, suivra la même courbe ».

Les convives étaient maintenant tous attablés. En haut de table, le Dr Nietzke échangea un sourire radieux avec son épouse. Elle lui retourna son sourire tout en hochant de la tête en direction du maître d'hôtel. Le bruit des conversations s'évanouit, une personne s'éclaircit la voix, on entendit le bruit d'une fourchette qui tombe, un raclement de gorge gêné, puis un petit éclat de rire... L'odeur appétissante des cuisines flottait dans la pièce d'apparat dont une porte latérale s'ouvrit en silence. Le chef cuisinier apparu avec toute son équipe apportant les plateaux...

Tout le monde regarda le Dr Nietzke, qui en bon chef d'orchestre lança le premier coup de fourchette. À l'office, le maître cuisinier inspectait ses dents anamorphosées par le miroir déformant d'un dôme d'argent. Le clou du déjeuner était disposé sur un chariot, prêt à être roulé jusqu'à la table du banquet au moment du speech du

maître des lieux. En trois quarts d'heure, les convives eurent fini leurs ripailles et le Dr Nietzke demanda à un serveur en gants blancs d'aller à l'office chercher le dessert. Le Maître d'hôtel et le chef pâtissier apportèrent le grand dôme avec le chariot. Ils s'arrêtèrent devant le docteur Nietzke, puis déposèrent le dôme au milieu de la table. Le Docteur Nietzke actionna son fauteuil pour se placer au centre de la pièce. Son siège se leva sur un vérin de nickel. De la sorte il dominait son auditoire, comme s'il était monté en chaire. Il portait un discret microphone qui amplifiait sa voix tout en donnant à celle-ci un léger effet d'écho. L'auditoire était littéralement suspendu à ses lèvres lorsqu'il prononça son discours:

— Mes chers amis, je voudrais vous remercier de votre soutien, vous qui venez de tous les pays du monde où s'organisent des micro-entreprises d'assistance à la fin de vie. Voilà trente-huit ans que j'ai créé notre fédération. Pour la petite histoire, c'était après mon accident qui m'avait brutalement exposé au problème du droit à mourir dans la dignité... C'est désormais l'œuvre de toute ma vie, d'homme et de médecin... Trente-huit ans déjà que je suis président de cette fédération, et treize années que je suis directeur de notre société Euthan'easy... Aujourd'hui, avant de vous demander de me reconduire dans mes fonctions, je voudrais vous poser une question :

Nous aimons tous les bois, les fontaines, les sources, les rivières et les fleuves... La mise à mort d'une source, d'une rivière, d'un fleuve, d'un lieu de Nature nous offense et nous fait désirer des créations de parcs naturels, de réserves pures !... Nous aimons la vie, et à notre expansion complète, il faut du végétal, des bêtes et des Hommes heureux. Pourquoi cet attachement au caractère sacré du vivant ?

L'auditoire resta sans voix, qui verre à la main, qui serviette en suspens, devant le dôme d'argent du dessert. Alors, le Docteur Nietzke d'un ton plus puissant s'exclama : Bon, très bien ! Nous

éprouvons un attachement idolâtre au caractère sacré du vivant...! Essayons de trouver à cela une bonne raison !...

L'Homme, comme la bactérie, le lombric, l'abeille, la grenouille, le tigre, n'est qu'une forme temporaire dans le grand cycle de la vie : La source, la rivière, le fleuve, la mer, l'air, la pluie, la source... De la source à la source, chaque être vivant n'est qu'un maillon de la chaîne !... Nous croyons encore, individuellement, au caractère sacré de la vie parce que nous n'avons toujours pas accepté l'idée de Descartes que notre corps est une machine. Pas encore, près de Quatre cent ans après la parution du Discours de la méthode !... Notre corps est réparable ou simplement à composter et à recycler dans un autre corps s'il dépasse un certain seuil d'usure !... C'est ce que nous avons inventé : le processus d'humusation proactive par apport de l'élément naturel manquant.

Le Japonais, usé à 81 ans est réparable avec du Thallium, l'Australien à 80 par le mercure, le français de 79 ans par l'Or, l'Anglais de 78 par le Platine et pour l' africain, dès 46 ans tout lui est bon!...

Je vous demande d'admettre ce principe écologique simple : le corps est une machine qui se répare avec l'élément qui lui manque, à chaque période de son âge, quelque soit le lieu sur notre terre. Puis le corps restitue à la terre les éléments naturels qu'il lui a emprunté...

Réfléchissez mieux maintenant : pourquoi croyez-vous encore au caractère sacré du corps, de notre, de votre, de chacun de nos corps ? Voyant que l'assemblée restait figée dans l'attente, incapables d'apporter le moindre élément de réponse à cette question, Nietzke, étirant son cou de rapace, s'écria :

— Mais enfin réagissez, dites quelque chose !... Je vous démontre que le corps n'est qu'une machine et vous ne m'objectez pas que cette machine est dotée d'une âme immortelle !... Mais cette âme est

immortelle précisément parce que le corps se recycle!... Acceptez cette simple idée, que notre corps n'est qu'une pièce de la grande machine vivante !... Sinon je ne pourrai pas vous intégrer à mon projet !... Le projet, c'est d'accélérer ou de ralentir le cycle du corps, le vôtre, le mien, celui de chacun d'entre-nous, et même de chaque être humain sur notre terre !... Connaissez-vous le grand cycle périodique des éléments ? Vlado n'avait jamais subi un test d'embauche de cette nature ; il resta muet. Mais de l'autre côté de la grande table, la femme de Nietzke eut une réaction étrange : d'abord elle déclara, de sa voix aigrelette :

— J'ai derrière moi un siècle de pratique de mort programmée. Cette expérience me permet de vous dire simplement ceci : Un, le devoir d'un médecin est de soulager la souffrance humaine. Deux, certaines souffrances du corps ne sont soulagées que par la mort.... Trois, Le non-sens de la douleur, et non la douleur elle-même, est la malédiction qui a jusqu'à présent pesé sur l'humanité. Or l'idéal ascétique lui donnait un sens ! C'était le seul sens qu'on lui avait donné de tout temps. On voyait la souffrance comme le juste châtiment d'une faute... La souffrance apportait à l'homme le salut... Au bout du bout, il gagnait son paradis. On ne croit plus à la rédemption aujourd'hui. Mais le grand cycle des éléments nous autorise à croire à la réincarnation. Mais oui, la réincarnation, c'est l'humusation, c'est le grand compostage à l'échelle du cosmos !... L'enfant en Lithium, l'adolescent en Phosphore, Soufre et Chlore, l'adulte en sels d'Argent, l'age mûr en Lanthanides, la vieille personne en Or ou en Plomb, selon l'équilibre périodique des éléments, chacun apporte sa pierre à l'édifice. L'élément ultime est apporté par le vieillard qui se désintègre spontanément en Uranium...

Après avoir parlé, comme mue par un ressort nerveux, elle se leva, spectrale dans sa robe grise. Elle esquissa un pas, puis se figea dans

une posture de cigogne suspendue sur un pied. Elle resta, comme en imploration muette devant la chaire-fauteuil du Docteur, la main tendue vers la cloche d'argent qui trônait au milieu de la table...

— Eh bien qu'attends-tu pour ouvrir ? Demanda Nietzke d'un ton suave. Mais Aïssa resta dans sa posture, étonnante et hiératique comme un héron devant sa proie. L'auditoire était subjugué, silencieux et attentif... Le docteur Nietzke en profita pour augmenter discrètement la tension de son microphone et dire d'une voix magnifiée par l'écho :

— Le principe du cycle vital que nous avons découvert est un mécanisme complexe de correspondance entre les atomes de l'univers et notre homéostasie personnelle, aux différents âges de notre vie.

Le nourrisson, est léger comme le Proton, l'enfant, indocile comme le Carbone, l'adolescent inflammable comme le Soufre. L'adulte, c'est la solidité du Nickel, et la maturité celle de l'Argent. Puis vient la délicate transition de l'âge de la retraite en correspondance avec les Terres Rares, précédant l'enkystement inéluctable du vieillard avec le Plomb et enfin la mort avec les Radionucléïdes...

Du Proton initial à l'Uranium final, nous avons tout un système de correspondance que les anciens alchimistes avaient exploré !... Nous avons repris tout ce travail en l'analysant au niveau du Système Nerveux Autonome qui préside aux fonctions vitales.... Et nous avons trouvé cette correspondance !...

Un murmure, ténu comme un souffle, s'amplifia et comme le ressac de la mer, coula dans l'assistance médusée.

— Vous pouvez apprendre en quelques semaines comment notre molécule instaure une liaison covalente avec les pompes ioniques du Système Nerveux !... Vous pouvez comprendre la correspondance entre notre Oxymiel enrichi aux éléments naturels et les âges de la

vie : À 26 ans, le Fer, à 71 le Lutécium, et à 94 le Plutonium !...

La mort naturelle n'est que la fin du cycle que nous pouvons accélérer ou ralentir en jouant sur l'apport protonique grace aux 112 variantes de notre molécule.

Des discussions s'établissaient ici et là autour de la grande table du banquet. Cela faisait comme le ressac marin amplifié sur des galets.

Le Docteur Nietzke abandonna d'un coup son timbre exalté et ajouta d'une voix suave et persuasive :

— Nous avons appelée Oxymiel notre gelée royale de fin de vie douce... À ceux qui ont demandé à venir travailler chez moi, j'offre une formation et un contrat d'opérateur. Mon contrat est simple mais exigeant : visiter nos clients de part le monde pour leur proposer le miel adapté à leur Vie et à leur Mort, son corollaire obligé.

Cet emploi d'opérateur médical est à votre portée si vous acceptez de faire un effort d'apprentissage et d'étude sur plusieurs semaines de formation intensive... Devant l'agitation de tous, il ajouta : je vous donne à chacun un objectif et tous les moyens pour l'atteindre, le reste ne dépend que de vous.

La rumeur monta dans la salle, réverbérée par le haut-plafond en rosace. Chaque membre du conseil d'administration venait de recevoir sur son téléphone un message lui donnant une consigne personnelle l'intégrant au projet d'Euthan'easy pour l'année à venir...
Après avoir demandé un instant de silence, Nietzke ordonna à sa femme:

— Ouvre s'il te plait, maintenant... D'un geste théâtral, elle enleva la cloche. Elle révéla une superbe pièce montée en forme de cadre de ruche. Plusieurs centaines de petits choux de forme parfaitement hexagonale enveloppaient un liquide sirupeux, brillant et ambré... Le docteur Nietzke s'avança d'un quart de roue vers le dessert offert à son auditoire. Pour clore son discours il prit un ton de confidence et

dit très doucement à Aïssa, sur un ton d'amoureux : mes fruits sont mûrs, mais toi tu n'es pas encore mûre pour mes fruits!... Tu portes encore en toi l'orgueil de la jeunesse... Tu es jeune et resteras jeune grâce à notre Oxymiel Phosphore 15 de l'adolescence et UuB 112 de la longévité !... Il tapota paternellement sur son épaule, et se retourna vers son auditoire en élevant la voix: après cela je n'ai pas besoin de dire autre chose pour expliquer la vertu purement miraculeuse de notre Oxymiel !...

Aïssa Griphe rayonnait de fraîcheur adolescente devant l'ensemble de l'auditoire quand le Docteur Nietzke ajouta: ce gâteau d'Oxymiel, est, au plan physiologique une gelée royale, une nourriture vitale par excellence qui transforme l'ouvrière stérile en reine féconde !... Tous les produits de la ruche et des abeilles sont les fruits d'une harmonie entre le microcosme des atomes et le macrocosme de l'ensemble des êtres vivants. La bonne correspondance entre atome et âge est la source véritable de toute vie !... Je vous en prie, régalez-vous!...

À ces mots, un ballet de gants blancs maniant des pelles à bords dentelés orchestra la distribution. À chacun des convives revenait une part précise du gâteau... Et ainsi de suite, pour chacun, une courbette guindée, un sourire, une main gantées avec la chouquette dédiée. Ainsi se déroula une parfaite tournée des popotes... Quelques-uns hésitèrent, firent mine de grignoter.

Vlado, redevenant ours des Carpates, ne se fit pas prier : sa gourmandise l'emporta. Bien lui en prit. Personne n'avait soupçonné que c'était cela le test de recrutement : ceux qui mangeaient en toute confiance étaient sélectionnés.

— Il vous reste à comprendre une dernière chose, mes amis. Une chose pour laquelle j'en appelle à votre concours, ajouta le Docteur Nietzke pendant les agapes... Le coeur de ma philosophie a été élaboré chez les antiques égyptiens qui embaumaient leurs pharaons

avec de la propolis. L'ensemble du corpus de savoir a été amélioré au XVIIème siècle et affiné encore et encore depuis tout ce temps par une succession de grands médecins !... Je suis, et vous avec moi si vous le souhaitez, le gardien zélé de ce savoir ancien. Je suis et vous serez tous avec moi comme des chercheurs nains juchés sur des épaules de géants, avec la vision du grand savoir !... En vérité je vous le dit : Le premier homme véritable est celui qui choisi de s'éteindre activement, à son heure. Et cet homme véritable, il est de notre mission de l'aider.

Vlado, recula dans son siège pris d'une sorte de vertige. Il regarda les mots projetés en lettres fluorescentes autour de la rosace du grand salon :

La mort doit obéïr à notre volonté :
Plutôt une volonté de néant
Qu'un néant de volonté.

Vlado repoussa son assiette à dessert, regarda la grande tablée bruyante, et pensa : Je suis tombé dans une secte d'eugénistes enthousiastes ou un truc comme ça... Mais il n'eut pas le temps d'approfondir cette pensée. Déjà, le Docteur Nietzke discutait des tâches qui revenaient à chacun de ceux qu'il avait sélectionnés. Vlado avait reçu son premier ordre de mission : s'occuper du rucher !

Chapitre 12 : À la recherche de l'abeille parfaite.

la propriété de Nietzke incorporait l'ancienne école de Berkley square qui avait été reconvertie en résidence pour y accueillir les opérateurs. Le hall d'entrée donnait sur plusieurs studios privatifs. Le numéro 13 fut attribué à Vlado. Il était spacieux et clair, avec les éléments de confort nécéssaires, un lit, une table, un bureau avec ordinateur et une petite cuisine sommairement équipée. De cette

cellule monacale, il pouvait aisément se rendre à l'école. Une grande salle à l'étage supérieur sous les toîts abritait un rucher pédagogique d'un genre inédit. Une ruche futuriste était installée sur une grande paillasse de chimie. Elle était dotée d'une très vaste ouverture murale entièrement vitrée. Dans cette sorte d'aquarium géant se trouvaient deux nids d'abeilles sauvages. Les deux essaims étaient délicatement placés en vis-à-vis sur deux grosses branches d'eucalyptus formant une arche.

Au matin du premier jour, le Docteur Nietzke donna à Vlado les explications techniques sur son rucher expérimental. Sous son aspect d'oiseau de proie excentrique, le Docteur Nietzke cachait un esprit d'ingénieur précis et méthodique. Ses explications étaient claires et précises. Les abeilles pouvaient entrer et sortir à l'extérieur grâce à deux portes de tailles différentes situés sur le dessus de la ruche. De la sorte, elles circulaient de façon contrôlée. Elles étaient simplement canalisées dans des conduits transparents qui les reliaient aux serres tropicales, situées dans la cour de l'école, de l'autre côté du mur.

Le Docteur Nietzke était aussi un chercheur et un naturaliste passionné. Il fit tournoyer son fauteuil électrique devant la ruche vitrée pour présenter ses abeilles.

— À ma gauche, vous avez Apis Florea Fabricius 1787, dite abeille naine parce qu'elle est la plus petite abeille mellifère du monde.

Sébastien Vladovic observa attentivement le nid, d'un ovale parfait, de la taille d'un ballon de rugby, pendant que Nietzke dans un ronronnement de moteur, se tournait vers Vlado pour ajouter,

Apis Florea est toute petite, mais elle occupe courageusement une région très étendue, du Vietnam à l'Arabie heureuse. Son territoire s'étend sur plus de 7000 kilomètres, en passant par l'Inde, l'Iran et l'Afghanistan... Apis Florea est dotée de mandibules formidables qui

lui permettent de découper toutes sortes de plantes. Elle s'adapte à tout, de la forêt tropicale à la savane, jusqu'au désert.

Tout en écoutant, Vladovic observait le nid collé à la branche. Il remarqua la substance brillante qui faisait la soudure du nid à l'écorce.

— C'est la propolis que vous voyez là, dit le docteur Nietzke. Il expliqua que Florea était la seule abeille contrainte à produire de la propolis en permanence pour lutter contre son ennemie mortelle, la fourmi, qui voudrait bien s'emparer du nid et de ses richesses.

— Pour cette raison, ma brave petite Florea est une infatigable productrice de propolis!...

Le Docteur Nietzke s'approcha de la vitre et fit un geste étrange. Il envoya un baiser de la main en disant : je t'aime, va, ma fille, va vers les plantes des tropiques!...

Croisant le regard étonné de l'inspecteur Vlado, Nietzke fit pivoter son fauteuil et se déplaça d'un élan vrombissant vers l'autre côté de son rucher expérimental.

J'ai adopté la méthode d'apiculture traditionnelle des aborigènes, dit le Docteur Nietzke. Vous voyez, elle consiste en la fabrication d'un « radeau », de trois branches assemblées de façon à former une arche sur laquelle les abeilles peuvent construire leurs nids. Pivotant vers Vlado, Nietzke continua les présentations de ses championnes, comme pour un match de boxe dont il serait l'arbitre :

— À ma droite, vous avez un fossile vivant, Delitzchala violacea, l'abeille bleue géante.

Vlado voyait sur la branche de droite le nid de cette abeille, très différent de celui de sa voisine, puisqu'il ressemblait plutôt à une grosse chaussette de géant mise à sècher au cœur de l'arbre.

— Si on remonte très loin dans le temps, Delitzchala est une descendante de bitterfeldensis, le plus vieil insecte ailé !...

L'arbitre était redevenu Docteur, savant et pasionné par son sujet. Il continua, avec la voix vibrante dont il savait si bien jouer pour captiver son auditoire :

À cette lointaine époque du carbonifère, la terre était toute d'une pièce près de l'équateur. Une terre aux brouillards permanents, une humidité totale qui pénètre tout. Le résultat était un immense tapis de plantes primitives que les premiers insectes partaient découvrir. La lune était si proche de notre planète que la pesanteur était bien plus faible qu'aujourd'hui. Songez aux libellules géantes, et aux fameux dinosaures...

ah la la, quand je pense qu'il a fallu que ma gigantesque Delitzchala parte conquérir le rivage, puis la terre entière !... Voilà pourquoi j'ai introduit, oui monsieur, J'ai introduit, ce fossile géant à Darwin en 2016. Grace au réchauffement climatique, il va conquérir le monde entier !...

Comme à l'instant précédent, Nietzke s'approcha de la vitre et prit ce ton particulier qu'adopte l'adulte pour parler à son bébé,

— Delitzchala, ma galathée bleue gigantissime, je t'adore !...

Sébastien Vladovic vit cette abeille géante, d'une magnifique couleur bleue, se lisser les antennes de ses pattes agiles et nerveuses dans un mouvement si rapide que Vlado ressentit une crainte instinctive.

— Mon cher Vladovic, Je vous demande d'étudier le comportement de mes deux abeilles. Je veux créer une abeille parfaite combinant le travail de fourmi de la naine et la capacité glandulaire de la géante. Je veux décupler notre production de propolis, déclara Nietzke en approchant brutalement son fauteuil vers celui qu'il avait recruté comme "important opérateur".

Vlado savait ce qu'était la propolis, mais il ne comprenait pas ce que Nietzke attendait de lui. Comment pourait-il augmenter la

production de propolis? C'était une question que Vlado n'avait jamais abordée dans sa pratique d'apiculteur amateur. Au sein de son club d'apiculture, les papy-culteurs du Maine & Loir, on ne se souciait que du miel...

Le Docteur Nietzke, qui avait finement remarqué le pli soucieux au front de son interlocuteur, lui donna l'explication en quelques mots.

— Les plantes secrètent différentes résines naturelles. Soit sur les bourgeons, soit sur les rameaux, en réponse à une blessure ou une infection. Les abeilles ont le pouvoir d'enrichir les vertus de ces résines par les sécrétions de leurs glandes céphaliques. Grâce à leur travail incessant, nous obtenons différentes formules naturelles pour fabriquer nos 112 variétés d'Oxymiel. Nous en avons une pour chaque périodes de la vie !...

Les deux hommes restèrent un instant à contempler les deux races d'abeilles qui allaient et venaient. Les géantes étaient les plus spectaculaires. Les butineuses de retour avaient aggloméré de grosses boules de résine, de nectar et de pollen dans les corbeilles de leurs pattes arrière. À l'intérieur du nid, elles allaient commencer le mystérieux travail de transformation de ce butin en propolis, médicament quasi miraculeux...

— Mon très cher Vladovic, je n'ai pas seulement l'ambition d'augmenter la production de propolis. En hybridant la naine et la géante, Je veux être le créateur de l'abeille parfaite !... déclara Nietzke en conclusion de la présentation de celles qu'il appelait « mes filles ». Avant de retourner à ses importantes affaires, il donna à Vlado la mission de vivre avec les abeilles, dans la même alvéole en quelque sorte. Vlado devait les observer jour et nuit, et les nourrir chaque jour. Pour ce faire, il devait entrer dans la ruche vitrée et impérativement prendre des précautions et obéir à des rituels précis.

La première consigne était de ne jamais entrer dans le rucher

expérimental sans veiller au préalable à masquer son odeur corporelle. Chaque nuit dès sa première semaine de travail, Vlado laissait ses chaussettes et son slip à l'extérieur de son appartement, sur la rambarde en zinc de la coursive. Chaque matin, il s'habillait d'une combinaison intégrale d'apiculture soigneusement passée en machine, programme coton 60°, puis désodorisée au sèchage.

La seconde consigne était de bien veiller à la distribution des sirops dans les godets de nourrissage. Pour la première semaine, le Docteur Nietzke donna la liste de sirop à mettre dans les godets nourrisseurs : Lundi, Lanthane 57 pour florea; mardi, Lutecium 7I pour delitzchala; mercredi Cérium 58 pour florea; jeudi, Ytterbium 70 pour delitzchala et ainsi de suite en alternance, jusqu'au dimanche soir. Le dimanche était jour où le seigneur Nietzke permettait à ses filles et à son opérateur de souffler un peu... Le programme de la semaine était communiqué chaque lundi soir, par message électronique.

En quelques jours, Vlado élabora l'essentiel de sa méthode : pour comprendre une chose, il suffit de l'observer assez longtemps. Les deux abeilles passaient par deux portières adaptées à leurs tailles. La delitzchala était une abeille géante pour laquelle la fente était de l'ordre du centimètre. La florea était une abeille naine pour laquelle un évent de quelques millimètres suffisait. L'ordinateur pilotait les ouvertures en alternance pour diriger les géantes et les naines vers les godets de sirops.

Pendant trois semaines, Vlado se plia à ce nouvel emploi d'opérateur qui ne lui semblait pas "very important". Il n'avait en fait rien d'autre à faire que de vérifier la bonne marche du dispositif, et de garnir les nourrisseurs avec les sirops qu'il trouvait dans une mallette rouge déposée devant sa porte chaque lundi soir. Il adopta donc un rythme de vie de confinement. De la sorte, il fit le calme en

lui. Ce calme était juste troublé par une lancinante question : avait-il vu juste en identifiant une abeille bleue sur le rétinogramme de Baudouin Cholet ? Cette abeille était-elle une fausse-piste, un hareng-rouge, comme l'on dit en Anglais ? Ou bien s'agissait-il de la robe zébrée de l'abeille géante ? Les abeilles du Docteur Nietzke étaient-elles dressées pour tuer les clients d'Euthan'easy ?

C'était délirant, inimaginable, et pourtant, c'est ce que l'inspecteur Sébastien Vladovic avait vu... Il retrouva en lui le procrastinateur hésitant, incapable de démêler le vrai du seulement vraisemblable. L'idée lui vint qu'il était insensiblement en train de régresser, de retourner dans sa vieille peau d'employé de bureau, qu'il avait retrouvé le comportement routinier de l'inspecteur-chef Vladovic. Il travaillait à des investigations scientifiques alors, pas à des jeux de dresseur de puces !... C'est vrai qu'il avait vu une abeille bleue dans la rétine de Baudouin!... Avait-il rêvé ou pouvait-il croire à un signe du destin, une sorte de signe prémonitoire ?

Pour l'heure, il avait le sentiment que le procrastinateur avait repris sa place en lui-même et qu'il n'avait pas changé d'un iota. Pourtant il s'était bien coulé dans son nouveau personnage d'espion... Mais il avait gardé le comportement pusillanime du petit fonctionnaire discret. Il entrait timidement dans l'espace de la ruche vitrée, garnissait les deux nourrisseurs avec les produits chimiques de l'ordonnance hebdomadaire, sans en faire plus. De fait sa timidité lui avait été très utile pour se faire admettre par les abeilles géantes et naines. Elles n'avaient vu en lui qu'une sorte de mâle dominé, castré sans doute. Un ersatz de James Bond, sans le moindre nanogramme de testostérone dans le slip, juste une délicate fragrance de "coton éco 60°".

Vlado pensa qu'il était temps de se ressaisir: son infiltration d' Euthan'easy ne lui avait pas encore appris grand chose sur le

fonctionnement de l'entreprise. Il devait évoluer, maintenant qu'il avait montré patte blanche, et que les abeilles semblaient prêtes à manger dans cette belle main !.. Il demanda et obtint une audience du patron.

L'entretien eut lieu à l'entrée de la coursive juste devant l'ascenseur, par un dimanche gris et de forte chaleur. Le docteur Nietzke portait une saharienne de brousse et un chapeau australien du plus bel effet. Vlado s'adressa à lui dans un Anglais dont il s'efforçait de respecter les tournures idiomatiques :

— Les abeilles m'obéissent au doigt et à l'œil, enfin comme vous n'avez pas cette expression en anglais je pourrais dire « à la lettre », comme si elles savaient lire, ce qui n'est pas vrai, évidemment. Enfin, bref, elles me prennent pour un apiculteur zélé... C'est gagné ! Je suis capable de contrôler les apports de sirop des deux abeilles et de vous fournir les relevés quotidiens. Alors qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Vous êtes bien présomptueux, mon cher Vladovic. Jusqu'ici, je vous ai payé à ne rien faire !... J'ai constaté que Delitzchala, ma fille géante, est mal nourrie. Cela pose quelques problèmes pour la production de propolis. Je crois qu'elle vous fait encore peur, avouez-le. Tachez de progresser, soyez donc un peu plus viril : elle ne vous a pas encore identifié olfactivement comme son jumeau vert, le champ de fleur qui lui correspond. Le seul moyen de bien la nourrir, et de vous faire accepter par elle, c'est d'adopter son comportement de trophallaxie.

Devant l'air surpris de Vlado, le docteur donna plus d'explications :

— Dans la ruche, les abeilles échangent leur nourriture par trophallaxie, c'est à dire directement de bouche-à-bouche. Delitzchala ne peut pas échanger directement avec la naine : sa

langue est aussi grande que la petite florea toute entière !... Ce serait un viol. L'échange trophallactique est donc impossible entre elles !... Eh bien c'est à vous de le faire, Vladovic. Embrassez donc ma fille géante sur la bouche pour la nourrir de sirop!... C'est difficile, je le reconnais. L'univers de l'abeille n'est pas celui des humains. Depuis l'aube des temps, les hommes projettent leurs états d'âme sur celui de l'abeille, comme si la ruche avait un esprit. Mais jamais aucun homme ne s'est pris pour une abeille. Vous serez celui-là, Vladovic. Dites-vous bien une chose : vous ne risquez rien à pratiquer le french kiss avec ma fille géante!... Elle n'a de rapport qu'avec Moi et Dieu.

Veuillez retourner à votre travail, Monsieur Vladovic. Pour votre gouverne, ajouta le docteur Nietzke en reculant adroitement son fauteuil d'infirme dans la cage d'ascenseur, je vous prie de lire ce manuel, et de revenir me voir quand vous l'aurez compris.

Il lui donna un livre, portant un bandeau de lettres rouges sur la couverture : Docteur Nietzke. En dessous, on pouvait lire le titre : «L'oxymiel de fin de vie douce.»

Sans même un signe d'au revoir, Nietzke appuya sur le bouton et disparut dans les étages.

Chapitre 13 : Le baiser de l'abeille géante.

Après cet entretien avec le directeur d'Euthan'easy, Vlado retourna à la tâche. Le livre n'était pas un petit manuel mais un lourd pavé de six cents pages. C'était en fait la thèse d'état du Docteur Nietzke. Le sous-titre de l'ouvrage donnait à réfléchir:

« L'oxymiel de fin de vie douce. Synérèse & arcane biodynamique ».

Afin de pouvoir progresser dans cette lecture difficile, Vlado prit la décision d'organiser l'emploi du temps de ses journées en y ménageant trois sessions d'une heure d'étude de la thèse. Il entrecouperait ses lectures par une observation participante de la vie

des abeilles.

Il participait en s'impliquant lui-même dans l'observation en effet : il commença un jeûne partiel coupé de trois tasses de thé « UuB 112 » et de trois bols de riz complet par jour, un après chaque session d'étude. Cette molécule était la plus prometteuses de toutes celles élaborées par le Docteur Nietzke à partir du travail de ses abeilles. Pour comprendre l'action d'un médicament, il faut commencer par en avaler la pilule !...

Le studio-laboratoire de Sébastien Vladovic était doté d'un écran de contrôle permettant de regarder en détail les vidéo surveillance à l'intérieur des deux ruches. De ce panoptique, il pouvait analyser les différentes activités des deux races d'abeilles. Il observait surtout le développement des larves au fond de leurs alvéoles. Il notait les durées des différents stades avant l'operculation. La vie des ouvrières se dévoilait devant ses yeux d'éternel enfant curieux et émerveillé. L'observation des abeilles était une récréation pour Vlado.

L'étude de la thèse du Docteur Nietzke, par contre, c'était le retour sur les bancs de l'école. Mal aux fesses, bras croisés, les yeux brouillés par la lecture et la peur au ventre de devoir passer tout nu au tableau noir... Les vieux traumatismes de sa vie scolaire revenaient à la mémoire de Vladovic, le fils d'immigrés serbes. Dans sa prime jeunesse, Il avait eu bien du mal à suivre les leçons en Français, une langue qui n'était pas la sienne. La langue des universitaires, le latin des savants d'aujourd'hui, c'était l'Anglais. Vlado l'avait appris sans trop de mal, la première langue étrangère lui ayant délié l'autre. Il le parlait bien, mais dans la thèse de doctorat de Nietzke, il n'y avait pas que les termes scientifiques, il y avait les paradigmes, les grandes notions qui guidaient les raisonnements. Et là-dessus, sa formation, contrairement à ce qu'il avait supposé, s'avérait très insuffisante.

Synérèse, Arcane ? Il ne comprenait pas même les mots. Dès le sous-titre de la thèse, il avait été bloqué. Dictionnaire aidant, il avait progressé de pages en pages. Il y était question d'éléments chimiques et de leur classification selon un tableau périodique. Au début, Vlado retrouvait quelques notions connues, un peu oubliées. Cette table en forme de château fort avec l'Hélium et les gaz rares dans la tour de droite, celle de Mendeleïev, vlado l'avait déjà visitée lors de ces études de chimie. Mais Nietzke faisait référence à une autre table de classification, en forme d'escalier, que Vlado ne connaissait pas. Nietzke l'avait empruntée à Janet, un savant français peu connu.
Cette table de classification des éléments figurait en annexe, dans les dernières pages de la thèse, Vlado, lassé de devoir revenir la consulter à chaque fois que le texte faisait référence à une séparation de phase entre le Phosphore, le Cuivre, l'Or ou le Plomb, en avait fait une photocopie. Il l'avait souvent crayonnée, et il l'utilisait comme marque-page lors de sa lecture. La thèse était beaucoup trop ardue pour son niveau bac plus trois. Malgré ses efforts, il n'avait pas compris Le raisonnement du Docteur lors des expériences pour mesurer les effets des "éléments du système bleu" sur le développement larvaire de l'abeille. Il n'avait pas pu suivre le raisonnement expérimental ni les analyses des résultats du futur Docteur. L'inspecteur Vladovic, hélas, n'était qu'un flic scientifique. Il avait décroché après avoir colorié en bleu la colonne Lithium 3, Sodium 11, Calcium 19, Rubidium 37, Césium 55 et Francium 87 de la table de Janet. La classification périodique ne l'avait pas rebuté totalement mais était bien trop compliquée pour lui. Vlado ne comprenait plus rien, la colonne des éléments coloriés en bleu et les chiffres se brouillaient devant ses yeux...

Il avait abandonné la lecture de la partie "synérèse et arcane biodynamique" au chapitre treize. Il avait capitulé à la page 44. La

table de classification périodique des éléments chimiques, qu'il avait colorié comme un écolier bien appliqué, était restée coincée au premier tiers du lourd grimoire du Docteur.

La lecture de la deuxième partie de la thèse l'avait réconcilié avec l'auteur. Le sujet était plus proche de sa réalité du moment : il y était question de « la fabrication de l'abeille parfaite ». Le propos était celui de l'eugénisme moderne. L'amélioration de la race par l'ingénierie génétique, à l'aide de virus à ARN. Découper un gène ici, le fabriquer grâce à l'introduction virale, puis l'insérer là, dans le génôme de l'abeille. La difficulté de l'affaire, c'est que le mâle dit faux bourdon, n'est qu'une demi portion. Il ne possède que la moitié des chromosomes, et n'a donc qu'une chance sur deux d'introduire le gène voulu dans la lignée. Sans parler de la difficulté de s'accoupler avec la reine en plein vol !...

Vlado comprenait assez bien le mécanisme de la transmission de l'hérédité chez l'abeille. Il avait essayé d'élever des reines d'abeille noire avec ses complices de l'amicale apicole du Maine & Loir. Il savait que les mâles avaient seulement la moité des chromosomes de la reine, alors que toutes les ouvrières étaient dotées du nombre de chromosome idéal. Le mâle était le sexe faible, il était bien convaincu de ça. Simone de Beauvoir pouvait aller se rhabiller en jupe-culotte !... Mais comprendre le double mécanisme des gènes allèles dans la transmission du caractère "grosse mandibule" de l'abeille naine à l'abeille géante, que le Docteur Nietzke détaillait dans sa thèse, c'était une autre paire de manche de pantalon. Vlado y trouvait plus de gènes que de plaisir. Il avait essayé de lire les pages sur le sujet de l'élevage de la reine parfaite, mais là aussi il s'était trouvé en grande difficulté.

Ce qu'il pouvait comprendre de la thèse du Docteur Nietzke, c'était que le facteur limitant la récolte de propolis par l'abeille géante était

la faiblesse de ses mandibules. Paradoxalement, c'était la naine qui avait des pièces buccales aussi fortes que celles des criquets pèlerins. De la sorte elle pouvait découper les écorces des eucalyptus et en recueillir toutes les résines.

Le paradoxe était donc que la petite florea acceptait le gène «grosse mandibule » plus facilement que la géante fine gueule... D'ou l'idée du Docteur : hybrider la géante et la naine!... C'était simple en théorie : doter la géante d'une bouche géante piquée à la naine!... De la sorte, la géante pourrait brouter des eucalyptus comme elles le faisait facilement avec les tendres bourgeons, les feuilles et les fruits d'une infinité de plantes très diverses. Mais en pratique, c'était un petit peu plus compliqué qu'un échange de bâton de rouge-à-lèvres!...

Sébastien Vladovic avait photocopié les extraits des différents chapitres les plus ardus de la thèse du Docteur Nietzke. C'était presque toute la thèse qui se trouvait maintenant épinglée au-dessus de son bureau.

En même temps, lors de ses travaux pratiques, il tombait sur un os aussi. Lors de ses premières tentatives de trophallaxie avec l'abeille géante, il ne parvenait pas à contrôler sa peur de se faire piquer sur la langue. Il décida pourtant que l'épreuve était à sa portée. Que diable, cette géante n'allait pas l'avaler tout cru, elle n'avait qu'une petite bouche délicate!... Oui, mais qui sait si l'hybridation du Docteur n'avait pas déjà produit son effet?

Pour se donner du cœur à l'ouvrage, Vlado décida de tenter la chose en toute connaissance de cause du lieu et du moment : devant le nid, lorsque l'abeille géante passait la tête dans la fente de l'évent. Vlado l'attendait à l'entrée, prêt à l'accueillir d'un doux baiser. Oui, mais, il devait admettre qu'il était ému comme un collégien. Vlado notait à chaque fois le détail de ses émotions corporelles :

accélération du coeur, assèchement de la bouche, sueurs froides, envie pressante d'uriner, telle était la signature corporelle de la peur, voire de la trouille panique face au danger.

Lors de chaque rencontre, il s'obligeait à l'immobilité absolue. Il s'efforçait de respirer profondément, les yeux mi-clos, sans ciller, et de tirer la langue sans faillir. Il offrait, sous le proboscis de la géante, une goutte d'UuB 112, comme une gélule d'homéopathie. Advienne que pourra!... Plutôt que la fuite, la paralysie volontaire devant l'effroi. Il tirait la langue comme pour recevoir l'ostie!... Dans tous les cas, après la tentative, il se déshabillait précipitamment pour laver sa combinaison de shérif au programme "coton 60°"et prendre une douche avant de se risquer de nouveau dans la cage vitrée.

Avant de dompter l'abeille géante, Vlado dut ainsi apprendre à dompter son propre système nerveux autonome... Ce fut une bonne école pour lui, plus que pour les abeilles. Il parvint à maîtriser sa trouille, la transforma petit à petit en frousse, puis en simple frisson d'excitation.

De la sorte, il obtint de bons résultats avec cette grande Delitzchala, réputée pour être l'abeille géante la plus agressive de toutes. Au bout de trois semaines, elle approchait ses mandibules violacées, lentement, plus près, plus près encore, si bien que venait jusqu'au nez de Vlado l'odeur la plus étonnante, la fragrance la plus élaborée de toutes les parfumeries qui furent et qui seront, celle de la résine de propolis. Il voyait sourdre une goutte du précieux liquide ambré à la pointe de la langue poilue de cette fine bouche délicate. Il faillit tressaillir de plaisir quand enfin il sentit le picotement de la langue de la Delitzchala géante sur la sienne... Après trente semaines d'efforts assidus, Vlado avait atteint le but que lui avait fixé le Docteur Nietzke. Il avait eu peur d'une abeille tueuse géante, et il avait embrassé cette abeille géante sur la bouche. Il lui restait à

amadouer le Docteur Nietzke lui-même, mais pas de la même manière !...

Vlado avait traduit le livre, que le Docteur Nietzke lui avait lancé comme un défi : L'oxymiel de fin de vie douce. Synérèse & arcane biodynamique. Ce titre, Vlado le connaissait par cœur et en appréciait le sens profond.

Mais l'inspecteur-chef Sébastien Vladovic avait beau s'être gratté le crâne jusqu'à l'écorchure, il n'était pas parvenu à savoir quelle était véritablement l'invention du Docteur Nietzke. S'agissait-il d'une pure spéculation intellectuelle ou bien d'une découverte qui bouleversait la conception que l'on se faisait généralement de la vie et de la mort ?

La propolis enrichie par des éléments chimiques naturels pouvait-elle être le remède universel? L'oxymiel permettait-il de mourir sereinement à un âge choisi à l'avance? Tous ceux qui étaient fatigués de ce monde, pouvaient-ils le quitter à l'âge correspondant à l'oxymiel de leur choix? Pouvaient-ils trouver une fin de vie douce comme le miel? Si c'était le cas, le Docteur Nietzke connaissait le secret le plus important de l'existence humaine. Le divin créateur n'était-il pas le Docteur Nietzke lui-même ?

Ne connaissant ni le passé ni le dessein du divin Docteur, Sébastien Vladovic jugea qu'il était inutile de jouer au plus fin avec lui. Voulant en avoir le coeur net, il envoya un bref courriel pour demander l'audience promise : Dressage terminé. Thèse traduite, mais pas entièrement comprise. Souhaiterais vous voir demain. Vlado.

Chapitre 14 : Le site internet www. Euthan'easy.com

Alors maintenant mes abeilles obéissent à votre doigt et à votre œil ? Demanda Nietzke le lendemain en manière de salutation. Il avait proposé à Vlado de le recevoir dans son bureau de bon matin. Une

belle bibliothèque-bureau avait été aménagée avec tout un luxe de boiseries dans Les communs de l'ancienne école. Le long des murs de la vaste pièce, les étagères étaient recouvertes de livres anciens. Sur un bureau de chêne verni trônait un ordinateur au design épuré, de forme pyramidale doté d'un formidable écran incurvé. Le Docteur Nietzke était derrière, comme un pharaon dans son sarcophage.

— Elles m'obéissent à votre œil et à votre main, répondit Vlado dans son plus bel Anglais serbo-oxfordien en prenant place dans le fauteuil que lui indiquait son hôte.

— L'œil et la main qui ont osé amadouer l' effrayante bête, ce sont les vôtres...

Bravo !... Je vous avais demandé de dompter Delitzchala et ma petite Florea. Je considère que votre contrat est rempli, et que vous avez bien mérité le salaire que je vous verse. J'y ajouterai même une prime si vous acceptez d'apparaître en apiculteur dans une représentation théâtrale qui sera filmée pour notre site internet. Ce sera pour vous un excellent exercice de communication !...

— En somme, vous m'avez engagé dans votre société pour faire de la figuration publicitaire ?

— Pas que, Vladovic, mais si vous voulez résumer les choses comme cela, ma réponse est oui !

— Ah bon ! Alors vous voulez me voir en costume d'arlequin, avec le masque de Comedia del' Arte pour attirer dans vos filets les badauds du web ?

— Ne vous emportez pas voyons ! Ce que je vous demande est bien plus sérieux que pêcher des clients. Votre rôle est d'être un bon vulgarisateur de ma théorie. Je ne vous demande pas de jouer le grand Zampano pour donner le frisson à un public d'enfants naïfs. Votre rôle est crucial au niveau de la médiation scientifique !...

Le Docteur s'était déplacé silencieusement sur son fauteuil, avait

contourné son bureau et faisait face à Vlado avec un sourire amical.

— Votre travail au rucher sur les relations complexes entre l'abeille et les ressources florales n'était qu'un bizutage initiatique, mon cher Vlado!...

— Alors là, Docteur, vous vous moquez !

— Ma thèse sur l'oxymiel et l'arcane biodynamique ce serait quoi alors, selon vous, un amusement? Un poème épique sur la belle amour entre l'abeille et le rhododendron ?

Vlado était médusé par la question du Docteur Nietzke. Soudain, il avait l'impression que le pharaon était devenu sphinx et qu'il devait répondre à l'enigme avec soin. Il prit son inspiration et lança :

— Voilà une belle métaphore !... justement, vous y excellez. Votre thèse est à la fois un poème digne de Virgile et un traité d'alchimie sur les rapports entre la vie et les atomes!... Je vais être moins elliptique : selon votre théorie, le vieillissement serait dû à une oxydation. Les anti-oxydants nous empêchent de rouiller, c'est prouvé scientifiquement. Pour le dire simplement, l'Oxymiel est l'anti-rouille adapté à tous les états de la vie… Je n'ai pas tout compris de votre thèse, mais je vous remercie de m'avoir fait l'honneur d'en être le lecteur.

La phrase était difficile à dire en anglais, et Vlado s'en était tiré sans que sa grlo ne parte en vrille. Pendant qu'il reprenait son souffle, le sphinx était redevenu humain et il souriait sur son fauteuil d'infirme :

— C'est moi qui suis honoré d'avoir trouvé en vous un collaborateur digne de ce nom. Nous allons pouvoir créer ensemble une information scientifique accessible à tous, une véritable vulgarisation des données de ma recherche !

— Pardonnez moi, je ne vois pas en quoi consisterait cette vulgarisation...

— Il existe des gens qui peuvent servir de pont entre notre monde du savoir scientifique et le cyberspace, des gens zélés, comme vous, capables d'utiliser au mieux ce média extrêmement puissant, pour aller à la pêche, si j'ose dire. Je veux concevoir une antenne francophone de mon site Euthan'easy.com... Je voudrais y présenter une vulgarisation au sens noble du terme. Je vais vous montrer. Venez voir.

Ils passèrent tous les deux de l'autre côté du bureau et prirent place comme des écoliers.

— Mais vous avez un Mac PROV12 ! N'est-ce pas la version turbo avec le processeur cadencé à 250 gigo-petahertzshnok et quarante-huit cœurs internes, hasarda un Vlado qui voulait masquer sa jalousie sous l' ironie. Le Docteur Nietzke constata l'ironie et ne releva que l'enthousiasme :

— Cela fait plaisir de rencontrer un connaisseur, dit-il. L'abeille a plusieurs cœurs, ce qui la rend infatigable. Cet ordinateur a plusieurs cœurs lui aussi et il fonctionne jour et nuit. Le cœur de l'abeille, vous le savez, a sept entrées. Chaque abeille fonctionne en essaim, de là vient son extraordinaire efficacité collective. Mon ordinateur est connecté a sept autres, répartis dans le monde. Ce qui constitue la première maille de l'essaim. Avec cet équipement, j'ai conçu un site web de haute qualité, et avec le réseau, je pourrais être le premier serveur de fin de vie assistée pour l'ensemble des humains de la planète ! Sauf qu'il me manque un cœur, le vôtre Vladovic !...

— Je ne vous comprends pas docteur, vous voulez dire qu'il vous manque une connexion?

— La French connection, Vladovic !... Vous pourriez être au cœur de mon dispositif pour vaincre le petit village gaulois qui résiste encore. Mon réseau est presque complet, il ne manque qu'une maille pour que mon cerveau artificiel puisse contrôler la vie et la mort de

l'ensemble du corps social de la planète, abeille par abeille, toute la ruche !...

— Alors le fameux esprit de la ruche, ce serait vous ? Comment avez-vous procédé pour en arriver là ?

— C'est difficile à résumer ; il y a plus de quarante-cinq ans de cela que j'ai commencé... Déjà... Au début c'était assez balbutiant ; cela semble lointain et si étrange maintenant qu'on y est habitué ! Il faut dire que je me suis mis à l'informatique dans les années 1975, avec la programmation en basic de l'époque, mais j'ai fait fortune avec ça. Il faut dire que tout était ouvert au début : tous les travaux des chercheurs étaient en libre-service, en ligne, gratuits et déjà traduits en anglais. Il suffisait de lire puis de copier coller avec des branchements conditionnels. J'ai été un des pionniers du diagnostic médical sommaire en ligne. Allo, docteur ? Tamalou, c'est çaketa. L'étape suivante c'était la prescription en ligne. J'ai revendu ma petite start-up à la parapharmacie en faisant une super culbute avant pour créer mon site qui est maintenant parfaitement au point en anglais. C'est fascinant tout ce que l'on trouve sur le réseau mondial. Quant à la naïveté des gens et les bêtises auxquelles ils se livrent sur les réseaux sociaux, cela constitue de merveilleuses traces que nous utilisons pour les pêcher à la ligne. La pêche, n'en parlons pas !
Vlado esquissa une grimace pendant que Nietzke pianotait sur son clavier, puis il dit, masquant son dégoût:

— Cela m'impressionne ! C'est ce que les savants appellent l'intelligence en essaim. Celle qui est à l'écoute, partout et tout le temps, des activités individuelles dans les structures virtuelles collectives, ce que vous appelez les niaiseries de Face Book et autre Twitter etc !

— Vous et moi ne sommes pas des internautes lambda. Mais ne vous y trompez pas, l'usager moyen du web mélange allègrement les

fausses informations, la science et la communication marketing ! Mais cela me sert ; de là vient mon pouvoir : Regardez, on va à la pêche avec ça :

Nietzke, cliqua sur des onglets, fit apparaître une première fenêtre en jubilant à haute voix.

— L'amorce c'est l'aide à la rédaction de la lettre de directives anticipées. C'est gratuit, un simple traitement de texte, le client renseigne un formulaire et la lettre s'écrit toute seule devant ses yeux ébahis. La gratuité initiale c'est un principe. Après on offre l'avocat pour les problèmes légaux de succession et tout le reste : petit prix. Le client potentiel a déjà sucé l'asticot. Pour le convaincre il faut lui offrir l'heure d'avocat la moins chère du marché. En France, il faudrait en profiter en ce moment, les robes noires sont bradées. Dit-il avec un sourire ironique. D'ailleurs, la France rattrape son retard. Le professeur Sic vient d'obtenir la généralisation de l'emploi du mithridazolam dans les EHPADs. Cette molécule n'est pas un euthanasique mais un euthanasiant : elle soulage jusqu'à la mort. Désormais dans votre hexagone les soins palliatifs sont plus simples, ajouta-t-il en regardant Vlado. Comme ce dernier restait sans réaction, il ouvrit une autre fenêtre sur son écran fin et incurvé ou s'afficha un questionnaire :

— Enfin on entre dans le vif avec ça, commenta-t-il. La consultation à distance du dossier médical. Mon expérience me sert grandement pour l'expertise du cas. Bref on arrive à proposer un « health care surrogate», un médecin référent maison, et l'affaire est dans le sac !... Vlado observa quelques minutes de silence studieux en regardant le site www. Euthan' easy. Com. que Nietzke avait conçu.

Le portail offrait aux internautes divers «choix de fin de vie » avec autant de professionnalisme glacé qu'un simple service de pompes

funèbres.

Nietzke tira Vlado de sa contemplation :

— Le docteur Vershuer et moi...

— Le docteur Vershuer ? — Oui, Vershuer et moi travaillions sur le même sujet naguère, nous avions chacun notre spécialité... Lui c'était la solution finale. Moi j'ai simplement repris la méthodologie que j'ai fait évoluer. Personnellement, je n'ai rien contre les juifs. Mais je pense que le monde irait mieux sans tous ces vieux !...

— L'euthanasie facile ? dit Vlado en grimaçant.

— Si vous voulez !

— Vous proposez cela ?

— Je ne propose pas, j'offre ! J'offre la possibilité pour chacun d'agencer le jour et l'heure de sa propre mort , dit Nietzke de sa voix vibrante.

— Mais comment ?

— Simplement et sans phraséologie ridicule, no salamalec !... D'un grand geste de la main Nietzke désigna l'écran : Il suffit de regarder « Vous pensez à votre fin de vie ? » Vlado voyait Aïssa Griphe présenter un petit muffin hexagonal, comme ceux du banquet. Un texte en incrustation sur l'écran faisait suivre le mot Oxymiel d'une information publicitaire : « L'Oxymiel de paix royale » est le meilleur des guides vers votre fin de vie. Vous pouvez souscrire en ligne aujourd'hui et bénéficier de deux ans de conseils et de mises à jour gratuits. L'Oxymiel de paix royale à été conçu pour toutes les personnes âgées et pas seulement celles qui souffrent d'une maladie grave.

— C'est simple n'est-ce pas ? dit Nietzke, et avec un petit rire étrange qui mit Vladovic très mal à l'aise, il ajouta : Socrate avait la ciguë, aujourd'hui nous offrons un gateau de cire hexagonal à usage unique!

Vlado déchiffrait d'un seul mouvement de lecture rapide un texte qui lui donna une nausée immédiate.

« Quand votre mari mesdames, vous qui jouissez d'une espérance de vie de 15 ans plus longue que la sienne, mange sans profiter de la vie, il mange votre argent , le précieux et si rare argent de la pension ! Arrêtez cette perte ! Si votre époux ne profite plus de la vie malgré votre bonne nourriture, c'est qu'il lui manque quelque chose pour bien mourir. Cette chose est obligatoirement l'une de nos 112 substances actives contenues dans notre formule Oxymiel de fin de vie en zénitude et bonheur. Commandez vite l'Oxymiel correspondant au chiffre de son dernier anniversaire ! C'est très facile, il suffit de cliquer sur notre tableau de commande.

Vlado voyait le tableau de la classification périodique des éléments s'afficher en couleurs vives. Chaque case correspondait à un chiffre de Un à Cent douze. Il suffisait de cliquer sur l'atome correspondant à l'âge choisi pour commander l'Oxymiel.

Un homme traité avec l'Oxymiel correspondant à sa dernière année perd, à nourriture égale, de 9 à 16 kg de plus que son compagnon de maison de retraite (ou d'Ehpad). Il est plus dévitalisé, présente un ventre creux et des membres osseux. Sa peau est vidée de tout excès de graisse. C'est le cadavre idéal que recherche les pompes funèbres... N'oubliez jamais que vous payez toujours le prix fort pour un mort en surpoids!

Notre Oxymiel, par cent-douze variantes brevetées, agit sur toutes les fonctions vitales (sauf la défécation) qui participent à une fin de vie interminable. Notre miel de fin de vie douce permet l'évanouissement de la vitalité, programme graduellement l'apathie et la perte d'apétit, l'aboulie, dans la joie et l'euphorie, disait Aïssa Griphe radieuse en gros plan sur l'écran. Elle ajouta en regardant le tableau des éléments avec l'air épanoui de la parfaite maîtresse de

maison :

— L'action de notre Oxymiel est garantie : sous 365 jours, votre mari s'allonge sur le canapé du salon, les mains sur le ventre, la mine réjouie, s'endort bientôt, et puis un beau jour, perd définitivement conscience, et meurt.

— En Australie, nous sommes en avance sur le Monde entier, dit Nietzke tirant Vlado de sa stupeur. Dans la plupart des pays occidentaux, les adeptes du suicide médicalement assisté sont de plus en plus nombreux. Les personnes approchant de leur fin de vie veulent connaître les options qui leur sont offertes, ajouta-t-il sur le même ton monocorde, sans manifester la moindre émotion. Le visage anguleux de Nietzke était réellement impassible, il semblait même ne jamais cligner des yeux, ce qui finissait par produire une impression étrange...

— Le libre accès à une information appropriée, exacte et actualisée est particulièrement important pour pouvoir les aider à faire un choix et prendre la bonne décision enchaîna-t-il pour conclure sur le même ton.

— Mais alors vous offrez... La mort ! Mais c'est tout simplement illégal ! S'écria Vlado qui ne pouvait plus masquer son indignation.

— Oui c'est vrai, mon site a été censuré en France! Mais casser le filtre de la censure du gouvernement français est si facile que même ma grand-mère pourrait le faire, déclara Nietzke avec un orgueil glacé. En Australie, on pratique l'art de bien vieillir. On fait du sport en plein air, on garde nos muscles, on fait du yoga, on entraîne notre mémoire, on prend bien soin de notre cerveau. Quand vraiment on ne peut plus faire tout cela, on arrête la machine, sans état d'âme. C'est votre civilisation française qui est vieille et qui ne sait pas mourir !... Croyez-moi, vous devenez minoritaires. Rien qu'en Europe, de plus en plus de monde adhère à nos idées et à nos pratiques. En Hollande,

en Belgique, et maintenant qu'ils ne sont plus soumis à la convention européenne, en Angleterre, la loi permet le suicide assisté... La convention des droits de l'homme en son article deux stipule que le droit humain le plus fondamental de tous est « le droit à la vie », j'y ajoute simplement le droit « à une belle fin de vie ». Voilà, c'est tout simple Vladovic.

Si vous acceptez, vous serez l'entrée francophone dans le cœur de mon sytème. Je crois que vous apprécierez mieux encore cette possibilité si j'y ajoute de très bons émoluments et un accès illimité à notre dernière évolution de l'oxymiel, non brevetée encore, le copernicium 112. Réfléchissez, cela peut faire de vous un alerte nonagénaire fortuné !...

— Si vous me le permettiez, j'aimerais faire une pause. Auriez-vous un verre d'eau s'il vous plaît ? Demanda Vlado en se levant de sa chaise.

— Ma proposition ne vous plaît pas ?

Vlado hésita un court instant. Pour ne pas trop se dévoiler, il répondit:

— Excusez-moi, je n'imaginais pas que c'était pour cela que vous m'aviez recruté. Maintenant je comprends la méthode de vente de votre miel. Mais je suis loin de comprendre la complexité de toutes les facettes de votre recherche d'arcane biodynamique entre les âges de la vie et les atomes. Je n'ai qu'une faible culture scientifique, juste assez pour comprendre la trajectoire d'un objet en mouvement dans un système de causes et d'effets, comme la boule de billard... Je ne me suis pas encore fait à l'idée que je pourrais être une abeille dans votre essaim intelligent...

— Ah ? Je vous avoue que vous me décevez.

Nietzke retourna son fauteuil et fit face à Vlado avec son sourire de pro de la com et ajouta,

— Bien, je vous laisse le temps de la réflexion. Prenez un verre, cela vous aidera. Je vais demander à Aïssa de vous rejoindre pour l'apéritif.

Il prit son téléphone d'une main pour envoyer un message à son épouse. Cela ne lui prit qu'un très court instant pendant lequel son fauteuil s'était rapproché au plus près de Vlado.

— Demain je vous montrerai comment je voudrais réaliser notre petite séquence théâtralisée. Nous la jouerons ensemble ; vous aurez peut-être réfléchi d'ici-là. En attendant, je voie envoie le texte de ma pièce, apprenez-le par cœur. Vous jouerez demain le rôle du mortel, avec assez de conviction, j'espère, pour convaincre tous ceux qui ne croient pas encore en moi !...

Le Docteur Nietzke regarda Vlado bien droit dans les yeux. En faisant un geste d'ouverture des deux mains, comme pour un lever de rideau, il approcha son téléphone du nez de Vlado pour qu'il puisse voir une étrange statue de sa femme, un manequin fait en plastique transparent et éclairé en lumimière fluorescente.

— Voici ma déesse, la Pythie !... On vient la voir pour connaître l'avenir. Savoir quand on va mourir. Pour connaître son destin. Vous y verrez le votre demain. Peut-être l'ignorez vous, la vie est un théatre et j'en suis le directeur !...

Tiré par le vrombissement de son moteur électrique, le docteur Nietzke disparut derrière sa belle bibliothèque de livres anciens.

Chapitre 15 : Jeune ou vieux.

Vlado était resté quelques minutes à reprendre ses esprits après les révélations du Docteur Nietzke. Il n'avait pas entendu Aïssa entrer dans le bureau. Elle apportait les apéritifs sur un plateau. Au lieu de l'accueillir par une formule de politesse, il l'agressa sans préambule :

— Madame, pour moi, votre assistance à la fin de vie au moyen d'une cure de miel n'est rien d'autre qu'un meurtre par

empoisonnement.

Aïssa Griphe prit le temps de poser calmement son plateau sur une petite table basse . Elle s'agenouilla sur un des coussins disposés dans l'espace de méditation du bureau bibliothèque. Portant son regard de bas en haut avec un air méprisant sur Vlado, elle dit froidement

— Je ne passe pas ma vie à faire commerce de miels empoisonnés pour raccourcir celle des autres, Monsieur Vladovic. Ma vie est consacrée à la méditation et à l'écriture.

Prenez place, dit-elle en montrant d'un geste circculaire du bras le petit salon oriental sobrement décoré d'un tapis et de quelques sièges bas. Elle s'était assise en lotus devant la table basse,

— Vous préfèrez l'alcool à la tisane, je crois ?

Vladovic, une nouvelle fois piègè par son impulsivité de grand procrastinateur, se força pour plier ses jambes et s'agenouiller sur le tapis de laine. Il le fit sans trop de peine, trouva assez vite une position confortable à l'aide d'un des petits coussins zen, et dit

— Je prendrais bien une de vos tisanes bio avec un peu de votre miel "UuB 112" s'il vous plait.

— Je vois que mon mari vous a convaincu vous aussi. Tout le monde demande notre miel Copernicium enrichi aux éléments "superlourds". Mais pour l'instant nos abeilles ne le produisent qu'en trop faible quantité.

Avec un geste élégant, Aïssa versa une tasse de tisane odorante, y ajouta une petite cuillérée de miel porteur de l'étiquette Fr 87 et de sa voix la plus douce ajouta,

Lorsque nous aurons développé notre formule Copernicium, notre tableau périodique comptera 112 variétés d'Oxymiel. Euthan'easy, sera en mesure d'acompagner toutes les périodes de la vie.

— Pardonnez-moi, Madame, qu'entendez vous par "acompagner"?

Décider de sa fin de vie est difficile... Et pour moi c'est affreux ; je tergiverse toujours...

— Moi pas, Vladovic : je parviens toujours à savoir ce que le client veut vraiment. Je pèse et soupèse avec lui tous les mots de sa lettre de directives anticipées. Mourir, au début, personne ne le veut !... Ceux qui cliquent sur le tableau d'Oxymiel ne s'imaginent pas vraiment dans la situation. Moi je suis là pour les aider à bien peser le pour et le contre.

— Ce tableau ressemble beaucoup à la classification, qui porte le nom de son créateur, le chimiste russe Mendeleïev. Je ne vois pas le rapport entre la structure des atomes de votre miel et le choix d'une assistance à la fin de vie. Je vous le répète, Madame : pour moi il n'y a pas de différence entre votre Oxymiel de 1 à 112 et le Novitchoc, le fameux poison russe !...

— Vous n'avez aucune expérience de la question, Vladovic. La personne décide de l'âge de son départ, d'un clic sur notre tableau périodique pour choisir son miel. C'est une prédiction libre d'un âge à partir duquel sa vie ne vaudra plus d'être vécue. Après une longue pratique, j'ai fini par comprendre que tous les cas se résumaient à quatre catégories... J'ai appelé ça la loi de la consistance. Au début, on pensait que chacun pouvait avec autant de probabilité tourner dans le sens de l'acceptation ou du rejet de l'oxymiel daté. L'expérience m'a montré que c'est tout simplement faux. Après une cure d'un an avec son Oxymiel adapté, la personne confirme toujours son choix de fin de vie.

Ce sont nos abeilles qui concrétisent la prédiction.

Ainsi travaillent nos abeilles , créatures qui permettent à chaque être vivant d'obéir à la grande loi de la nature. La mort fait partie de la périodicité de la vie.

Vlado, déstabilisé par l'aplomb de la femme de Nietzke, était

passé de l'indignation à l'ironie :

— Quatre catégories, comme s'est simple ! J'aimerais les connaître, veuillez m'expliquer s'il vous plait ! Aïssa ne perçut pas l'ironie de la question, elle répondit avec un peu de condescendance :

— Oh c'est assez simple : deux cas de figures et deux situations ; soit la personne est jeune, soit elle est vieille n'est-ce pas? Vlado haussa les épaules :

— Oui, je me figure bien la chose. Sauf que parfois la frontière est indécise... Aïssa ayant compris le ton de son interlocuteur répondit sèchement :

— Ne compliquez pas ! Ensuite il y a deux situations : soit la personne veut mourir, soit elle ne veut pas. Vlado, comme un écolier, compta sur les doigts de sa main gauche :

— Vu comme ça je comprends la combinatoire : un vieux qui veut, un vieux qui ne veut pas; un jeune qui veut, un autre qui ne veut pas. Et vous croyez vraiment que vous pouvez tout classer comme cela ?

Aïssa fut déstabilisée un court instant :

— C'est affreusement simplificateur, bien sûr. Mais croyez-moi, ça facilite bigrement la prise de décision.

Je divise ainsi la communauté en harmonieux, en sociables, turbulents, et coléreux, mais tous acceptent de disparaître avec l'oxymiel Lithium 3, Fer 26, Plutonium 94, ou Copernicium 112, c'est selon…

Vlado profita de son petit avantage :

— Je vois : un vieux de 94 ans qui veut mourir ; vous l'aidez avec du Plutonium ! Et il ne s'agit que d'une simple assistance technique, un arrêt de centrale en quelque sorte... Mais un jeune de 26 ans qui ne veut pas mourir, qui a une santé dure comme fer, à contrario, ce ne serait pas tout simplement un meurtre, non ?

Aïssa reprit l'argument à la volée :

— L'Oxymiel ferrugineux, c'est un cas extrême ! Je pense qu'il est possible de prendre un peu de hauteur de vue et de reconsidérer le problème : si cette jeune personne est condamnée sans le savoir à souffrir et mourir à cause d'une maladie dégénérative dont elle est porteuse. Une anémie falciforme causée par une carence en fer précisément, cela change tout, vous en conviendrez ?

Vlado acculé et à court d'argument, tenta de changer de catégorie:

— Oh, pour ce cas seulement; encore que... Et le vieux de 112 ans qui ne veut pas mourir avec votre fameux Copernicium, vous l'euthanasiez sans remord j'imagine ? Pour faire de la place et des économies ?

Aïssa, le dos parfaitement droit, les mains en conque sur son bol de tisane maintenait son argumentaire, aussi rigide que sa posture.

— Parfaitement; sans pratiquer de soins ni d'examens inutiles et vains de toute façon ! Quand l'heure est venue, pas la peine de jouer la montre !

Vlado tenta de renverser les certitudes d'Aïssa, avec le dernier cas de figure :

— Alors dans le cas du jeune qui veut mourir ? Vous suivez sa directive anticipée sans autre tergiversation ? Et s'il ne s'agit que d'une forme passagère de dépression comme en vivent tous les adolescents, vous prescrivez votre Oxymiel au Lithium ?

Aïssa n'avait plus qu'à jouer sa balle de match pour éliminer toutes les réserves de Vladovic :

— Dans ce cas, nous demandons confirmation après un délai de trois mois. C'est le délai légal. Après quoi, si la demande est persistante et argumentée, pourquoi ne pas l'exaucer ?

Voyez-vous, Vladovic, je vous explique les choses simplement, par goût de la pédagogie. Mais croyez-moi, pour les mots comme

pour les maux, j'ai une palette très riche. Je m'autorise à corriger les lettres d'intentions en fonction de l'intérêt que je porte à la personne, pas seulement en fonction de sa catégorie. On peut se sentir vieux et avoir envie de quitter ce monde à tout âge. Il se trouve que je dispose d'un oxymiel pour tous, de 1 à 112 ans, mieux que Tintin!...

Vlado, très fair play, salua son adversaire :

— Je l'admets, vos catégories sont infaillibles. Et vos moyens aussi, j'en suis sûr. Pas de bonne vieille mort aux rats ou d'arsenic, c'est trop ringard, l'Oxymiel, pur produit des saintes abeilles, c'est plus appétissant... Mais vous ne m'avez pas fait venir ici pour entendre mes jérémiades humanistes n'est-ce pas ?

Aïssa eut le triomphe modeste :

— Mon cher, la vie est brève, il faut en avoir vécu une pour le savoir ! Vlado murmura : Brève, comme un songe, ou un souffle, voilà qui est vrai... Mais pourquoi abréger celle des autres ?

Aïssa chuchota à son tour. Quand elle n'est faite que de souffrances, réelles ou imaginées, c'est un service à rendre !...

Vlado avait compris qu'il ne tirerai désormais plus rien de cet échange de tennis de table. Il reposa avec précaution sa tasse de tisane à l'Oxymiel 87, le miel de fin de vie vendu en France. Pour avoir la certitude qu'Euthan'easy était un nid de fous, d'empoisonneurs et de criminels, il posa une dernière question :

— Tout compte fait, c'est une fort belle affaire, l'Oxymiel de fin de vie douce, vous ne trouvez pas ? Aïssa rétorqua sans l'ombre d'un scrupule :

— Eh bien pourquoi ne pas l'admettre et simplement faire de l'assistance à la mort d'autrui un moyen de bien gagner sa vie?

Vlado croyait en avoir assez entendu pour pouvoir rédiger son rapport d'enquête à madame la divisionnaire du Maine & Loir.

— Oui, évidemment, présenté de cette façon... Je suis, Madame,

ébranlé par vos certitudes, je dois bien l'avouer. Il pensait qu'il ne lui restait qu'à boucler son sac et s'éclipser en douce pour s'en aller rendre compte de tout cela dans le petit hexagone de l'autre côté du monde, où l'on mourait encore de sa "belle mort" . C'était sans compter sur la suprême perfidie d'Aïssa Griphe.

Chapitre 16 : Une Pythie de carton-pâte.

Juste après les trois coups, Au lever de rideau on vit une forme féminine d'un bleu phosphorescent se transformer en vapeur violette. Ce corps transparent et lumineux parlait :

— Je suis la Pythie, je trempe ma plume
Dans l'encre de la lune, pour écrire
un grimoire Sur les façons de mourir.
C'est tout un art que les anciens,
grecs et Romains
connaissaient bien !...

Toute une invisible magie travaillait en coulisse Pour animer cette pythie de plexiglass transparent parcourue d'abeilles bleutées.

Dans la pénombre, trois actrices, artistement dotée d'ailes d'abeilles s'activaient sur scène, autour d'un vénérable chaudron bouillonnant.

Les trois abeilles dansaient avec des gestes ritualisés et des postures dramatiques. C'était une danse en forme de huit, avec une phase frétillante. À bien y regarder, une abeille tournait dans un sens, vibrait comme si elle était soumise à un électrochoc ou prise dans un séisme, puis, apaisée tournait en sens inverse sur elle-même. Les deux autres danseuses suivaient en la touchant presque. Elles étaient contaminées par les deux rythmes, lent pour les deux volte-face, trépidant pour la phase rectiligne à l'inversion des deux boucles...

Elles marmonnaient bouche close une mélopée envoûtante. La ligne mélodique montait progressivement pour enfin couvrir les bruits de cuisson :

brûle, brûle feu solaire;
Bout, bout chaudron d'enfer,
Jour et nuit, pendant six lunaisons,
une gelée de paix royale nous distillons.

Après s'être mystérieusement accordées les trois danseuses se séparèrent brutalement. La première jeta un bouquet de fleurs, la seconde une pelote de grains de pollen et la troisième une coupe de nectar dans leur potion magique.

À la fin de la mélopée, on entendit de nouveau la voix amplifiée de La Pythie. Par un effet d'écho, elle iradiait une lumière vive, rouge-orangée.

— Pour vivre mieux, souffrir mieux et mourir heureux, il faut accepter une ultime et sublime illusion...

L'illusion du théâtre opérait en effet. Une rumeur parcourut la petite assistance lorsque Le docteur Nietzke, sur son fauteuil d'infirme, entra sur scène, sous une douche de lumière, et s'écria :

— Fabuleuses filles du soleil et de la multitude, que faites-vous ?

À la façon d'un chœur antique, les trois Parques répondirent à l'unisson :

— Nous venons et partons Comme des avettes blondes. Nous sommes les infatigables tâcherones de l'espace et du temps, nous visitons toutes les fleurs des champs.

Le Docteur Nietzke voûté dans son fauteuil d'infirme supplia :

— Je sollicite vos faveurs pour réaliser le remède idéal aux douleurs physiques et morales qui viennent avec l'âge !... Je vous en conjure, pour la science, et pour les Hommes, faites ce que je vais vous demander.

La première abeille, sur la cape de laquelle on pouvait lire W1 lui répondit :

— Parle ! La deuxième, W2, ajouta

— Ordonne! Le trio ensemble, formant le sigle www de la toile d'araignée universelle déclara :

— Nous t'obéirons !... Sur leurs capes noires, lorsqu'elles se retournèrent pour faire face au Docteur, on pouvait lire en lettres d'or: WWW. EUTHAN'EASY.COM.

Le Docteur Nietzke distribua une mission différente à chaque ouvrière successivement

— Ma fille, va, vole et prend la sève d'un millier de bourgeons !... Pendant ce temps, je vais dire aux singes habillés en docteurs de respecter la volonté de la nature, et de laisser mourir sans s'acharner à guérir.

La mort n'est pas une maladie !...

La première abeille partie, il se tourna vers la seconde :

— Et toi, oui toi, ma fille ! Va t-en collecter le nectar des fleurs des pierres tombales. Moi, je vais aider les vieillards fatigués de ce monde et qui demandent à mourir. Ils le feront avec mon miel de paix royale.

La deuxième étant sortie, le docteur montra une ferveur encore plus grande. Il pivota avec son fauteuil pour venir sur le devant de la scène, sous l'éclairage blanc. Il dit à la troisième :

— Et toi va-t'en récolter le pollen des plantes que je te désignerai... Enfin, alors que la troisième s'éloignait, le docteur devint sentencieux comme un prophète :

— Je sais tous les éléments naturels rapportés à chaque voyage par mes filles. Je sais toutes les correspondances chimiques... Avec leur précieuse farine, je crée l'Oxymiel.

Pendant que le docteur disparaissait à son tour dans l'ombre, la pythie mettait son exemple parfait sous les yeux du public. C'était une ruche vitrée de forme humaine, dont le torse, le ventre et les jambes étaient parcourus par des milliers d'abeilles. Cet organisme

mi-ruche mi-humain possédait la fascinante originalité d'être formé d'un grand nombre d'individus presque identiques et cependant assez différents pour que chacun participe à sa mesure à l'une des diverses tâches vitales de l'ensemble. Le fonctionnement harmonieux faisait de cet ensemble un être suprême doté d'une parole sépulcrale

— J'aide les personnes en fin de vie à devenir sèches comme foin... Et puis le feu de la vie s'éteint tout seul, il ne reste que les cendres, prêtes à renaitre, comme le phoenix!...

Vlado assistait à la répétition avec un amusement attendri. Il découvrait une facette inattendue de la personnalité du Docteur Nietzke. L'attendrissement fut de courte durée.

— Lumières !... Bravo !... Bravo !... Bravo!... Ah, les filles, vous êtes formidables. On y croit. C'est ça la magie du théâtre !... Un quart d'heure de pause !... Cria le Docteur Nietzke très excité.

Il était acteur depuis le temps de ses études en Angleterre. Aujourd'hui médecin et riche, il était propriétaire du plus ancien théâtre de Darwin. Il l'avait conservé tel quel, avec son architecture de bois, ses dorures et son acoustique un peu plate, avec même la petite guérite du souffleur.

La magie du théâtre retomba d'un seul coup. Les actrices quittèrent leurs ailes de nylon, et Nietzke retrouva sa voix de tous les jours, autoritaire et cassante:

— Vladovic, veuillez monter sur scène et dire votre texte !

Le Docteur Nietzke n'était pas seulement un acteur médiocre, il était surtout un auteur dramatique imbu de son propre génie et un metteur en scène du plus pur style pervers narcissique. Ce qui n'était plus attendrissant du tout. Vlado, qui n'avait pas même jeté un œil au texte que lui avait envoyé le Docteur Nietzke, déclama avec aplomb le seul texte anglais qu'il connaissait par coeur :

— Quelle main ou quel œil divin a osé créer ton effrayante

symétrie ?

— Pas ce texte-là ; le mien, coupa Nietzke, qui, d'un geste vif, sortit de la sacoche latérale de son fauteuil le texte de sa pièce.

— Damned, je vous l'ai déjà envoyé par mail !... Il feuilleta frénétiquement le polycopié et le cassa en deux pour marquer la page.

— Voici vos lignes, je vous les lis :

« Je demande assistance au passage vers la mort !... ». Reprenant son rôle de metteur en scène, d'une voix normale, Nietzke continua : vous avez un échange avec les trois ouvrières et puis debout devant la pythie, vous vous frappez du poing sur la poitrine, et là, vous livrez votre tirade, Vladovic, à pleins poumons !...

Fatigué de jouer le rôle de Vlado, Nietzke se dressa sur son fauteuil d'infirme et sa voix remonta dans un vibrato hystérique :

— N'allez pas me dire que vous ne pouvez pas garder vos répliques en mémoire Vladovic !... Je les ai écrites moi-même en m'inspirant du Macbeth de Shakespeare !... Elles sont sublimes !... Je vous donne une heure pour les apprendre, cancre !... Après son éclat, le Docteur Nietzke sortit de scène par la rampe d'accès.

Vlado était partagé entre le désir d'envoyer le Docteur Nietzke au diable, lui et son texte sur la sagesse des abeilles, mais il croisa le regard de l'abeille numéro un, qui lui fit un petit clin d'œil complice. Il décida de jouer le jeu jusqu'au bout et d'entrer dans le délire paranoïaque du Docteur dramaturge. Le plus facile était de se déguiser en apiculteur, avec baudrier et casque. Le plus difficile de faire entrer les deux essaims d'abeilles véritables, les géantes, les naines et les hybrides dans le manequin de plexiglass, un peu fragile...

Un instant plus tard, surgissant du fond de scène, Vlado, en bon acteur, projeta sa voix vers la pythie :

— Je demande assistance au passage vers la mort !

Le docteur Nietzke interposant son fauteuil entre Vlado et le manequin grouillant d'abeilles, interpella le voyageur :

— Ici nous offrons le passage au travers du mur entre la vie et ... La mort !...

Comme une écolière, la première ouvrière leva le doigt pour dire :

— Je vous ai rapporté la résine d'un millier de bourgeons ... Le docteur, surjouant l'attitude du professeur lui dit :

— Tu es bien bonne, avec ta propolis, je ferais mon Oxymiel. La première ouvrière, s'inclina devant le Docteur Nietzke et s'approcha de Vlado pour dire à son oreille :

— L'Oxymiel t'aidera à apprivoiser le dernier souffle.

La voix de la pythie déclancha un nouveau jeu de lumières lorsqu'elle dit :

— Je rédigerai pour toi la lettre de directives anticipées...

La deuxième ouvrière intervint à son tour après sa soeur :

— Je vais ajouter à la propolis ce que vous prescrirez.

Le docteur la toisa paternellement :

— Je connais tous les cas, et tous les atomes !... Pour lui : bismuth 83. Ça l'aidera à transmuter sa souffrance en volonté de mourir !

La deuxième abeille vint à son tour dire à l'autre oreille de Vlado

— Je te donnerai les pollens d'or et de bismuth, tu t'envoleras vers la mort sans douleur.

Les deux ouvrières, comme les merveilleuses reines de beauté des tours d'Italie, de France et de Navarre encadrèrent le champion, et se hissant sur leurs pointes de pieds, plaquèrent simultanément un baiser gourmand sur ses deux joues au travers de sa voilette d'apiculteur. Vlado, transfiguré et colorié de deux cœurs en pointillés, l'un pourpre et l'autre doré, leva les yeux vers le visage noir de la pythie et s'écria :

— Morta, Morta, vient à moi !... La pythie, illuminée comme un champ de fleurs à l'aurore, lui répondit de sa voix caverneuse :

— Je t'aiderai à mourir sans douleur à 83 ans, avec de l'Oxymiel au bismuth !...

Les trois ouvrières se rejoignirent sur l'avant scène tandis que Vlado se dressait fièrement devant la statue. Elles chantèrent en chœur :

— Nous avons compris l'homme à demi-mot. Nous pourrions encore l'enflammer de l'espoir d'immortalité... Mais nous sommes honnêtes, nous disons la vérité pour l'entraîner à un acte de la plus profonde conséquence : être maître de sa fin...

Après un silence, la pythie, d'un seul souffle violet lança cette phrase d'une grande sagesse :

— Il faut une sage-femme pour mettre un homme au monde, il en faut une bien plus sage pour l'en sortir.

Vlado toujours debout, engoncé dans sa combinaison de shérif des abeilles, se frappa la poitrine du poing pour saluer Nietzke, comme le centurion devant son empereur. Puis il se lança désespérément dans le texte qu'il n'avait pas voulu apprendre :

— Vous avez réunifié mon corps et mon esprit. Euh, je ne sais plus... Désormais...l'essieu inexorable... Ta, ta, ta....ha, euh!... La coupure corps/esprit est comme recousue... Patatati et patata... Plus vive et plus brillante enfin y parait !... Halléluia !

Le docteur Nietzke, terriblement en colère devant l'incompétence de son acteur, lança son fauteuil en avant avec violence. Il jeta son manuscrit relié à la face de Vlado en disant :

— Allez-vous apprendre votre texte, damned fool Vladovic !...

Vlado dans sa tenue de shérif magnifique tenta une sortie de scène par le praticable de gauche en lançant une phrase qu'il avait entendue à la répétition du matin:

— La vie est un char tiré par deux forces indomptables, Èros et Thanatos!...

La faute à Thanatos sans aucun doute, le fauteuil de Nietzke emporté par son élan partit en crabe tandisque Vlado bousculait maladroitement la pythie de plexiglass. Le choc fit reculer les tuyères qui joignaient le corps de ruche au manequin. Ce fut comme si les abeilles se réveillaient de la somnolence induite par leur confinement forcé. Tirant, griffant, voulant bondir vers la lumière, elles déployèrent leur force sauvage. La pythie était demembrée, des abeilles hybrides tueuses s'en échappaient.

Vlado sentit des piqures sur son pied. Il le souleva, et tomba à la renverse. Le fauteuil du Docteur Nietzke se trouvait entouré d'une nuée agressive. Pour fuir, Nietzke se propulsa sur l'avant-scène... Alors, la folie et le délire triomphèrent totalement ; Vlado sentit d'abord ses jambes se relever comme le mât d'un vaisseau dans la tempête. Puis il lui sembla qu'il faisait des efforts pareils à ceux d'une tortue renversée sur le dos dans un marais infesté de vrombissantes mouches tsé-tsé. C'était tout simplement épouvantable, catastrophique, grand-guignolesque et hideux... le Docteur Nietzke poursuivi par une myriade d'abeilles tueuses tentait de freiner son fauteuil avec les mains sur les doubles jantes de ses roues. Mais ses forces lui manquaient. Ses mains brûlées et déchirées par la friction incoercible n'avaient pas assez de prise. Comment des mains d'intellectuel auraient-elles pu rivaliser avec l'attraction du vide ? Les roues de sa destinée filaient entre ses doigts ensanglantés. Une horrible mimique d'effroi crispa son visage. Son fauteuil d'infirme l'emporta dans la fosse d'orchestre...

Sébastien Vladovic vit l'ultime éclat lumineux de l'acier poli du fauteuil disparaître dans les ténèbres. Il y eut un cri, suivi d'un fracas d'apocalypse. Il perdit connaissance. Le Docteur Nietzke avait

plongé dans la fosse commune, harcelé par ses abeilles géantes!...

Chapitre 17 : Le rideau tombe.

Lorsqu'il sortit du coma, Vlado était dans une chambre d'hôpital. Il était face à un parterre de spectateurs qui n'étaient pas ceux du théâtre d'art et d'essai destiné à promouvoir les activités du Docteur Nietzke... Il s'agissait d'une cohorte de médecins suivis de plusieurs infirmières en blouse blanches, elles-mêmes suivies d'aides-soignantes en bonnets de tulles verts... Tous étaient masqués, personne ne le regardait, mais on parlait de son cas. On commentait sa courbe de température, l'évolution de son électrocardiogramme et de son état de conscience... Il eut envie de leur dire :

— Hello, je suis là !... Mais il était si faible qu'aucun son ne sortit de sa bouche asséchée. Pourtant, dans son rêve, il saluait sur le devant d'une scène de théâtre avec un sourire radieux... Petit à petit sa mémoire lui revint par séquences ; l'avant-dernière était celle de l'apiculteur. Après c'était le grand noir, la paralysie sur le dos et la perte de conscience...

Un instant, ou une semaine, plus tard, à son réveil ou plus précisément à sa vraie sortie de coma, il était toujours dans la même chambre d'hôpital, cloué sur un lit médicalisé, avec seulement la possibilité de bouger la main droite de laquelle partait un cathéter de perfusion... Une infirmière se penchait sur lui, et il ne voyait que ses deux seins magnifiques, galbés à souhait avec des aréoles roses et deux tétons délicieux...

— Bonjour, il a bien dormi, le petit monsieur ? susurra-t-elle avec un accent australien à couper au couteau si Vlado en avait eu un. Mais son couteau suisse était parti à vau-l'eau, cochon couvé avec !...

— Pas très bien, j'ai un peu mal aux dents et je ne sens plus mes jambes !

— Ne vous inquiétez pas, vous avez failli faire un choc

anaphylactique, euh, enfin, un arrêt respiratoire à cause des piqûres d'abeilles. On vous a retiré plus de dix-huit dards, avec autant de poches à venin !... Mais tout va bien maintenant... Je veille sur vous et le docteur va venir tout à l'heure. Le visage angélique de l'infirmière contrastait sévèrement avec sa mise toute de tulle transparent ; elle était entièrement nue par transparence et montrait sans retenue tous ses merveilleux appas xxl. Vlado n'avait jamais vu un mont de vénus de cette sublimité : australien, ensoleillé et éruptif, épilé et voilé tout à la fois!... Inaccessible et attirant, odorant même si le tablier médicalisé en masquait la fragrance par l'habituelle vapeur d'éther et de chlore délétère...

— Ah misère!

— Pour l'instant, reposez-vous, et n'hésitez pas à m'appeler avec la petite sonnette là, dit-elle en roulant le « l » du bout de sa langue et en déplaçant légèrement sa transparence de profil. Je m'appelle Florence Rossignol, ajouta-t-elle en quittant la chambre...

— Non revenez ! voulut articuler Vlado, mais il sombra sous l'action somnifère immédiate de l'Oxymiel au bismuth 83 qu'elle avait ajouté à la perfusion. Il sentit en un deuxième éclair toute l'horreur de sa situation présente. Il vit s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, alors que sa mémoire lui restituait l'image de sa pleine vie d'hier. Hier, elle lui avait fait de l'œil. Hier, ils jouaient ensemble dans une pièce de théâtre pour étudiants... Il en était presque sûr...

— Mais vous étiez brune tout à l'heure !

Quelque temps plus tard, Vlado réveillé par une nouvelle visiteuse, tentait d'exprimer sa surprise. Il reconnaissait la deuxième abeille du théâtre, celle qui lui avait fait un gros bisou sur la joue...

— Je suis l'infirmière de garde, j'ai pris la relève. Je m'appelle Florence Rossignol dit-elle d'une jolie voix de gorge, tout en jouant de ses longues boucles en épi de blé. Ici, nous sommes toutes des

Florences et les infirmiers sont tous des Bobs, ajouta-t-elle en approchant ses formes toutes rondes et douces afin de remettre une bonne dose de bismuth 83 à la perfusion d'Oxymiel.

— Voulez-vous un chocolat ou un café bien serré ? Demanda-t-elle en inclinant son buste d'odalisque et noyant Vlado sous ses cheveux d'été. Vlado tourna vers le ciel de lit son regard inopérant embrumé de larmes de désespoir...

— Prenez des forces, la patronne va venir vous voir. Elle n'est pas très contente de vous!...

Aïssa Griphe n'était pas contente en effet. Elle ne vint pas seule, elle était accompagnée de deux hommes en costumes gris qui avaient l'allure de notaires et qui prenaient des notes. Vlado utilisa le moteur de son lit pour se relever face à ses trois visiteurs. Aïssa Griphe présenta Vlado à ses accompagnateurs :

— Messieurs, je vous présente l'inspecteur-chef Sébastien Vladovic, spécialement venu de France pour enquêter sur nos activités. Il est indirectement responsable du décès de mon mari.

Le cœur de Vlado sauta en extrasystole douloureuse. Il était démasqué, affaibli et coupable. Il tenta de se justifier, de se défendre, de réagir, mais il en était bien incapable. Il était un petit garçon malade, pris en flagrant délit de mensonge et même de meurtre par imprudence. Il n'y avait personne pour l'aider à présenter sa défense. Il avait joué et avait tout perdu. Tout ce qu'il pouvait faire était écouter et essayer de comprendre...

— Comment avez-vous osé faire, sans mon accord, l'euthanasie de monsieur le docteur Nietzke ?

— Euh !... Vlado ne pouvait rien dire d'autre. Sa grlo était verrouillée.

— Faites repentance maintenant !

Vlado leva les yeux au plafond puis les ferma en inclinant la tête

sur le drap plastifié. Aïssa s'avança jusqu'au pied du lit, suivie à distance respectueuse par les deux hommes gris. Elle s'inclina pour prononcer l'épitaphe du Docteur Nietzke comme si le lit de Vlado était la pierre tombale de son époux:

— Mon mari était alchimiste dans l'âme et nos deux âmes étaient unies pour le meilleur et pour le pire.

Rien dans la vie de mon mari ne lui a fait autant d'honneur que la manière dont il l'a quittée. Il est mort comme il le voulait, en acteur de sa destinée. Celle d'un homme qui aurait été guidé pour apprendre à rejeter en mourant toutes les choses importantes qu'il faisait, comme si c'était une bagatelle sans importance... Désormais, il vivra l'éternité comme un homme épanoui... Pendant un laps de temps infini, ce géant sera réduit au néant...

Votre maladresse de l'autre jour sur scène aura de lourdes conséquences pour tous les citoyens de notre planète, patients et soignants !... En êtes-vous conscient Vladovic ?...

Vlado, perdu pour perdu, s'en remettait à sa bonne étoile. Il avait échappé aux multiples dards des abeilles géantes, il survivrait bien aux traitements de cette vieille psychopathe et de ses charmantes ouvrières... Il se contenta de la regarder fixement. D'ailleurs, que pouvait-il faire d'autre ?

— Vous pensez que je suis une psychopathe qui vous tend un piège, hein?...

— Mais, madame... Commença Sébastien Vladovic mis à nu par la perspicacité de son interlocutrice qui semblait lire dans ses pensées. Mais il avait trop mal à la tête pour parler. Il avait beau se concentrer sur son vide intérieur, comme il savait faire d'habitude, cette fois, il n'y parvenait pas. Il se sentait perdu.

— Pendant le temps de votre travail avec les abeilles sauvages, je vous ai observé attentivement. Après l'accident du théâtre qui a coûté

la vie à mon mari, et à ce point de notre petit jeu de chat et de la souris, je vous propose une chose... Elle se retourna brièvement vers ses deux greffiers, puis pointa l'index en direction de Vlado. Nous arrivons mes associés et moi, à la conclusion que vous devez vous soumettre, ou disparaître!.. Je vous fais une proposition, Sébastien Vladovic. Réfléchissez bien, c'est à prendre ou à laisser... Soit je vous programme pour vivre jusqu'à 83 ans, soit vous êtes condamné à rejoindre mon mari. Vous serez le nain sur les épaules du géant.

Le visage d'Aïssa Griphe semblait se déformer et se reproduire à l'infini, coloré de teintes vives et criardes, comme dans les tableaux de Warhol... Dans l'esprit de Vlado, c'était la Pythie du théâtre qui parlait.

— Oui, mourir maintenant, poursuivait la voix qui elle aussi se démultipliait et semblait venir de tous les angles de la pièce aux murs mouvants. De toute manière, vous étiez condamné à l'instant même où vous avez accepté de venir travailler chez nous...

— Vous voulez dire que ?

— J'ai toujours fait profession d'écrire des romans et de donner vie à des êtres imaginaires. De la sorte, je peux choisir leur façon de mourir. Vous êtes l'un de ces êtres imaginaires mon cher ami ! Pour moi, vous n'êtes qu'un avatar romanesque, inspecteur Vladovic. Je suis l'auteure de votre roman : c'est moi qui écris votre histoire ! Comme Vlado restait sans réaction, elle ajouta : Ce qui veut dire que votre réalité est une pure fiction, dans laquelle votre existence peut être rayée d'un trait de ma plume ! Malgré son état comateux, Vlado parvint à articuler :

— Vous venez de me dire que je vivrai jusqu'à 83 ans et maintenant que je n'ai pas d'existence propre ? Que je n'existe pas ? Et pourtant, il me semble que je pense... Donc, je suis !

— Avant de connaitre mon activité de rédactrice en chef au sein

d'euthan'easy, Vous pouviez penser, et être, Vladovic ! Mais Maintenant que vous avez percé l'énigme je dois condamner votre existence et vos multiples pensées, pour n'en garder qu'une, la seule qui vaille, la mienne !...

— Madame je crois que vous voulez simplement m'éliminer. Je perturbe votre pratique du suicide médicalement assisté, et pas seulement le mécanisme de votre création littéraire !...

— Laissez-moi-vous révéler le mécanisme de ma création littéraire : ma joie de vivre dépend de la mort d'autrui. Je ne peux survivre qu'en créant des victimes, toujours plus de victimes... Au début de ma carrière, quand j'étais auteure de romans policiers, je créais au moins une victime par livre ! Puis, après mon mariage avec le Docteur Nietzke, je suis passée au concret : chaque être humain vivant sur cette terre a le droit d'être ma victime. C'est à moi que revient le plaisir d'écrire le scénario de sa fin de vie !...

Comme Vlado manifestait son étonnement par une mimique contrariée, elle ajouta avec une jubilation gourmande :

— Je l'aide à rédiger sa lettre de directives anticipées sur le site d'Euthan'easy. La planète entière est devenue pour moi un merveilleux atelier d'écriture, avec des possibilités quasi infinies !...

Aïssa Griphe contourna le pied de lit, elle s'approcha au chevet de Vlado. Elle lui posa fraternellement la main sur le bras de la perfusion en s'inclina pour lui dire à l'oreille :

— Tout cela grâce à mon élixir, l'Oxymiel Uub Copernicium. Additionné de Zinc, il me permet de vivre au-delà de 132 ans. Vous pourriez avoir la bonne fortune d'en bénéficier vous-même !...

Elle pivota gracieusement pour revenir s'asseoir à côté de ses deux acolytes. Je vous le dis tout net, la seule médecine, la seule thérapie sur cette terre, pour chaque être humain qui veut mourir à son heure, c'est l'Oxymiel en correspondance avec la période des éléments

naturels.

Subjugué par l'éloquence de la romancière, l'inspecteur Vladovic quelque peu embrumé par les effets de l'Oxymiel bismuthé, murmura :

— Oui, Madame, je me rends à vos raisons, pour cette fois, si vous me permettez de vivre, euh, encore vingt ans... Si tout cela est vrai, je vous en fais le serment. Mais je vous en supplie, si je suis dans le rêve, alors laissez-moi me réveiller. Il ne faut pas jouer avec l'imagination : ma vie est dans mon cerveau !...

— Messieurs, notez, Monsieur Vladovic accepte nos conditions !...

Les deux personnages gris enregistrèrent quelque chose dans leurs ordinateurs portables. La pomme empoisonnée au dos de leurs écrans luminesçait dans la chambre obscure de la clinique du Docteur Nietzke.

— Bien, parfait, mon cher Vladovic, voici votre contrat d'engagement. Il est tout prêt, veuillez le signer, je vous prie.

Messieurs, s'il vous plait!... Les deux formes grises s'approchèrent tour à tour. Elles demandèrent à Vlado de poser l'index sur l'écran de leurs portables. Ce qu'il fit sans hésiter, par deux fois, contrairement à sa nature. Celle du monsieur qui se gratte le crâne plutot que de prendre une décision. Le procrastinateur avait même oublié qu'il l'était.

Aïssa passa devant les deux greffiers et se dressa de toute sa hauteur dominatrice au chevet de Vlado.

— Bien que je puisse m'offrir les meilleurs inspecteurs que l'on puisse imaginer, puisque mon imagination n'a pas de limite, je vous ai choisi, vous, parce que vous n'aviez aucune des qualités des inspecteurs de l'abondante littérature policière. Vous êtes d'une autre nature Vladovic !...

Elle se pencha de nouveau vers lui, enjôleuse comme ses infirmières :

— Nous avons désormais une chose en commun vous et moi : nous avons confié notre âme aux bons soins d'Euthan'easy.

Je vais écrire notre scénario de fin de vie, à 132 ans pour moi, et vous 83. C'est comme ça, faites-moi confiance !... L'écriture de la lettre de directives anticipées, je sais faire !...

— Excusez-moi, j'avais cru entendre UuB112 !...

— Ah non, ne marchandez pas !... Elle pivota gracieusement sur son escarpin pour s'orienter vers les deux greffiers gris, et ajouta froidement, votre contrat est écrit et signé !... Elle se retourna brutalement et s'approcha tout près du lit de Vlado, menaçante :

— Comprenez-moi bien, Vladovic. Tout cela dépend de mon espérance de vie personnelle. Par votre faute, je risque de ne pas pouvoir faire de vieux os !...

Aïssa se pencha vers Vlado pour ajouter, sur le ton de la confidence : Aujourd'hui mon existence de romancière euthanasiante à l'ancienne est menacée. Avec la mort de mon mari, Euthan'easy pour moi, cela risque d'être fini. Selon le testament de mon mari, ma fille adoptive, Hermione Crumble peut faire valoir son héritage. Elle peut prendre le contrôle de la société. Elle pourrait me remplacer facilement, elle a une sacrée plume la diablesse !...

Elle se redressa pour faire quelques pas nerveux dans la chambre ouatée où sa voix, de nouveau, sembla rebondir contre les murs:

— Ruiner sa mère adoptive qui l'a sauvée, tirée du caniveau, éduquée, formée. Prendre la rédaction en chef des lettres d' intentions. Ah non pas question !...

Revenant au chevet de Vlado, elle changea de ton pour lui donner un ordre :

— Je compte sur vous pour l'arrêter avant qu'elle ne nous

condamne tous les deux, Vladovic. Elle est maligne, la garce !... Elle a disparu du domicile de son baron. Notre VioP la cherche partout, et elle est introuvable. Vous devriez pouvoir mettre la main dessus, vous inspecteur-chef Vladovic!...

Sébastien Vladovic n'avait qu'une issue pour mettre fin au chantage d'Aïssa : jouer le James Bond jusqu'au bout et se mettre au service de Sa Majesté la Phytie. Il demanda d'une voix faussement suppliante :

— Alors, ce sera avec de l'UuB 112 dans mon Oxymiel ?

— Il ne tient qu'à vous, inspecteur Vladovic : vous acceptez cette mission, et c'est d'accord !... Sinon je gomme purement et simplement votre lettre de directives anticipées de ma base de données et pfuit, même plus d'Oxymiel Bismuth 83 !...

— Merci ! J'accepte la mission. Madame je vais retrouver votre fille. Je vous le jure. Gardez ma lettre d'intention pour l'Oxymiel UuB 112, avec Zinc, de préférence...

— Parfait. Je vous réserve un gîte d'hôte sur le domaine de son baron. Hermione a épousé un aristocrate anglais richissime. Mais après avoir goûté à la vie de chateau et épuisé les charmes de sa particule, elle l'a quitté pour un artiste plus jeune, l'ingrate. Vous pourrez facilement flairer sa trace, son parfum n'est pas si subtil...

TROISIÈME PARTIE : LE BARON D'ALBION PERFIDE.

Chapitre 18 : Simultanés et contemporains.

La bâtisse du XIIème siècle, embellie à la renaissance, avait été restaurée au fil des ans par des ancêtres soucieux de paraître de leur siècle et de recevoir avec aisance leurs nobles amis et voisins. Le domaine de Fawbridge appartenait à la famille Crumble depuis le début des Tudors, pour la plus grande fierté du baron Isidore qui s'attribuait aisément qualités, grandes œuvres et actions d'éclat de toute son ascendance. Edward avait été de tous les combats aux côtés de Cromwell ; Richard s'était comporté en héros lors de la

guerre contre les Hollandais ; William avait activement participé aux manœuvres destinées à pendre les Catholiques avec leurs propres boyaux selon l'ancienne recette normande. Il en avait été généreusement récompensé par les prélats anglicans. Son domaine avait été agrandi jusqu'à ses limites actuelles et son pouvoir sur les paysans du comté de Fawbridge en avait été consolidé.

Le vieux donjon glacial, imposant et terriblement inconfortable n'avait pas été détruit, grâce à la détermination de sa bisaïeule la baronne Elvira qui n'aimait rien tant que les vieilles pierres. Elle avait pour époux, un écrivain exilé de Paris et comme tombé du ciel. C'était un amoureux de la philosophie de la période du moyen-âge. Il n'avait pas résisté au charme du lieu au point d' y passer sa vie plongé dans des rouleaux d'époque, volés par les chevaliers normands à la bibliothèque du vatican et conservés dans les combles. Il avait séché les pages moisies sur des étendoirs à linge, épinglées comme les morues aux Pays-Bas. L'étude patiente des parchemins lui avait ouvert en grand la porte du savoir des docteurs du monde médiéval. Il avait à son tour consigné ce savoir dans un grimoire qui avait été donné aux moines de l'abbaye voisine…

La vieille tour servait aujourd'hui de réserve muséographique aux intermittents du spectacle. Ils y entreposaient leur matériel ainsi que les récoltes et les semences du cannabis qu'ils cultivaient en secret dans les jardins. Cela faisait, selon eux, germer leur génie propre. Monsieur le Baron les avait, dans sa grande bonté, autorisés à squatter le cul de basse-fosse de l'antique bâtisse, en échange d'un classement à l'european heritage fund qui le soulageait des frais de toiture.

Il pensait aussi que, se sentant un instant « du château», les petites gens du peuple avec qui il partageait le siècle, en éprouveraient de la reconnaissance. Il concèdait ainsi à certains de ses simultanés une

sorte d'aristocratique fierté qui pourrait lui être utile un jour. Un sentier les y amenait donc, mais uniquement le dimanche de la « journée du patrimoine ». Il n'aurait pas supporté d'être incommodé toute l'année par de petites gens excités qui n'auraient pas manqué de penser qu'en accédant au château ils passeraient ipso facto du stade de simultané à celui de contemporain!...

Pour retrouver l'esprit enchanté du moyen-âge, il ne suffit pas de visiter un artefact d'époque avec les mœurs du XXIème !...

Chapitre 19 : L'inégalité des hommes.

Après avoir pris congé de la reine et des abeilles de la société Euthan'easy, Sébastien Vladovic rédigea un bref rapport à Madame la divisionnaire du Maine et Loir, en lui précisant qu'il ne s'agissait que d'une version d'étape. Il expliquait en trois lignes simples et sans user de ses vieilles périphrases alambiquées, qu'il partait pour l'Angleterre, à la recherche d'Hermione Crumble, principale opératrice d'Euthan'easy. Il s'empressa de faire ses bagages, de mettre le tout dans une valise et une cantine de bois prise au théâtre, et de prendre l'avion pour le plus vieux royaume de l'autre hémisphère…

Il était pressé de changer de cadre de vie et de vie tout court. Il avait retrouvé, grâce à l'Oxymiel Bi 83, l'énergie de ses vingt ans, qu'il confondait gaillardement avec les vingt ans de son espérance de vie. Il avait encore bien des choses à découvrir, à commencer par les charmes de l'Angleterre. Une île farouche, mystérieuse qui hébergeait cette femme, Hermione, tout aussi farouche et mystérieuse. Il devait retrouver la fille d'Aïssa Griphe pour se libérer

du contrat passé avec Euthan'easy. Adieu la terre australe. Il fut brutalement de retour dans le vrai monde ou le Nord est toujours au Nord, en plein hiver, dans la région de Fawbridge, à proximité du Pays de Galle.

Il posa sa valise et quelques cartons de livres dans le gîte d'hôte que lui avait réservé Aïssa Griphe. C'était un petit manoir en lisière de forêt. Quand Vladovic y arriva dans l'après midi du mercredi 30 décembre, il le trouva humide et froid comme un cachot. Il était passé de l'été à l'hiver en quelques heures. Il fut pourtant heureux de constater que la vue de la fenêtre du séjour était un enchantement. Forêt, étang, chapelle et château s'offraient à la vue, s'étageant en dégradé de couleurs hivernales jusqu'à l'horizon. La nature était miraculeusement préservée dans cette région la plus occidentale de la vieille île d'Albion. Le petit manoir, ainsi que plusieurs autres disséminés dans les bois des environs appartenaient à la dynastie des Crumble. Le baron Isidore les louait à ceux qui aimaient la nature, l'isolement et le silence.

À peine était-il installé que Sébastien Vladovic téléphona au château pour annoncer son arrivée. Il devait signer le bail de la location du manoir. C'était le prétexte idéal pour prendre langue avec le baron Crumble de façon simple, sans aborder frontalement le sujet de la disparition de sa femme... Il accepta l'invitation pour l'inévitable épreuve de l'heure du thé. Sébastien noua sa cravate, donna un coup de brosse à sa veste de velours et s'en remit à la précision de sa montre Lip, qu'il avait mise sur le bon fuseau horaire et décalée d'un quart-d'heure, pour être ponctuel.

Cette diablesse d'Aïssa Griphe avait réussi à lui dégotter son joyau préféré de toute l'histoire de l'automobile. Elle n'avait pas barguigné ni sur le manoir ni sur le carrosse. Assurement, l'australienne était meilleure patronne que Madame la divisionnaire du Maine & Loir,

côté note de frais. La version anglaise, coupé sport, conduite à droite, de la Commodore était de couleur burgundy et à ses yeux pas aussi belle que la sienne, laissée dans un garage à l'entrée des « s » d'Arnage. Mais, après tout si le vieux bordeau était la couleur préférée de l'Anglais, il devait se soumettre aux mœurs locales. Il conduisit avec prudence l'explosif bolide lie-de-vin, du mauvais côté des petites routes de campagne, ayant simplement poussé le chauffage à fond. Il gara sa commodore de grand cru sur le rond de gravier qui desservait l'entrée principale du château. On l'attendait sur le perron. On lui prit son veston de velours, on l'introduisit dans le grand salon. Le Baron Isidore Crumble s'avança vers lui:

— Je vous en prie, mon ami, entrez et installez vous. Je ne doute pas que nous ayons des choses à nous dire.

— Cher Monsieur le Baron, comment allez vous ? Je vous remercie de me faire l'honneur de m'héberger dans votre délicieux cottage. Je m'y suis installé ce matin. Je crois que je vais y passer quelques semaines de retraite et de repos.

— Savez-vous que Low-Fawbridge, est à moins de trois miles de mon château par le petit chemin forestier? j'ai moi-même vécu dans ce petit manoir. J'étais jeune alors et je m'y étais installé pour pouvoir chaque jour prendre les eaux à Bath... J'y allais à bicyclette, à la belle saison je faisais du canotage sur l'Avon. Je cultivais mon lopin de terre : poireaux, tétragone... Ah comme j'étais jeune... Je suis certain mon cher que vous serez heureux d'y vivre à votre tour. Je vous y ferai porter votre bail dans quelques jours, le temps de vous habituer...

— Je vous promets de me mettre à la culture des poireaux pour maintenir cette belle tradition. J'adapterai à la mode anglaise les recettes de ma grand-mère.

— Quant aux poireaux du jardin, précisément, savez-vous qui les

avait importés ici ?

— Un grand expolateur, britannique, je présume ?

— Vous n'y êtes pas du tout. Un belge, un inspecteur célèbre : Hercule Poirot en personne a séjourné quelque temps dans ces lieux !...

— Ce sera mon modeste hommage à ce grand homme que de maintenir une horticulture au niveau de la sienne et de la vôtre. Décidément, ce manoir est celui de grands hommes, j'en suis flatté...

— Hum, à dire vrai, hercule Poirot était un grand homme qui manquait totalement de modestie. Vous, Vladovic, vous êtes d'un autre bois. En retraite, me dites-vous, alors vous abandonnez toutes vos activités ? Vladovic saisit la perche que lui tendait le baron :

— Pas vraiment, je m'efforce de garder mes neurones actifs et même de m'en fabriquer de nouveaux. De fait, pour ne rien vous cacher, je viens pour tenter de me ressourcer. Ma vieille compagne paranoïa critique me prive de sommeil. J'aimerais retrouver ma sérénité dans le calme de votre gîte d'hôte, de vos bois et vos pièces d'eau. Si je peux apporter mon concours à l'enquête sur la disparition de votre épouse, ce serait bien volontiers... Vladovic remarqua une fugitive crispation sur le front du baron, il s'empressa d'ajouter : je serais très heureux de vous aider, et du même coup d'activer encore un peu mes petites cellules grises. Voulez-vous m'y aider ?

— Certes, je ferai de mon mieux pour répondre à vos questions, Monsieur Vladovic. Mais je crains de ne pas être d'un grand secours tellement cette affaire me bouleverse. Si nous n'étions pas là tous les deux pour en parler, je croirais vivre un mauvais rêve.

— Vous pouvez compter sur moi et mon entière discrétion monsieur le baron. Je suis à votre côté, et pour tout dire étant chez vous, je me sentirai un petit peu comme vous-même...

Ils prirent leur thé en silence. Au cadran de l'horloge murale,

l'heure du thé avait tourné. Le vent d'hiver battait les vitres de ses larmes glacées. Le baron s'était refermé dans un silence hautain. Il ressemblait à un moine bénédictin à l'heure des complies les plus austères. Il réfléchissait. Après un double carillon de l'horloge, son visage s'éclaira d'un pâle sourire lorsqu'il dit :

— Demain soir nous proposons un réveillon à la manière du « carnaval de Venise », pour fêter l'arrivée de la nouvelle année. Ne reconnaître personne, cela est tellement excitant, n'est-il pas? Mais pour faire connaissance, quelle bonne opportunité cela peut être aussi... Ne trouvez-vous pas ? Il n'est peut-être pas trop tard pour vous joindre à nous ?

— C'est que, je n'ai pas de costume. Répondit Vladovic que la proposition un peu surfaite n'intéressait pas à priori.

— Quel dommage ! Cela ne fait rien, venez comme vous êtes ! Je vous prêterai un masque de commedia del Arte, celui du professeur. Vous serez très bien.

— C'est que je n'ai que mes petits mocassins d'été... plaida l'inspecteur.

— Voyons, ne vous arrêtez pas à vos doigts de pieds. Je donnerai des instructions à mon majordome, Ronald. Vous verrez avec lui pour une bonne paire de Wellington boots fourrées. Alors, c'est décidé, vous serez des nôtres ?

L'ex, et toujours inspecteur-chef Sébastien Vladovic pensa, je ne suis pas la bonne souris pour me glisser dans ce trou de serrure, avec de gros sabots en plus. Mais service oblige, alors va pour le rôle du professeur ! Il s'inclina pour accepter l'invitation :

— Soit, avec plaisir. Je ferai connaissance avec vos amis en essayant de jouer au professeur. Cela ne me changera pas tellement, je cherche toujours le sens des choses, et le « x » de l'équation de chaque vie. Pourtant, la vie n'est qu'une pièce de théâtre sans

signification, comme le dit un barde de chez vous...

Sur cette formule un peu alambiquée, mais sincère au fond, Sébastien Vladovic prit congé, tout en pensant, « C'est vrai ça, le baron dit vivre un mauvais rêve, je peux essayer de partager le même cauchemar. Cela me mettra sur la voie pour trouver sa belle inconnue »...

De retour dans son manoir glacial, le pseudo pré-retraité se moulina une soupe de légume. Il passa la soirée les pieds sur le poële de la grande cuisine. Il médita sur sa nouvelle vie. Le temps avait coulé si vite depuis son voyage austral... Déjà il allait s'avancer vers son troisième âge. Il était un simultané du baron, mais pas réellement son contemporain. Ils avaient le même âge et vivaient dans le même temps, mais il lui semblait que le bel aristocrate avait de plus beaux restes que lui. Ils ne partageaient pas le même mode de vie.

— Monsieur le baron se promène à cheval, lui, c'est ça qui le conserve !... pensa-t-il, jaloux et amer à l'idée de l'inégalité des hommes face aux plaisirs de la vie... Sur cette pensée, il alla se regarder dans le miroir de la salle de bain. Il ne pouvait pas entrer dans la peau du baron, mais il pourait adopter la figure du professeur.

Sébastien Vladovic se fit une bouillotte. Il garda chaussettes et bonnet et tenta de trouver le sommeil dans une chambre terriblement froide. Pendant des heures, il entendit gémir la bise sous la porte et entre les fenêtres sans volet. L'aboiement d'un gros chien, probablement un saint-bernard, donna la cadence aux variations du vent, par intervalles irréguliers. Sébastien sombra dans un rêve pénible dont chien et vent tissèrent la trame sonore oppressante.

Chapitre 20 : La lettre qui tue.

Le large poitrail fonça vers lui. Un mur de fureur. Il sembla au

jeune homme qu'il demeurait planté là durant une éternité, à contempler les muscles parfaits de son agresseur sous la houppelande fauve écumante de sueur... Une voix résonna comme en écho au-dedans de son crâne.

— La lettre, donne-la-moi. Je veux ta demande, signée...

Le jeune homme distingua deux horribles bras, terminés par des puissantes mains de fauve. Il crut apercevoir une seringue de couleur bleue avec une pointe comme une griffe acérée. Cette main griffue se leva, mais ce n'était pas pour une vaccination, bien au contraire.

— Donne moi ta lettre, deuxième fois... La troisième, je te tue !... Le jeune homme voyait dans un film au ralenti les plus infimes mouvements de son agresseur comme décomposés par un prisme. Le geste était rapide pourtant, la main semblait le reproduire, encore et encore...

Il ferma les yeux quelques secondes dans l'espoir de sortir de ce cauchemar... Des vertiges le déséquilibraient, une soif terrible lui collait la langue au palais.

— Donne-la-moi ! Troisième sommation!... D'où sortait cette voix sépulcrale ? Pas de la gorge d'un être humain. Le jeune homme voulut sortir de sa poche la lettre pour la tendre au monstre qui le poursuivait. Mais il était habillé d'une robe trop sérée et il ne pouvait pas y glisser ses doigts tremblants pour saisir le papier plié. Il tourna la tête pour évaluer ses chances de fuite.

— Tu vas mourir !...

Là-bas, dans la lueur diffuse réverbérée par la neige, un épais rideau d'arbres et d'arbustes ondulait sous le vent glacé. Leurs troncs et leurs taillis étaient entrelacés et son agresseur ne pourrait s'y faufiler... Il déchira le bas de sa robe et courut comme un fou, glissant sur le sol gelé à deux reprises, se cramponnant aux branches basses pour se rétablir. Un hibou dérangé hulula un peu plus haut sur

sa droite. Un long signal d'alarme insupportable vrilla la cochlée du jeune homme qui crut devenir fou... Il eut la tentation de s'effondrer dans la neige et d'attendre que son poursuivant le rejoigne... Mais quelques mètres encore et sa course folle pouvait le mettre hors d'atteinte : une mare en partie gelée reflétait la lueur de la lune... S'il parvenait à s'immerger, l'autre peut-être perdrait sa trace! Un bond le propulsa dans l'enfer noir de l'eau glaciale. Son sang chaud cognait contre son front, dans ses oreilles, dans sa poitrine... Il urina et sentit la coulée chaude contre ses jambes...

Rester là, ne plus bouger, ne faire aucun bruit de respiration. L'eau noire lui paralysait les mains et les pieds, gelait son corps, crispait son visage... Il était pris d'un tremblement incontrôlable. Une douleur effroyable lui martelait le crâne comme si un brasier l'avait consumé sans flamme, sous l'eau... Il ressentit un bruit imperceptible comme une onde... Il vit le dard recourbé nager vers lui comme emporté par les viscères d'une pieuvre... Le dard perça le tissu de sa manche, entra dans la peau, puis s'enfonça encore plus profondément dans les fibres de son bras...

La poche de viscères se tendait et détendait avec férocité pour pomper et infiltrer le venin dans son corps... Il tenta de débloquer sa respiration quand l'horrible étouffement lui vrilla le cou vers la surface, dans un dernier spasme. Il avait cru trouver refuge dans l'eau, quelle bêtise!... Elle fut son tombeau...

Chapitre 21 : Un réveillon manqué.

La température était descendue si bas cette nuit-là qu'au petit jour Sébastien Vladovic, ouvrant le vasistas du grenier, découvrit des stalactites aux bords du toit. La neige avait transformé le paysage en tableau de maître flamand. Le dernier soleil de l'année levait son bloc rouge derrière les frondaisons et faisait miroiter la glace de l'étang. L'impression visuelle réveilla une brûlure douloureuse au

fond de son crâne, où les sensations de son cauchemar de noyade étaient encore gravées...

Sébastien avait une migraine épouvantable. Il avait peur de ne pas pouvoir affronter la soirée du nouvel an. C'était la peur de solitude qui l'avait conduit à accepter lâchement l'invitation au bal masqué du baron. Il avait échangé sa solitude contre ce qu'il détestait le plus : la foule en folie. La migraine était un signal. Il devait d'abord retrouver ses forces et prendre un bon bol d'air pour chasser les vestiges du cauchemar.

— Bon d'accord. Je vais jouer au professeur, mais sur le chemin des écoliers, lui suggéra sa voix intérieure. Cette voix n'était pas celle de sa conscience, mais celle de son alter-égo trichotillomane qui avait repris du poil de la bête depuis son retour dans l'hémisphère nord.

Sous les yeux de l'inspecteur, une carte d'état-major offrait une invitation à la randonnée dans la belle nature inviolée des confins de Fawbridge.

— Si je pars vers quinze heure par le chemin le long de la rivière, puis remonte le sentier sinueux qui suit son affluent, j'arriverai au château avant l'heure du thé. J'aurai tout le temps pour me déguiser et surtout changer de chaussures. Avec cette neige, elles seront trempées. Je téléphonerai pour m'annoncer. Allons-y!... Le « je » qui parlait était bien l'inspecteur-chef Vlado. Le « allons-y » était à l'intention du procrastinateur trichotillomane embarqué à l'intérieur de sa tête comme passager clandestin. L'inspecteur devait toujours convaincre cette petite marionnette qui lui grattait l'intérieur du crâne.

C'était un fait : depuis qu'il était revenu d' Australie, Vlado l'espion avait perdu la superbe arrogance de l'agent secret qu'il avait été lorsqu'il avait terrassé le Docteur Nietske. Le trichotillomane interne

était revenu, comme un virus, pour infecter sa pensée. Etait-ce un effet de la latitude, du soleil, de la température ou de la pression ?

Quoiqu'il en soit, Les deux, l'inspecteur Vladovic et sa petite marionnette verbale intérieure, aimaient la marche en pleine nature. L'un assurait ses pas le long du chemin verglacé, l'autre méditait en respirant l'air pur.

Le chemin forestier longeait une rivière aux berges cristallines. En lisière d'un petit étang gelé, une chouette qui s'était cachée dans un arbre mort s'envola lourdement. La neige et les plaques de verglas réfléchissaient dans le sous-bois d'étranges lueurs indirectes. À travers le réseau des branches glacées, les pommes de pin gelées jetaient des milliers d'étoiles de lumière. C'était un feu d'artifice de larmes colorées. La buée retombant de la cime des arbres difractait les rayons de lumière. L'illusion était parfaite, comme la draperie arc-en-ciel d'une aurore boréale.

L'inspecteur-chef Vlado eut à ce moment la révélation du phénomène qu'il n'avait pas compris lorsqu'il avait étudié le rétinogramme de Baudouin. La lumière blanche se décomposait dans les cristaux de glace et toutes les couleurs se révélaient. Dans la rétine, les luttes d'influence entre les cônes sensibles au vert - rouge et ceux sensibles au bleu - jaune se transformait en excitation nerveuse. Dans le cerveau de Baudouin, une brosse invisible peignait un tableau incohérent à cause de la disparité des messages des deux yeux. La peinture fraîche bavait et faisait apparaître des formes prodigieuses et effrayantes. Dans le cerveau de l'inspecteur Vlado, le tableau que jamais personne n'avait vu dans le cerveau de Baudouin avait pris une forme, celle d'une abeille géante et bleue...

Tout à ses réflexions, l'inspecteur Vladovic s'était égaré. La lumière du jour déclinait déjà. Il avait été présomptueux. Il s'inquiétait par avance du retour en pleine nuit, après les libations du

réveillon.

— Non ! Ordonna Vlado à son petit personnage embarqué. Je vais m'excuser, prétexter la fatigue de mon installation et rebrousser chemin dare-dare. Je trouverai les mots !... Les mots étaient prêts à faire une phrase : mon cher Baron, je vous prie de m'excuser, etc, mais la phrase ne pouvait pas être envoyée. Le téléphone de l'inspecteur ne détectait pas de réseau au fond de la vallée.

Sébastien Vladovic coupa à travers bois pour gagner le sommet d'une éminence. Elle était couronnée d'un beau donjon médiéval. La vieille ruine avait été reconvertie en résidence par l'ajout une grande gloriette en bois. Sébastien resta un instant à contempler l'harmonie du mariage des architectures du XXIè et du XIè siècles. La tour-gloriette médiévale était devenue contemporaine et lumineuse, avec des ouvertures sur les toits et le ciel. Des grandes baies vitrées en oeil d'abeille filtraient une belle lumière artificielle. Au travers d'une de ces fenêtre hexagonales, Il surprit une silhouette féminine qui regardait dehors. Vladovic fit un pas de côté pour se mettre à couvert. Il n'aimait pas jouer les voyeurs, mais la femme qu'il distinguait à contre jour était d'une telle beauté qu'il ne pouvait détacher son regard coupable. Elle était grande, fine, les cheveux mi-longs. Une parfaite forme féminine moulée dans une robe d'un vert tirant sur le bleu dans l'éclairage halogène de la pièce. Elle se retourna gracieusement, montrant son dos que la robe dévoilait admirablement. Elle bougea les mains comme pour appuyer un argument vers un auditeur que l'inspecteur ne pouvait pas voir. La silhouette maintenant de profil révélait la courbe parfaite d'une vénus à qui ne manquait pas les bras. Elle tournait devant son interlocuteur comme une abeille autour d'une fleur de moutarde des champs. Puis, avec d'un mouvement brusque, elle s'assit sur le bord d'un canapé, les mains posées sur ses genoux, avec une pose de petite fille

contrariée. La moutarde apparut dans le champ visuel de Vlado. C'était une belle plante, certainement un peu toxique. Un superbe Viking aux longs cheveux blonds et à carrure d'athlète. Il se mit à tourner à son tour dans la pièce en chantant un air de tango. Il était très bon chanteur. Vlado pouvait percevoir le timbre de sa voix.

— TAN-GO !... Lumbago-Tango... Uno - quatro... Tan-go !... Go-Tan-go... Quatro- hocho!... TAN-GO !... Il chantait de sa belle voix de ténor tout en se déshabillant avec des gestes lascifs... Il était aussi très bon danseur. Cessant de danser et de chanter il se planta devant elle en enlevant son pantalon de matador. Il jeta son pantalon sur le canapé et s'empara autoritairement de la main de la belle pour l'entraîner dans un mouvement rapide de pas arrière.

TAN-GO-Tango... Uno - dos - quatro... Tan-GO !

D'un geste brusque, la belle jeune femme repoussa son danseur et se figea devant la fenêtre, lui tournant ostensiblement le dos. En quelques déhanchements, elle ondula hors de sa robe, offrant à Vado un délicieux effeuillage en ombre chinoise..

Tango-i- sen-ti-men-tal-i-TAN-GO ! L'inspecteur vit l'échange entre la robe et le pantalon. En l'espace d'un couplet de tango, elle était devenue tanguero et lui tanguera !...

La vision enchanteresse étant évanouie, mais le réseau rétabli, Sébastien Vladovic laissa sa phrase d'excuses sur la boîte vocale du baron. Il avait déjà eu son bal masqué. Il sentit le froid qui le gagnait avec la tombée de la nuit. Il redescendit la pente pour retrouver le sentier.

S'il avait pu voir à travers les murs épais de la tour féodale, l'inspecteur-chef Vladovic aurait compris en quelques instants ce qu'il ne comprît que bien plus tard. Il avait contemplé une des facettes d'Hermione. Une belle facette, recto et verso, celle de la femme fatale, dans la lumière de sa tour d'ivoire. Hermione

l'écrivain, Hermione la femme d'affaire, Hermione la Directrice des ressources humaines, Hermione l'assistante de fin de vie zélée et attentionnée… Il les cherchait toutes et n'en avait encore trouvé aucune.

Il était déjà en marche forcée sur le retour vers son gîte par le petit chemin enneigé. Il retrouva la chambre glacée, la bouillotte et les aboiements sinistre du chien de garde dans le lointain. Il ne fut pas long à trouver le sommeil, cette fois sans être troublé par un mauvais rêve.

C'est au matin du jour de l'an, qu'il fut réveillé par la sonnerie de son portable. La communication était mauvaise. C'était un appel du domestique du château. Le baron voulait le voir de toute urgence. Lors de sa promenade quotidienne, il avait découvert le corps sans vie de son épouse. Le baron avait été comme foudroyé sur son cheval. Il n'avait pas été capable de descendre dégager la neige qui recouvrait le cadavre d'Hermione jeté dans la benne d'un vieux tracteur. Voilà près d'une heure qu'il restait pétrifié en haut du perron, le regard fixé sur l'entrée du parc, l'esprit égaré et son cœur au désespoir...

Chapitre 22 : Le mort du jour de l'an.

Là, sa robe de tango !... sanglota Crumble qui pointait du doigt un pan de tissu émeraude. Le léger fanion flottait sur la neige, dans la benne d'un tracteur ancien, de couleur rouge, garé sur le côté de la piste forestière. Sébastien Vladovic prit une photographie du tracteur, de la benne et du cadavre en place avant de demander au

Baron Crumble de bien vouloir se reculer.

Le corps était allongé sur le dos, au fond de la benne et recouvert d'une épaisse couche de neige. L'inspecteur repoussa un peu la neige, les brindilles de bois, quelques ronces et dégagea des pieds violacés. Les chevilles étaient curieusement tournées de côté, pressées de l'intérieur contre les parois de la benne. De la main gauche, il retroussa la robe de soie effilochée. Il fixa trois dixièmes de seconde le genou osseux puis après une saccade oculaire le long du fémur, fit une deuxième fixation de quatre dixièmes de seconde sur le sous vêtement de dentelle noire.

— Eh bien quoi ? demanda Crumble qui ne pouvant pas attendre une seconde de plus, bouscula Sébastien Vladovic et s'écria :

— Ce n'est pas Hermione, ce n'est pas elle!...

L'inspecteur leva le bras droit en forme de barrière pour freiner l'impatience de son interlocuteur.

— Garg-aml !... s'exclama-t-il en serbo-croate tout en laissant les ronces retomber sur la cuisse livide. Puis, comme pour lui-même, il ajouta:

— C'est un homme !... D'un geste de la main gauche, il découvrit la tête, puis faisant face au baron, il ajouta : Un homme jeune !...

La figure était griffée, la peau était bleue et le cou était figé dans une torsion horrible.

Sébastien Vladovic se redressa pour faire face au Baron.

— Il est de mon devoir de vous informer que le résultat de l'enquête serait bien plus tangible si vous vous adressiez à la police du Royaume Uni.

— Non, non, non dit le baron avec un visage rayonnant de soulagement.

— Les policiers de Scotland yard disposent de moyens bien plus efficaces et de sources de renseignement beaucoup plus puissantes

que les miennes...

— Inutile d'essayer de me convaincre, mon cher ! Hermione est tout pour moi ! Ma femme... Mon seul amour ... Et elle est vivante !... Savoir pourquoi cet, ce ... cadavre de son amant ... porte sa robe de bal... ne m'intéresse pas... sa robe de tango... mon Dieu ...

Le Baron se mit à trembler frileusement et referma son col tout en se parlant à lui même : Je n'aurais pas dû laisser ma femme vivre seule. Je me suis inventé des excuses de mari compréhensif. Je crois que je n'ai rien compris ! Mais à présent je me demande : qui est-elle vraiment ? Aidez-moi, Vladovic ! Mais où est-elle Monsieur Vladovic, où ?

Après un moment, il maîtrisa un peu mieux son émotion et ajouta

— Comment pourrais- je la retrouver et l'arracher à ce monde corrompu où elle s'égare et me trompe?

— D'autres femmes l'ont fait avant elle et d'autres le feront encore ! dit Vladovic froidement.

Face à cette impertinence, le Baron s'irrita :

— Avez-vous bien compris que je vous demande de la retrouver. Je vous offre un budget illimité ... Je ne peux pas continuer à vivre comme ça, dans cette angoisse !...

Comme exténué après cette manifestation incongrue chez lui, le baron ajouta d'une voix ferme et pathétique : Aidez-moi, Monsieur Sébastien Vladovic, je vous en prie !...

L'inspecteur Vladovic, dont le visage rougi était protègé du froid par un chapeau de feutre gris, déporta le couvre-chef sur l'arrière de son crâne et redressa sa carrure massive d'ours polaire au grand coeur. Il était ému et troublé. Pourtant, c'est d'un ton parfaitement neutre et courtois qu'il ordonna :

— Monsieur le Baron, laissez-moi faire ! Rentrez au château. Je vous y rejoindrai pour le thé. Maintenant j'ai du travail.

Le baron avait croisé le regard bleu de l'inspecteur lors du geste du chapeau. Cela avait évoqué dans sa mémoire l'attitude désinvolte et virile des limiers Américains. Il avait compris à cet instant que L'inspecteur Vladovic, en dépit de sa vulgarité, serait un allié perspicace. Il ne pouvait pas savoir que la mission secrète de l'inspecteur était en fait de retrouver Hermione, mais pour l'arrêter, pas pour la rendre à son amour. Il remonta dans sa superbe Daimler où son chauffeur attendait.

L'inspecteur retourna au vieux tracteur abandonné. Sous le siège, il trouva un étui à lunette de cuir noir. Un petit papier humide était roulé autour d'une des branches de la loupe de lecture... Sébastien Vladovic préleva discrètement le rouleau. La lettre était écrite d'une écriture parfaite, celle que l'on apprenait à l'école primaire, il y a très longtemps. Sébastien Vladovic laissa le papier s'enrouler tout seul. Il le glissa dans sa poche intérieure avec précaution. Il pourrait l'étudier plus tard.

Chapitre 23 : Une lettre de directives très anticipées.

L'inspecteur Vladovic alerta l'antenne criminelle locale de Sherborne qui vînt sur place faire les premières constatations. La victime répondait au patronyme extravagant d'Evariste O' Phan, intermittent du spectacle désormais embauché par la camarde pour un contrat à durée indéterminée. Après avoir pris congé de son collègue l'inspecteur Winterbottom, dit cul d'hiver, en charge de l'enquête officielle, Sébastien Vladovic regagna son gîte d'hôte.

Il avait bien fait de revenir dans cette région à l'ouest de la perfide Albion. Voilà que le métier qu'il avait exercé pendant plus de quarante ans lui revenait dans les bras, comme le boomerang des aborigènes. Son séjour chez eux n'avait pas suffit à le changer. Le baron Isidore Crumble était non seulement son bailleur mais aussi celui qui venait de faire appel à ses vieux réflexes conditionnés de

limier. Il déposa sur la table ses clefs, son vieux couteau suisse rouge contre lequel il coinça le rouleau de papier humide.

Avant toute chose, faire un bon feu. Le petit manoir en lisière de forêt était toujours aussi humide et froid, mais Vladovic avait repris courage. Il alluma le feu de bois, comme il aimait le faire : trois bûches bien disposées, protégées par le pare-feu. La belle cheminée en pierre était bien conçue avec un tirage étudié comme savaient le faire les anciens. La flambée rayonna sa douce chaleur en quelques instants. Sur le petit poêle Aga de la cuisine, Sébastien Vladovic se fit un thé brulant.

Quelques biscuits, une bonne place sur le fauteuil au coin du feu, il prépara sa pipe. Il était opiomane à ses heures... addiction légère, récréative qu'il cultivait discrètement depuis un séjour aux colonies. Il sentit le frisson de l'excitation mêlée à la crainte lui parcourir l'échine : la lettre trouvée dans l'étui de cuir noir donnerait-elle un début de piste conduisant à l'explication du meurtre ? Sébastien Vladovic se leva pour raviver le feu dans l'âtre... Dehors le vent glacial s'était levé. Les nuages passaient en contre jour sur la cime dénudée des arbres, aulnes et frênes. Dans la pièce, les rideaux dansaient dans les courants d'air. Le front contre la vitre, Sébastien Vladovic marmonnait pour lister les différents indices dont il disposait. 1. Un cadavre, celui d'Evariste O' Phan, homme d'une trentaine d'années, plutôt grand et athlétique... Vêtu d'une robe de soie turquoise... Robe de bal d'Hermione Crumble... 2. Hermione, la jeune épouse du Baron Crumble disparue de Fawbridge sans laisser la moindre nouvelle... Elle faisait l'objet d'un avis de recherche Interpol depuis dix-neuf mois. Elle était poursuivie par la vindicte de la redoutable Aïssa Griphe depuis qu'elle était devenue l'héritière de la société Euthan'easy, peut-être sans le savoir... Ce pourrait-il que cette femme entrevue avec cette robe d'un bel éclat bleu-nuit,

perchée comme un martin-pêcheur en haut de sa tour de guet médiévale fût la belle fugitive ?... 3. Un tracteur des années du plan Marshal, de marque Mc Cormick. Grosse machine lourde et dangereuse, abandonnée dans la forêt... Depuis combien de temps ? Qui en était l'utilisateur ? 4. Sous le bourrelet de vieux Skaï du siège inconfortable, des lunettes de lecture dans un étui... Et cette lettre enroulée autour de la branche droite... 5. Des traces dans la neige, pas de blessure, une étrange torsion du cou. Le cadavre avait été déplacé... L'autopsie en dirait plus aux enquêteurs britanniques. Mais Cul d'hiver avait prévenu Vladovic qu'il ne serait tenu informé que des éléments « susceptibles d'être diffusés sur le continent ».

Le ciel s'était dégagé, le front de nuages dentelé comme un timbre poste géant n'oblitérait qu'un pan du ciel bleu et lumineux. La lumière qui entrait par la fenêtre encouragea Sébastien Vladovic à reprendre l'analyse de la lettre. Il déroula le papier de vélin épais sur son petit bureau. Une belle écriture à l'encre noire couvrait plusieurs lignes régulières...

Fawbridge, le

La date était presque illisible, les rayons du soleil rasant découvrant un palimpseste de lettres et de chiffres superposés, 94192049 ou 1949, avec au dessus 1994, ou encore 2019, au mois de décembre ou juillet…

J'écris cette lettre, en pleine conscience, pour vous Docteur...

cette ligne était écrite sur l'empreinte en creux d'une inscription à peine visible. Aux rayons de lumière rasante, Vlado pouvait lire Von Vershuer, et en superposition, il lisait Nietzke...

— Nietzke, comme on se retrouve, vieille canaille tragique, pensa Vlado qui se souvint qu'avant de s'établir en Australie, Nietzke avait exercé ses talents en Angleterre, et pas seulement sur les planches...

qui aura à me prendre en charge dans un moment ou je ne pourrais

plus m'exprimer de vive voix.... Là encore la lecture était rendue difficile. Le papier froissé, l'encre diluée et la superposition de textes ne facilitaient pas le déchifrement :

Je me sais en effet atteinte d'un syndrome de Purcell Thallium, 81,BLEUE, maladie dégénérative qui dégrade inexorablement ma santé physique et mentale.

Pourtant, La lettre était calligraphiée d'une écriture parfaite, très régulière et appliquée. Le style était de même, parfait, à la fois dans la manière, mais aussi dans le choix des mots:

Je suis quelqu'un dimanche, de très sensible à la douleur physique. Je demande donc... suivait encore une superposition de chiffres et de lettres qui masquaient les lettres calligraphiées au stylo plume

... j'écris alors que je suis en bonne santé... des chiffres encore... plus loin... j'ai écrit un traité d'élevage des chevaux, et je sais ce que la mort veut dire chez cette noble conquête de l'homme... 2019... Sr...

Ce qui semblait étrange pour ce qui était à l'évidence une demande de mort assistée écrite à la plume, était la multiplication des versions avec cette triple date 1949; 1994 et maintenant 2019. Le palimpseste devenait plus obscur encore avec les mentions du Thallium, et le Sr, symbole du Strontium : la mort-aux rats s'invitait sur l'ordonnance de feu Docteur Nietzke !...

Un nom apparaissait sur l'en-tête délavée du papier à lettre : Caroline Spizmann...

Cette lettre était manifestement un faux, mais pourtant quelque chose sentait le vrai. La première impression de l'inspecteur était fondée sur quelques indicateurs confus. Le fond était d'une grande sincérité et la considération finale, concernant la déchéance annoncée était troublante : pour éviter à mon mari et à mon fils la prise en charge de ma déchéance.

Les deux médecins consultés avaient sans doute confirmé le

diagnostic d'une maladie grave...

Mais la calligraphie, avec ces e accentués était extrêmement régulière comme les pleins et déliés du corps de texte ce qui conférait un aspect mécanique que l'on retrouvait sur tout le reste de l'écriture. Quel pouvait être la personne ou l'organisme destinataire d'une lettre d'intention, en 1949 ou 1994 ou encore 2019? La lettre avait-elle été écrite dans les années d'après guerre ou était-elle plus récente? Et pourquoi cette lettre était-elle décachetée, roulée autour d'une loupe de lecture ? La lettre avait-elle un rapport avec la victime trouvée dans la benne, ou avec le conducteur du tracteur qui l'aurait oubliée avec son étui à lunettes sous le siège?

Je retrouve votre griffe, Aïssa, votre oeuvre et votre cynisme!.. pensa l'inspecteur-chef Vladovic, encore tout imprégné de son expérience australienne. Euthan'easy, sa rédactrice diabolique, son Miel biodynamique empoisonné au Thallium, étaient-ils derrière tout celà?

Pour ne pas se perdre en conjectures stériles, Vlado se refusa d'envisager toutes ces questions en bloc. Il décida de recopier la lettre. Afin de ne pas se perdre dans le palimpseste de dates, de noms et de symboles chimiques, il n'écrirait que l'essentiel. Il tira un guéridon contre la fenêtre. Retrouver un stylo plume dans ses affaires fourrées dans les divers sacs qu'il avait emportés avec lui dans sa cantine fût une épreuve laborieuse. Enfin, bien assis et armé d'un stylo plume, il recopia comme un écolier.

Il avait perdu beaucoup de temps et la lumière rasante du jour déclinant était juste suffisante pour écrire. Sébastien Vladovic ne pouvait plus voir les différentes dates devenues illisibles sur l'original, ou plutôt semblait-il, ce qui était une copie, de l'original. Après une petite heure de travail d'écriture, il considéra sa reproduction de la lettre :

Fawbridge le (la date est 1949 et/ou 1994 ou 2019)

J'écris cette lettre d'intention en pleine conscience, pour vous Docteur, (Von Vershuer) et en superposition (Nietzke) *qui aura à me prendre en charge dans un moment ou je ne pourrais plus m'exprimer de vive voix.*

Je me sais en effet atteinte d'un syndrome de Pur(v ou c)ell, maladie dégénérative qui dégrade inexorablement ma santé physique et mentale. Je suis quelqu'un de très sensible à la douleur physique. Je demande donc qu'en toutes circonstances les soins qui pourraient m'être donnés soient dispensés de façon très efficace, même si cela devait entraîner ma mort...

J'écris mes directives alors que je suis en bonne santé, et pourtant elles ont du sens. J'ai écrit un traité d'élevage des chevaux, je sais ce que la mort veut dire chez cette noble conquête de l'homme qui préfère mourir debout, la tête haute plutôt que de vivre sa déchéance. C'est en connaissance de cause que j'écris ces directives anticipées

(L'inspecteur s'était appliqué à conserver la belle calligraphie des « e accentués»).

J'ai eu une belle vie. Même si vous pensez, à l'heure ou vous lirez ces lignes, que ma vie pourrait durer encore, je veux que ma vie soit belle jusqu'au bout !... Une vie belle pour moi signifie : conserver mes capacités intellectuelles, (encore de beaux jambages pour tous les « l » légèrement inclinés) *pouvoir lire le journal « The Times », penser, être en relation avec les autres. Vivre et conserver un corps indépendant.*

Je rédige cette lettre avant que les premiers troubles (cette fois,Vladovic avait un peu tremblé la barre du « t ») *n'apparaissent, afin d'épargner à mon fils et à mon mari la pénible prise en charge de ma déchéance.*

Avec toute ma confiance.

L'objet de la lettre aux deux dates était le même : demander à un médecin de soulager la douleur, au risque de donner la mort ... La même personne avait-elle rédigé une lettre dans la même intention à quarante-cinq ans d'écart ? Qui était cette Caroline Spizmann ?

En tout état de cause, L'inspecteur-chef se devait de poser la question au baron Isidore Crumble. Lectrice du Times n'était pas un indice suffisant, mais auteure d'un traité sur l'élevage des chevaux, voilà qui l'était !.. Enfin, tout bonnement, c'est le baron qui avait retrouvé le cadavre jeté dans la benne du tracteur ou cette lettre était abandonnée. Malgré la sympathie récente que lui inspirait son hôte, Sébastien Vladovic ne pouvait écarter son implication dans cette étrange mise en scène.

Le lendemain, à la première heure, l'inspecteur téléphona pour annoncer sa visite. Puis il mit son manteau gris imperméable aux manches élimées et coiffa sa casquette de tweed. Il prit le chemin forestier qui le conduisit, cette fois sans une hésitation, jusqu'au château du baron.

Chapitre 24 : « Une fin de vie douce ».

Sébastien Vladovic marcha avec détermination dans le cadre de nature enneigée qu'il avait trouvé si beau la veille du jour de l'an. Il réveilla la même chouette hulotte cachée dans l'arbre mort en lisière de l'étang gelé. La neige et les plaques de verglas éclairaient toujours le sous-bois de leurs reflets, mais ceux-ci avaient perdu de leur magie. La forêt était enveloppée d'une brume qui estompait formes et couleurs.

C'est un inspecteur déterminé et rigide, aux souliers crottés et au nez rougi qui fut introduit au grand salon. Le baron l'attendait, confortablement assis dans son beau fauteuil club. Il fut très courtois,

à son habitude. Vladovic parla du charme de la campagne anglaise, de la beauté du manoir. Il passa sous silence l'inconfortable humidité du lieu. Après quelques échanges météorologiques de circonstance, il interrogea Crumble abruptement :

— Excusez-moi, j'essaye de comprendre : une lettre de demande d'assistance de fin de vie d'une certaine Caroline Spizmann, un cadavre dans la benne d'un tracteur vous appartenant, qui porte la robe de bal de votre épouse disparue... Vous admettrez qu'il est logique que je vienne, amicalement, vous importuner... Comme le baron restait muet, Sébastien se gratta la tempe d'un doigt et ajouta, tournant son Anglais dans le style le moins australien et le plus oxfordien qu'il lui était possible :

— Je n'ai d'autre désir que celui de comprendre, je vous le répète, Monsieur le Baron. Ma vocation est de chercher la vérité par la science... Rien que la vérité, mais toute la vérité, monsieur le baron...

— Appelez moi Isidore, je vous en prie. Ce titre me pèse et je le pense parfois responsable de ma solitude, de mon isolement. Il n'y a plus de douves autour de mon château depuis un siècle, mais toujours des fossés autour de moi. Je suis prêt à vous aider.

— Je dois vous le dire, un peu brutalement sans doute, Monsieur le Baron, pardon, Isidore, mais je ne comprends pas pourquoi nous trouvons le cadavre d'un jeune artiste, ainsi qu'une lettre antidatée de demande de suicide assisté ... D'autant plus, excusez-moi Isidore, que cet artiste a été beaucoup vu avec votre épouse ces derniers mois. Il portait une de ses robes de tango, et cela, au lendemain de votre bal masqué de réveillon!...

— Hermione, oui... Où peut-elle se trouver maintenant? Je crains plus que tout qu'elle ne me considère comme responsable de la disparition de son, ami, amant, que m'importe. Je vous ai dit hier les choses clairement; retrouvé sur ma propriété. Et déjà vous me

soupçonnez peut-être ? Que puis-je vous dire ? La lettre, la robe... Moi aussi, je suis en quête de vérité...

— Je vous prie de ne pas y voir une vieille animosité bien française à l'encontre de l'aristocratie, Monsieur le Baron. Ce qui m'anime ici est, je vous assure, moins un esprit de tribunal révolutionnaire qu'un impérieux besoin de rationalité : formaté par le réel, je m'en remets à ma raison. La Raison raisonnable et raisonnante...

En formulant ces mots, l'inspecteur tira de sa poche la copie de la lettre. Il l'ouvrit devant le baron en disant :

— « Je suis quelqu'un de très sensible à la douleur physique... Je demande donc que les soins qui pourraient m'être donnés soient dispensés de façon très efficace, même si cela devait entraîner ma mort!... » Cette lettre a, peut-être, été écrite par une certaine Caroline Spizmann... Cette dame Caroline Spizmann, la connaissez-vous? dit-il en lui tendant la copie de la lettre.

Isidore Crumble, du bout des doigts, prit la lettre que lui tendait l'inspecteur. Il parcourut la lettre un instant. Instant, qui parut très long à l'enquêteur, désireux de trouver un premier fil sur lequel il puisse tirer pour commencer à détricoter cette affaire. Voyant que le baron s'était redressé, visiblement prêt à faire face comme un vieux lion, l'inspecteur-chef cita cet extrait de la lettre qu'il connaissait par coeur :

— « J'ai écrit un traité sur l'élevage du cheval et je sais ce que la mort veut dire chez cette noble conquête de l'homme »... Voulez-vous que je lance une recherche sur l'auteur de ce traité ou préférez-vous me dire qui est Caroline Spizmann? Le baron réprima un soupir, puis après s'être éclairci la voix,

— Ma mère, Monsieur Vladovic, Caroline Crumble née Spizmann est ma mère...

Il continua, c'est une très vieille dame et hum, la vie ne lui a pas fait de cadeau. Elle voulait peut-être avoir une fin de vie douce ? Comment concevoir, supposer qu'elle puisse être concernée par ce crime. Cette idée m'est insupportable. Insupportable, et je ne peux rien vous dire de plus sur cette lettre!...

— Le mieux serait peut-être de l'interroger. Voulez-vous bien me ménager un rendez-vous ? Ou bien préférez vous poser toutes ces questions bien embarrassantes à madame votre mère vous-même ? Il est vrai que ma présence ajouterait un aspect inquisitorial à ce qui serait mieux vécu comme une simple réunion de famille n'est-il pas vrai ?

— N'allez pas trop, beaucoup trop vite, je vous prie. Je propose de chercher pour vous les archives de l'époque de cette lettre, des photos, et même des tableaux... Je vais les mettre à votre disposition au plus vite. Laissez-moi réfléchir librement, tout cela est si troublant.

Vladovic fit silence et compta les battements de l'horloge murale. Il regarda la bibliothèque, le miroir, le tableau moderne, l'ornement du plafond... Le baron se leva lentement, fixa son interlocuteur, intensément. Il était en train de prendre une décision, ou de ne pas la prendre... Finalement, il dit :

— Retrouvons-nous demain à 18 heures au Pub de Broadway Crescent à Bristol voulez-vous ?

Chapitre 25 : Des tableaux et des statistiques.

Le baron Crumble s'était installé à la petite table ronde un peu dissimulée par un rideau cramoisi, d'où il aimait voir la rue commerçante, et surtout le passage des femmes. Il avait salué longuement la patronne, pris les nouvelles du village, rit aux histoires du mari, accoudé comme toujours au bar avec les meilleurs clients du lieu. Enfin, pour achever de s'encanailler, il s'était offert le

Sun et l'avait ouvert à la page des faits-divers. Espérait-il y trouver déjà une chronique sur le cadavre du jour de l'an ? Une bonne demi-heure plus tard, Sébastien Vladovic arriva tel un tourbillon, troublant le calme du lieu. Il rejoignit le Baron, l'interpellant sans la moindre discrétion.

— Alors Isidore... Avez-vous posé la question à votre vieille maman à propos de sa lettre de directives anticipées ?

— Bonjour Inspecteur. Se saluer est une habitude anglaise à laquelle je suis fort attaché. Avant toute chose, nous parlons de la pluie et du beau temps, surtout du beau temps qui se fait si rare sous nos latitudes...

— Ah ! Baron, pardon ! Je suis trop impatient !

Sébastien Vladovic se lissa la barbichette... Son attitude d'immigré en terre inconnue, voire hostile, contractée dès l'enfance, lui avait donné une aptitude à se conformer à toutes les cultures sans vraiment en adopter complètement une seule. Sa ressemblance avec Sigmund Freud, qu'il cultivait ostensiblement, était une carapace et un atout... Mais il avait oublié la civilité à la mode viennoise qui allait avec, la faute à une mauvaise nuit, au froid, au chien, à la solitude et aux soucis...

Il réintégra son personnage d'observateur des comportements humains, rigoureux, méthodique et... courtois. Il s'inclina, leva son chapeau à la manière obséquieuse des années trente et susurra :

— Mes hommages du jour, Monsieur le baron Isidore Crumble ! Permettez que j'aille vous chercher... un Pim's?

Le baron Crumble opina légèrement et se détendit un peu pendant que Vladovic lui commandait son cocktail favori. Il replia le journal et le poussa sur le bord de la table ronde quand Vladovic posa le plateau...

— Je vous remercie, Inspecteur, de m'offrir ce petit cocktail qui

est, je vous l'avoue, un de mes péchés mignons... Comment le saviez-vous ?

— Ah ! Monsieur le Baron, permettez-moi de vous parler franc : aristocrate anglais, tempes argentées égale pim's. La seule petite difficulté c'est le choix du zeste ; orange ou citron. J'ai opté pour le citron. Simple affaire de profil psychosocial!...

Le Baron leva son verre.

— Cheers ! Le touriste français se sent obligé de boire une Guiness tiède... Trinquons à nos stéréotypes...

À peine Vladovic s'était-il installé dans le fauteuil club et avait-il débouclé son vieil imperméable de laine grise que le Baron entreprît d'orienter le fil de la discussion :

— Vous souvenez-vous des tableaux qui sont cachés dans mes caves ? Ils sont...

— Pardonnez-moi, répliqua Vladovic en reposant sa demi-pinte de Guinness, je ne suis pas venu vous demander votre avis d'expert en tableaux. Peu importe ce que je pense des arts-et-lettres en général ! Je ne pense qu'à la lettre, notre lettre, en particulier!...

Le Baron resta imperturbable :

— Permettez-moi d'insister : ces tableaux sont au centre de l'affaire. Sachez qu'ils sont arrivés à Fawbrige un jour de novembre 1943...

— Vous voudriez nous ramener à la deuxième guerre mondiale. Je suis moi-même plongé en pleine guerre de religions. Plutôt que de parler de la pluie et du bon vieux temps, voulez vous revenir au présent, s'il vous plait, monsieur le Baron ?

— Comment ça ? Vous enquêtez dans une affaire d'hérésie ? Je croyais que l'inquisition, c'était de l'Histoire très ancienne ; « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens». Le baron avait lancé cette phrase d'un trait, en français. Il continua en anglais. Voyez, je

m'intéresse à l'Histoire, tout comme vous.

Sébastien Vladovic passa sa main sur son crâne dégarni par trop de grattage. Le baron avait prononcé sa phrase dans un Français très correct, il avait juste un peu écorché le « recô-nestra ». Cet effort le rendait sympathique malgré son obstination à ne pas répondre à la question de la lettre et son évidente intention de faire une digression dans la grande Histoire...

— C'est une affaire contemporaine qui m'y amène, précisa l'inspecteur Vladovic en se penchant vers son interlocuteur. Il plissa le front et une ride se dessina entre ses deux sourcils lorsqu'il expliqua avec une infinie patience : Figurez-vous une vieille forteresse au bord du loir, à Durtal, dans le Maine et Loir, en France, à Noël, il y a un an tout juste... La vieille gouvernante qui met fin à ses jours, avec une assistance au suicide. Cette assistance est illégale en France. Ajoutez à cela son fils cadet euthanasié à l'hôpital et son fils aîné assassiné le même jour... Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens disiez-vous?

— Durtal... Durtal... Ne serait-ce pas le fief de la famille d'Huberville ? Non, de Houtteville, nos aïeux étaient apparentés, voyez-vous. Tout cela remonte aux Plantagenêts!...

— Baron, je vous en prie, ne m'étourdissez pas avec la longue histoire de votre famille. Restons-en aux faits récents : la lettre de directives anticipées signée par madame votre mère. Comment se fait-il qu'on la retrouve sous le siège du tracteur de votre jardinier ?

— Je n'y comprends rien. Mais je sais que ce n'est pas mon oncle, ce pauvre Winston, que mon père avait engagé comme jardinier et qui ne parlait guère l'anglais, qui aurait pu...

— Allons bon, nous voilà de nouveau dans une branche de l'arbre de l'histoire familiale ! Votre oncle Winston était le jardinier du château depuis l'époque de vos parents. Bien... Il aurait obtenu une

copie de la lettre de demande de suicide assisté écrite par sa soeur... Ou bien, il l'aurait recopiée, lui-même, en aurait changé la date et se serait assis dessus jusqu'à l'oublier, dans son étui à lunettes ?

Vlado ravala in extremis un juron de tondeur de moutons australien, morbleu !... Vous voulez encore pull my leg, euh, ... euh... m'étourdir la tête en me tirant la jambe, comme on dit ici, en albion perfide... Vous vous moquez de moi, baron!...

— Monsieur Sébastien Vladovic, je vous en prie, vous êtes là dans une société de gens, perfides parfois, mais courtois toujours. Essayez donc de m'écouter un peu si vous souhaitez comprendre. Je suis persuadé que Caroline, ma chère maman, n'a pas rédigé cette lettre. Par contre, je crois reconnaître l'écriture de son frère, Winston, le jardinier de mon domaine...

Vladovic avait quelques difficultés à emprunter le chemin de la lettre perdue dans les limbes de l'arbre familial des Crumble. Il récapitula in-peto en se grattant vigoureusement le crâne devant un baron toujours courtois mais assez perfide pour manifester un mouvement de recul dégouté par les desquamations et autres pellicules et cheveux morts que l'inspecteur projetait dans son Pim's...

1. Une lette recopiée par l'oncle du baron. 2. Une lettre de demande de suicide assisté pour sa soeur, c'est-à-dire pour la mère du baron, qui n'était d'ailleurs pas encore vraiment sa mère, à cette époque, en 1949, année de naissance du baron... 3. Une lettre recopiée en 1994, année précédant le mariage du baron. Lettre d'intention adressée successivement à deux médecins différents, le deuxième étant le Docteur Nietzke. Enfin, last but not least, quatrièmement, une lettre retrouvée au Nouvel An de cette année auprès du cadavre de l'amant de la femme du baron...

L'inspecteur-chef, cessant de se gratter, regarda le baron

dédaigneux et n'alla pas par ses quatre chemins, mais coupa tout droit :

— Qui voulait la mort de votre mère, monsieur le baron ? demanda-t-il en fronçant le front et en avançant les épaules vers son vis-à-vis. Ses yeux vifs lançaient encore cette simple question alors que sa bouche était close, droite et aiguisée comme une lame de couteau entre la moustache et le bouc... L'inspecteur ne badinait plus et le baron fut obligé d'avouer :

— Je crois que cette lettre a été écrite par ma grand-mère Elvira...

— Votre grand-mère aurait écrit cette lettre, voilà qui est intéressant !... et pourquoi, je vous prie ?

— Ma grand-mère, qui voulait maintenir la lignée, détestait ma mère, pièce rapportée... Elle aurait écrit cette lettre pour l'écarter... Puis cette lettre aurait été découverte et recopiée intégralement, texte et destinataire, par Winston... Dans le but de me prévenir...

— Écoutez, Baron, si je comprends bien, votre grand-mère aurait écrit une lettre de demande de suicide assisté au nom de sa bru, pour commanditer son assassinat ? Je ne peux pas croire qu'un tel stratagème puisse fonctionner!... C'est une fantaisie stupide que vous me chantez là, monsieur le baron !... Devant cette impertinence, Le Baron Crumble se redressa de toute la hauteur de son rang, comme hissé sur les épaules de ces ancêtres :

— Eh bien, comptez bien sur moi pour ne plus vous reparler de tout cela, pas plus que des tableaux. Dites-moi plutôt ce que vous voulez entendre et je me ferai un plaisir de vous le dire pour vous aider dans votre démarche scientifique de recherche de la vérité.

— Le nom. Je veux connaître l'auteur de cette lettre.

— Je viens de vous le dire.

— Un nom, un seul. Nom de Dieu!... L'inspecteur-chef avait haussé le ton. Des têtes curieuses s'étaient retournées, le brouhaha

des discussions s'était suspendu dans la grande salle du pub. Le baron voulant étouffer le scandale dans l'oeuf afficha une bouche en cul de poule et baissant la tête chuchota :

— Ma grand-mère Elvira a écrit cette lettre. Vous le savez maintenant. Je suis désolé que ce nom ne vous convienne pas. Nous reprendrons cette conversation plus tard quand je saurai pourquoi.

— Votre grand-mère, mais quel âge a-t-elle ?

— Calculez un peu, Vladovic. J'ai 71 ans. Dans le monde où je suis né, on ne donne pas naissance à un rejeton à 15 ans. Elle est morte avec le siècle. Elle aurait presque 110 ans aujourd'hui!...

— Normalement, elle aurait dû mourir à 81 ans, comme toute citoyenne britannique. Et vous, Baron, vous serez mort dans 7 ans!... Voilà!... Let it be or not!... Sébastien Vladovic, excédé par la perfide courtoisie du baron avait perdu le contrôle de ses nerfs... Le baron Isidore Crumble, quant à lui garda tout son flegme britannique et y ajouta même une jolie pointe d'ironie :

— Qui dois-je remercier ? Près de qui dois-je présenter des excuses pour les années surnuméraires que je compte bien vivre encore ?

— Auprès des statistiques, Monsieur le Baron, celles des analyses fines d'espérance de vie. Savez-vous qu'en France la courbe vient de s'inverser !... Les Français viennent de passer de 79,2 à 78,9 ans, c'est précis la statistique de l'Institut National !...

— L'espérance de vie, votre gouvernante à Durtal n'en avait plus beaucoup, si j'ai bien compris. Avait-elle atteint la limite légale ?

— Précisément. Elle est morte dignement dans les délais. Rien à dire. Son fils par contre...

— Sera t'il indemnisé dans l'autre monde pour les années perdues par le service des statistiques de Dieu votre Institut National ? Aura t'il pu les léguer à quelque proche qui aime la vie ?

— Les indemnités pour les années qu'on lui a volées, je me charge de les réclamer à qui de droit.

— Il me semble qu'au Royaume-Uni, les citoyens sont un peu moins comptables. Serait-ce parce qu'on aime davantage la vie de ce côté du Channel ?

— Grâce à l'arrêt du tabac, les hommes rattrapent les femmes, mais les Anglais filent toujours les premiers : un an et neuf mois avant les Français, Monsieur le Baron, le brexit et la vaccination n'y changeront rien!....

— Vos services continentaux ne pourraient-ils pas fournir un document annuel à chaque citoyen pour qu'il soit assuré de tirer sa révérence au bon moment ? Ah Vladovic, vos statistiques, vos moyennes... Je ne leur accorde aucune foi. Je préfère profiter de la vie et me dire que je suis encore jeune. Un peu de poésie s'il vous plaît.

Vladovic se leva d'un bond, manifestement agacé par la tournure de la conversation. Il s'inclina mécaniquement ce qui fit sauter un bouton de son gilet.

— Baron, un homme qui a les pieds dans le four et la tête dans le congélateur vit à température moyenne. Voilà pour les statistiques ; et pour ce qui concerne la poésie, je connais par cœur, je l'ai étudiée sur le terrain de l'innocence et de l'expérience :

Tiger, tiger burning bright;

In the forest of the night...

Il se pencha en avant jusqu'à toucher le sol de sa main pour saisir avec précision le bouton de nacre rouge. Puis, avec ironie, il le porta à son oeil droit, comme pour inspecter la page du Sun encore ouverte sur la table. Enfin, il se redressa tout à fait et tout en glissant le monocle improvisé dans la poche de son gilet, il dit avec une extrême froideur

Quelle main ou quel œil immortel,
Pourrait concevoir pareille ignominie?...

Après un court silence, il lança en conclusion de sa petite pantomime : c'est le tigre de la poésie qui nous tuera tous.

À vous revoir, demain Tea time, sur la scène du crime, monsieur le baron ! Et apportez-moi une photo de famille s'il vous plaît.

Chapitre 26 : Eutha-Nazi.

Le lendemain l'inspecteur-chef et le baron arrivèrent tous les deux à l'heure dite devant la maison du gardien. Le tracteur s'y trouvait toujours, statue rouge de fer et de rouille, au bord de l'allée. Le baron prit la clef, posée sur la poutrelle du vestibule.

— Entrons nous réchauffer, le feu est prêt dans la cheminée, il n'y a qu'à craquer une allumette. Je vous expliquerai tout ce que je sais, et uniquement ce dont je suis absolument certain, et je compte sur vous pour garder vos doutes par-devers vous jusqu'à la fin de mon exposé.

Un instant plus tard, Sébastien Vladovic, une couverture de laine provenant sans doute de Trinity House sur les genoux, se tenait recroquevillé et un peu fripé dans un fauteuil Chesterfield. L'inspecteur n'avait pas l'allure altière de ses grands jours. Son vilain tigre intérieur lui avait rongé la moitié de la nuit. Il écouta sans broncher le récit du baron qui lui donna une photo.

— Ma grand-mère Elvira que vous voyez ici cachait dans les caves du château des tableaux que son frère, un militaire allemand lui avait confiés en 1943. Quand elle a appris que sa belle-fille,

Caroline, ma mère, que vous voyez à sa droite, était la fille d'un collectionneur d'art polonais réputé et de surcroît juif, la panique l'a envahie, lui faisant perdre tout bon sens. Une forme de paranoïa s'est insinuée dans son esprit et quelques nuits d'insomnie ont suffi pour qu'elle soit convaincue qu'elle allait être démasquée, accusée de spoliation et condamnée... Son frère avait disparu sans qu'elle sache d'où venaient les œuvres... Elle était hantée par la culpabilité et la peur de jeter l'opprobre sur toute la famille. Un mauvais conseil lui perturba l'esprit : il lui fallait se débarrasser de sa belle-fille. On lui parla d'une association qui proposait ses services à des personnes en difficulté profonde et qui voulaient en finir avec la vie. Il suffisait d'envoyer ce qu'on appellerait aujourd'hui une lettre de directives anticipées, et un don substantiel je suppose, pour déclencher le processus.

Voilà inspecteur la raison de mon intérêt pour ces tableaux... Je souhaiterais vous montrer ceux qui sont encore ici en ma possession.

— Merci Baron, grâce à vous la ténébreuse lettre s'éclaire un peu. Je vous ai longuement écouté. Mais je me trouve encore au fond d'un énorme trou noir de complexité. Je récapitule. Vous me direz, mon cher Isidore, si j'ai bien compris. Voyant le baron opiner puis se redresser un peu dans son fauteuil pour mieux entendre, l'inspecteur se lança :

— 1. Votre grand-mère a trempé dans un trafic de tableaux volés aux juifs pendant la guerre.

2. Elle a peur d'être dénoncée par sa belle fille Caroline Spizmann lorsque cette dernière s'installe au château après avoir épousé votre père.

3. Pour se débarrasser de cette menace « on » lui suggère d'écrire une lettre de demande de suicide assisté qui se redirigera sur

sa belle-fille. La chose semble plausible : Caroline est juive et les pratiques criminelles des nazis ne sont pas encore totalement éradiquées. Nous sommes en 1949, année de votre naissance.

4. Votre mère est prévenue par son frère, Winston, que sa vie est menacée. Elle quitte Fawbridge. Sa disparition semble arranger les choses.

5. Winston se fait engager au domaine comme jardinier. Il veille sur vous en absence de votre maman. Les années passent. Peu de temps avant sa mort, il « oublie » sa copie de la lettre dans son étui à lunette, sous le siège de son tracteur.

Que pensez-vous de tout ceci ?

— Well, j'admets que mes aïeux ont spolié des familles juives... Hum... quelques tableaux pendant la guerre... Je vous avoue que j'en ai honte... Mais dites-moi, Vladovic, pourquoi faudrait-il mettre tout ceci sur la place publique aujourd'hui?

— Merci pour cet aveu, baron. La lettre aurait donc un rapport avec l'histoire de votre famille. Mais mon travail est loin d'être fini. Je ne suis pas en mesure d'expliquer : petit a la disparition de votre épouse, petit b le meurtre de son amant, drapé dans sa robe de bal. Il ne s'agit plus de votre grand-mère, ni de votre mère, mais bien de votre femme!... Pouvez-vous me dire deux ou trois choses d'elle ?

— Je n'ai pas de nouvelle. Elle voyage beaucoup. C'est une femme libre...

— Libre et élégante. Comment expliquez-vous que sa robe de tango se retrouve sur le corps de son amant, au lendemain de votre bal masqué ? Le baron se recroquevilla dans son fauteuil. Il tentait de masquer son désarroi, ne voulait pas montrer qu'il avait des larmes au bord des yeux. Il toussa dans sa main et dit sur un ton pathétique :

— Vous m'en voyez désolé. Je ne sais pas.

— Vous mentez! répliqua l'inspecteur-chef qui ajouta

immédiatement, elle était chez vous le soir du réveillon, dans sa belle robe de tango. Avouez que vous l'avez vue!...

— Non, je vous assure que non. Je n'ai pas mis les pieds au bal masqué. Pas plus que vous d'ailleurs, et pour les mêmes raisons : trop de fatigue et d'émotions. Mon âge, Vladovic, et mon chagrin. Un seul être vous manque... Et la vie n'a plus de sens... Mais ce n'est pas pour cela que je vais assassiner son amant et abandonner le cadavre bien en vue dans mon parc... Cela non plus n'a pas de sens... Écoutez, ce que je vous suggère, avant que nuit noire ne tombe, c'est d'aller à l'atelier voir les tableaux. C'est à deux pas. Je vous parlerai d'elle.

— Je vois, enfin je crois voir, mon cher Isidore... Quand je pense que vous m'accusiez d'être obscur ! Je dois me rendre à l'évidence : l'obscurité est notre royaume commun... Je vous suis.

Le Baron conduisit Sébastien dans la gloriette qu'il avait aménagée en atelier pour son épouse. Il expliqua avec émotion que cette gloriette occupait le site d'une ancienne motte féodale érigée en ce lieu au milieu du XIè siècle, à l'époque normande.

— Mes ancêtres ont progressivement agrandi et déplacé l'habitat seigneurial dans le prolongement de cette ancienne chapelle en fonction des rivalités territoriales qui opposèrent les branches aînées et cadettes de ma famille. Les deux hommes gravirent quelques marches assez abruptes pour accéder au point le plus élevé du domaine. L'inspecteur reconnut la gloriette qui dominait la forêt de chênes où il s'était perdu le fameux soir du bal.

— On retrouve encore les traces de la passerelle et du pont-levis, regardez !

Le baron montrait quelques vestiges invisibles en contre bas. Sébastien contempla un instant les collines bleutées à l'horizon dans le soleil couchant. Un couple de rapaces nocturnes s'envolèrent dans

le lointain. Il pensa au couple vu dans cette gloriette au soir du réveillon, envolé lui aussi ?

Le baron avait ouvert la porte. Ils entrèrent. La lumière rasante du soir éclaira l'intérieur du bel atelier octogonal, éclairant les sculptures d'Hermione. Au mur, en pleine lumière, Sébastien remarqua un portrait : une femme au visage émacié, aux cheveux roux et aux yeux étranges, d'un bleu ciel limpide et glacé... Il resta un instant hypnotisé par l'éclat des iris, et la finesse de la bouche esquissant un sourire triste... Il y avait un beau reflet dans les cheveux... Mais c'était surtout l'éclat des yeux et leur sphéricité aquatique qui l'attirait irrésistiblement...

Il fut tiré de sa contemplation par le baron, qui lui dit que c'était un autoportrait d' Hermione.

Vlado suivit son hôte absorbé par cette image... Il avait déjà vu cette femme... Un visage aussi troublant ne s'oubliait pas...

Le baron continuait la visite. Il présenta la galerie de tableaux de sa lignée. Il détailla avec avec fierté le portrait de sa mère, Caroline Crumble. Portrait qu'il avait toujours vu au mur, à la place d'honneur, dans la grande salle du château... Le baron, ému semblait vouloir lui conter d'autres faits légendaires, mais il s'agissait de sa propre histoire. Sa mère avait disparu du château pendant des lustres. Ce tableau avait été la seule présence d'une figure maternelle pendant presque toute son enfance...

En quittant la gloriette le baron expliqua les rivalités de ses ancètres... Vladovic n'écoutait plus, l'anglais parfait du baron était devenu une sorte de musique en toile de fond... Ils marchèrent dans la forêt sur le chemin du retour, l'un bavard guidant l'autre muet, ruminant ses pensées.

Une fois entrés dans la maison du garde ils retrouvèrent le fil de leur conversation.

— Mon cher Vladovic, vous êtes bien silencieux... Sérieux, fatigué, ou assommé par mes parlottes ? Èpargnez- moi ça, voulez-vous, en raison de notre amitié naissante ?

— Isidore, ne vous méprenez pas, je ne suis pas lassé de vos propos... Vladovic, revenant à la situation présente, à voix basse, comme pour lui-même ajouta : ce qui me fait peur, précisément, c'est que mon intuition, légère comme une plume, ne m'égare, et avec elle, toute mon enquête !...

— Bah, kilo de plume ou kilo de plomb, prenons plutôt un bon verre de Lavagulin, ça dissout les idées noires mon cher Sébastien... Sans autre forme de manières, le Baron se leva, posa son plaid au dossier de son fauteuil et s'en alla prendre verres et bouteille dans le meuble en chêne de la grande cuisine glaciale. Il posa le tout sur un petit plateau et se plia devant la cheminée pour raviver le feu en ajoutant une énorme bûche qui crépita aussitôt.

— Vous n'êtes pas le premier inspecteur que je connais à être facilement sujet à une certaine forme de neurasthénie mon cher Sébastien. Le baron s'étant rapproché de son hôte, déposa le plateau sur la table basse et ajouta : Voilà pour vous réconforter ; douze ans d'âge... Ils dégustèrent en silence. Vladovic, au coin du feu, engagea la conversation sur le sujet qui le turlupinait :

— Isidore, vous m'êtes bien sympathique, mais voyez-vous, j'ai comme dans l'idée que nous sommes bien mal partis, vous comme moi. Nous sommes à sa merci, Isidore, elle voit tout, dirige tout...

— De qui voulez-vous donc parler ? De la vie en général ?

— De nos vies en particulier, même de ta vie à toi en particule, Monsieur le Baron, dit Sébastien Vladovic, dèjà grisé par l'effet du whisky hors d'âge sur sa nuit d'insomnie.

— Ah vous revenez à vos manières policières moins policées, inspecteur !

— Isidore, pardonne-moi, c'est la peur, ou plus exactement l'angoisse : j'ai peur du lendemain... Je sais que ma vie est suspendue au fil de sa plume...

— Plume ? Mais de quel oiseau parles-tu ? Je ne comprends pas ton obsession, mon cher Sébastien.

— Plume d'écrivain, de celle qui écrit notre histoire !...

— Celle de notre destinée écrite dans le grand livre ?

— Celle de nos petites tribulations écrites dans un petit livre jaune... La plume d'oie glissée dans l'œil du masque noir !... Tu sais bien, les bouquins d'Aïssa Griphe !...

Vladovic s'était levé brusquement, comme pris d'une crise d'angoisse. La toux secoua de nouveau sa grlo et il alla directement boire un trait d'eau glacée au robinet de l'évier. Le baron retrouva tout soudain son empathie des années scout, toujours prêt à secourir autrui. Il chargea et rechargea tout au long de la soirée la cheminée en bonnes bûches de chêne, et les verres en rasades de son meilleur whisky hors d'âge, dont la bouteille désormais était presque hors d'usage.

— Elle me hante, me prive de sommeil, me noue la grlo, m'empêche, m'entrave, me nuit et conspire à me nuire !... Cette femme, c'est la mort. Déclama Vladovic dont la grlo appréciait l'effet anesthésiant de l'alcool.

— Qui donc, Sébastien, la camarde ? La mort qui rôde et qui fauche avec sa grande faux toujours affûtée aux vents mauvais des saisons qui passent ?

— Oui, la mort sur ordonnance ! La mort en réponse à nos lettres de directives anticipées ! On se fait pêcher à la ligne, et au bout de l'hameçon, c'est le petit asticot de notre âme qui fout le camp à vaux l'eau !

— Tu es lyrique Sébastien, mais je ne partage pas ton désespoir.

Connais-tu la devise de ma lignée ? Il vaut mieux être optimiste et se tromper, que d'être pessimiste et avoir raison !...

— Mais le pessimiste a toujours raison, c'est la loi de la thermodynamique des processus irréversibles qui veut ça !

— Allons bon !... Voilà les grands principes de la physique maintenant, Carnot au collège de pataphysique! Reprends-toi mon cher Sébastien, rejoins-nous en terre d'espérance, tu respireras mieux, allons, voyons !

Le Baron avait retrouvé l'enthousiasme de ces années de scoutisme Baden Powel. Non seulement retrouvait-il sa jeunesse, son ardeur dans son optimisme, mais il voulait le communiquer à son nouvel ami.

L'effet de toutes ces attentions chaleureuses se dessina graduellement dans l'esprit de Sébastien Vladovic tout au long de cette nuit mémorable.

Passé minuit, il était redevenu Vlado. Il évoqua avec talent tous les succès sur les forces du mal des grands enquêteurs de la littérature, il osa même se comparer à eux :

— Moi, Sébastien Vladovic, je vais entrer dans l'histoire du roman noir ! Je suis celui qui a terrassé en combat singulier le plus grand des monstres de notre vingt-et-unième siècle!... Le docteur Nietzke, président-directeur général d'Euthan'easy !

— Le docteur qui soignait les douleurs de ma mère, tu l'as occis ! dit le Baron un peu gris, en masquant un rot sous un haut-le-cœur indigné. Le meurtre était pourtant coutumier à sa race, mais roter y était inconvenant. Good Lord, mais pourquoi ?

— Parcequ'il était un médecin Nazi, indigne héritier du Nietzsche philosophe, un dynamiteur de l'espèce humaine ! Vlado s'était levé en évoquant la découverte explosive des frères Nobel. Il resta un court instant secoué par son évocation, puis se rassit une avec une

raideur toute germanique pour continuer son explication : j'ai travaillé chez lui, comme subalterne. J'ai vu et j'ai vaincu !... La lettre, les directives anticipées de ta grand-mère, un gros virement et le compte est bon, je te l'ai dit tout à l'heure !...

— Excuse-moi, Sébastien, j'ai un peu mal à la tête. Que m'as-tu dit au juste ?

— Que ta Grand-mère avait dans ses relations le docteur Nietzke !...

— Mais non. La lettre originelle est datée de 1949. À l' époque de ma grand-mère, le médecin de la famille était le docteur Vershuer, Von Vershuer. Faut-il que je te rappelle qui était Otmar Von Vershuer ? Lui était un médecin Nazi!... Il a publié en 1942 le manuel d'eugénique et d'hérédité humaine. Homme redoutable qui avait suggéré à ma grand-mère de faire disparaître ma mère Caroline Crumble née Spizmann !... Homme redoutable qui lui a demandé d'écrire cette lettre de directives anticipées !... Tout cela pour se débarrasser d'une juive!... Les tableaux volés que ma grand-mère avait récupéré pendant la guerre étaient l'outil de son chantage !...

— Le docteur Vershuer sévissait encore après la guerre ?

— Oui Sébastien. Cet éminent scientifique, éminence grise de la politique eugénique de Hitler, ne fut puni que d'une amende de 600 DM pour avoir été compagnon de route du parti national-Socialiste !... Cet homme honorable devint membre de l'Eugenic society américaine. Il excellait au bridge, vivait dans les milieux de la meilleure société britannique, enseignait ses méthodes à de nombreux étudiants.

Pendant que le baron prennait le temps de boire une lampée de sa précieuse liqueur ambrée, l'inspecteur Vladovic, la gorge claire, ajouta : le Docteur Nietzke par exemple, qui a été l'élève du docteur Von Vershuer dès 1953...

— Le Docteur Nietzke, le deuxième docteur de la lettre était l'héritier des méthodes de Von Vershuer ?

Le baron était un peu assommé par le douze ans d'âge. Il ignorait cet aspect du passé des médecins de famille. Vlado avait enquêté pendant près d'un an comme espion en Australie pour le découvrir !...

— Eh bien oui, Isidore, le monde est petit, et bien mal fait. Nietzke avait repris la méthode puis a continué à la pratiquer dans les années cinquante, jusqu'à aujourd'hui, à moindre échelle certes, mais avec autant d'efficacité ! As-tu entendu parler du Cogen ?

— Non, pas du tout. C'est quoi ?

— Une chambre à gaz, individuelle et portative, à usage domestique, que le docteur Nietzke vend à ces clients, demandeurs de « fin de vie douce » !

— Ah je vois s'étrangla le baron Isidore Crumble, qui à son tour, avait réellement un tigre dans la grlo... L'outil de l'eutha-nazie !

— Il est grand temps de rentrer prendre un bon sommeil réparateur, mon cher Isidore, dit Sébastien soudain dégrisé. Demain, je voudrais que tu me présentes à ta mère. Tout s'éclairera!...

Chapitre 27 : Mum, vous souvenez-vous ?

Le baron conduisit très sagement sa vénérable Saab 900 aéro noire sur les routes enneigées qui sinuaient dans les magnifiques gorges de Cheddar. Sa mère s'était retirée dans cette région sauvage au sud de Bristol depuis plus de cinquante ans. Sébastien Vladovic était ravi d'être ainsi conduit dans le confort d'un fauteuil de cuir chauffant, assis à la place habituelle du chauffeur, sans être obligé de se concentrer sur la conduite. Il pouvait tout à son aise observer les forêts et les valons d'une campagne conservée comme dans un écrin

à l'abri des laideurs des zones périurbaines qui défigurent le continent.

Ils arrivèrent à dix-sept heures sonnantes à Purzebrook close, le pimpant cottage de Caroline Crumble. Celle-ci ouvrit en grand la porte-fenêtre et les laissa gravir les trois marches. Elle vocalisa de façon très maniérée une formule d'accueil que Sébastien, un peu engourdi par le voyage, eut quelque difficulté à comprendre.

— Baron, que me vaut cette visite impromptue, et monsieur, vous êtes ?

— Mum, je vous présente mon ami Sébastien, qui n'a qu'un défaut, celui d'être français !...

— Hélas, Madame, Isidore dit vrai, et j'ai bien peur d'en avoir d'autres ! dit Sébastien Vladovic dans son Anglais correct, tout en s'inclinant respectueusement.

— N'ayez aucune crainte, vous êtes dans une maison amie, entrez donc vous réchauffer !...

— Mum, vous souvenez-vous de mon nom scout lorsque j'avais sept ans ? Demanda Crumble en s'installant près du feu de cheminée.

— Evening bird !... Welcome to my home mon cher , Oizo du sôarr!... déclara avec une franche gaîté la vieille dame dont l'âge n'avait pas estompé le charme malicieux surligné d'une mèche de cheveux blancs.

Sébastien Vladovic appréciait les rituels anglais qui permettent, paradoxalement, plus de profondeur dans les échanges. Je me rappelle bien, continua-t-elle, mon frêre Winston, qui s'occupait de toi à cette époque, t'avait fait entrer chez les scouts. Tu t'appelais Evening bird, oiseau du soir, ajouta-t-elle en français avec son accent si délicieusement d'outre manche.

Pendant qu'ils prenaient le thé, servi avec une discrétion zélée par

un jeune et bel étudiant au pair, Isidore sortit de sa petite serviette de cuir la lettre recopiée par Vladovic.

— Je crains que cela vous soit désagréable Mum, mais j'aimerais avoir votre explication sur cette lettre.

Caroline lut la lettre avec attention. Son visage avait perdu charme et légèreté. Elle fut obligée de poser les mains sur ses genoux pour éviter un tremblement. Cette lettre était si lourde de souvenir : sa prétendue maladie, sa demande d'aide « à mourir »... Elle resta un long instant presque sans respirer, voûtée dans son fauteuil, puis brusquement demanda sèchement :

— Ou as-tu trouvé cette lettre ? Pendant que le baron expliquait toute l'histoire, Vladovic scruta les émotions passant fugitivement sur le beau visage de la vieille lady. Le tracteur abandonné par Winston mort l'automne dernier, la lettre trouvée dans un étui à lunette sous le siège et le cadavre d'Evariste, l'amant d'Hermione dans sa robe de tango, jeté dans la benne, furent autant d'ombres portées à la craie blanche par des nuages sur les joues et le front de Caroline Crumble. L'inspecteur reconnut le beau visage expressif : c'était celui du tableau, avec quelques années de plus...

Soudain le visage et l'œil d'azur se firent voir de profil, comme celui de l'oiseau de proie des hiéroglyphes égyptiens :

— La police te soupçonne ?

Maîtrisant parfaitement son émotion, Isidore Crumble, sans jeter un seul regard à Vladovic déclara, en se redressant sur son siège :

— Oui !... Le fait qu'Evariste O' Phan soit l'amant en titre d'Hermione fait de moi le coupable idéal pour enquêteur pressé. Crime passionnel d'un mari trompé, l'idéal de la presse de caniveau !... Puis après un temps, il ajouta, je crois que cette lettre pourrait me disculper ou en tout cas orienter l'enquête sur une autre voie... Mum, vous souvenez-vous l'avoir écrite ?

— Oui, hélas !... Oh c'est une bien vieille affaire, bien vieille et bien vilaine. Laisse-moi un instant pour recouvrer ma mémoire. Je voudrais être précise... C'est si loin tout ça!...

Sébastien Vladovic se recroquevilla imperceptiblement dans son fauteuil crapaud. Il voyait bien que la vieille lady auréolée de sa belle coiffure blanche faisait un effort pour replonger dans son passé. Il aurait voulu disparaître et en même temps pouvoir tout enregistrer. La vieille dame parla de plus en plus vite et de plus en plus faiblement.

— Je ne voulais pas que tu épouses cette Hermione!... Elle n'était que ma pâle copie conforme avec trente années et une particule en moins!... On n'épouse pas sa mère, mon cher fils!...

— Oui, Mum, oui, bien sûr !... J'admets qu'au tout début, je n'avais pas pris pleinement conscience de cette ressemblance physique. J'étais comme fasciné ; l'amour sans doute... Mais j'ai fini par comprendre ; vous m'aviez tellement manqué dans mon enfance. Elle était si vous, enfin... Elle vous ressemble beaucoup, c'est vrai. Mais un transfert maternel n'est pas un inceste que diable !...

Le baron s'était un peu emporté. Pour se faire pardonner de sa mère, il baissa le ton et poursuivit :

— Mais je ne vois pas le rapport avec la lettre. Je ne vous savais pas gravement malade !...

— Je ne l'étais pas !... Je me suis toujours portée comme un charme, encore maintenant. Mais à l'époque je consultais une fois l'an le docteur Nietzke, qui avait racheté la clientèle du vieux médecin de famille. C'est lui qui ma révélé que ta grand-mère avait écrit cette lettre signée de mon nom pour que je disparaisse!...

— Je ne comprends pas!...

— Eh bien, ta grand-mère et le médecin de famille de l'époque, le Docteur Vershuer étaient amis. Ils jouaient souvent au bridge et

Vershuer lui avait suggéré un pari...

— Je ne comprends toujours pas !...

— J'avais dit au docteur Nietzke que je ne voulais pas qu'Hermione t'épouse, devienne baronesse et héritière du château. Il m'a dit de reprendre la lettre de ta grand-mère, qui était déjà en mon nom. Tout ce que j'avais à faire, c'était de changer la date et de mettre le Docteur Nietzke au lieu du Docteur Vershuer. Il me suffisait seulement de choisir un miel dans un tableau de médicaments et d'attendre!...

— Mais dans quel but, grand dieu, si vous n'étiez pas malade ?

— Le docteur m'avait proposé de parier sur une hypothèse. Je n'avais pas compris parce que ça me paraissait bien compliqué. Un simple jeu d'écriture disait-il... Moi tout ce que j'avais à faire c'était de choisir le miel et d'attendre qu'Hermione disparaisse, comme j'ai fait moi même quand tu étais petit... Vois-tu Isidore, tous les hommes rêvent d'épouser leur mère. Le docteur Freud a bien expliqué tout ça !...

Vladovic se mordit la langue. Il voyait que la vieille dame était un peu troublée de faire cet aveu en sa présence... Il allait demander la permission de se retirer pour mieux entendre cette confession à distance, mais le baron le devança :

— C'est totalement absurde. On ne rédige pas une lettre de directives anticipées réclamant une assistance médicale au suicide pour régler son compte au complexe d'Oedipe !...

— Ne t'emporte pas Isidore ! C'était dans l'hypothèse ou, un jour, je pourrais avoir à subir des souffrances mentales ou physiques intolérables. Le miel du Docteur Nietzke était parfait pour cela, et délicieux en plus!...

— Et quel rapport avec Hermione ?

— Le docteur savait qu'elle me ressemblait étrangement. Il m'avait

raconté deux ou trois exemples de confusion de traitement entre personnes à cause d'une ressemblance!... Il avait précisé que cela pourrait se produire dans le cas qui me préoccupait.

— Quoi ? Mum, c'est invraisemblable ! Vous avez écrit cette lettre en espérant que cette aide, enfin cette assistance au suicide se reporte sur Hermione !...

— Je n'avais pas demandé à me suicider, ni à suicider ta femme voyons ! J'ai écrit une lettre pour réclamer qu'on mette fin à mes souffrances au cas où... Cela ne m'engageait à rien. Le Docteur Nietzke m'avait donné un livre, écrit par sa petite amie, une écrivaine de roman policier très célèbre à l'époque qui expliquait tout ça très bien. De toute façon, on ne se tue pas quand on sait qu'on va, tôt ou tard, mourir !...

Voyant que la discussion prenait un tour conflictuel et qu'il n'apprendrait plus rien, Sébastien Vladovic prit la parole :

— Votre position est tout à fait... Il buta sur le mot... understandable, madame, mais elle vous faisait courir un risque très grave. Cette demande de suicide assisté auprès du Docteur Nietzke était totalement illégale. Dans l'Angleterre d'avant le brexit, le suicide assisté n'était légal que dans le cadre romanesque...

Isidore Crumble ne voulait pas prolonger l'interrogatoire de sa vieille mère. Il décida de rompre l'entretien en déclarant :

— La loi anglaise le permet depuis le brexit : le suicide assisté est maintenant autorisé... Ce docteur Nietzke est-il toujours en activité ?

— Il doit bien être mort aujourd'hui!... Mais il a fait des petits qui poursuivent son ouvrage dans son paraclet !...

— Pouvez-vous me dire ou se trouve ce paraclet ? Demanda le baron alors qu'en même temps, Sébastien Vladovic, comme l'écolier sérieux qui pose une question à la maîtresse, levait la main :

— Je n'ai pas compris le sens du mot paraclet, il me semble que

c'est un faux ami, ce qui est un comble puisqu'en français, il signifie le Saint-esprit. Qu'est-ce que c'est en Angleterre?

— L'esprit anglican est sans doute moins spirituel ou plus terre-à-terre... Pour nous, le paraclet est une dépendance de l'abbaye de Buckfast, lui répondit madame la baronne mère. Elle ajouta en regardant son fils : il y a un merveilleux jardin où mon frère cultivait des fleurs aromatiques pour les abeilles de son ami Abel.

Vous trouverez facilement, l'abbaye de Buckfast se visite, tout le monde connaît. Je crois bien qu'Abel y travaille encore, et sûrement, l'esprit Saint y souffle toujours...Telles furent les derniers mots de madame la baronne mère qui avec beaucoup de rigidité aristocratique raccompagna son fils et son acolyte sur le perron.

Chapitre 28 : L'abeille est l'âme du défunt.

La baronne Caroline Crumble avait parlé du paraclet de l'abbaye de Buckfast, dans le parc naturel de Dartington. Isidore Crumble et Sébastien Vladovic décidèrent de s'y rendre pour rencontrer Abel, l'apiculteur. En trente ans, des pistes à l'intérieur de la réserve naturelle avaient été aménagées pour le tourisme vert. Les autos et particulièrement les quatre roues motrices aux pneus dévastateurs y étaient interdites. Mais, en qualité d'ancien propriétaire de ces lieux reculés, le baron Isidore Crumble avait une autorisation d'accès avec son véhicule de l'époque. Sa Panhard vintage, sortie du garage pour l'occasion, emmena le baron et l'inspecteur Vladovic au cœur du parc naturel. Le Paraclet, le centre de recherche sur les souches d'abeilles natives des différentes régions du globe, avait été construit en 2015. La cabane d'Abel à l'origine de toute l'aventure s'y trouvait encore,

préservée comme la sainte chapelle d'origine...

C'était une cabane de bois construite sur pilotis autour d'un chêne. Le cadre était un écrin de nature inviolée, au bord de l'Oboe, un cours d'eau puissant en hiver, ruisseau en été ... Si l'on y venait en vélo où mieux, en canoë, on y trouvait un oratoire. Si on y venait en automobile, alors on ne trouvait qu'une pitoyable cabane de pêcheur ...

Tout est dans la qualité du regard, qui en elle-même dépend de l'état de fatigue du corps : lorsque l'on est fatigué par un trajet à vélo et que l'on s'assied sur un bon vieux siège, même vulgairement taillé dans une souche, on est disposé à trouver l'environnement sublime.

Si l'on quitte à peine le siège moelleux d'une superbe automobile magnifiquement restaurée, tout paraît laid et miséreux... Ce fut la première impression de l'inspecteur. Mais il se trompait. Abel avait compris cela depuis longtemps et avait progressivement réduit tout luxe dans sa cabane, en laquelle il vivait pourtant comme un prince... C'est en seigneur qu'il accueillit l'inspecteur et le baron en passant la tête à la fenêtre haut perchée sous le chêne :

— Qu'est-ce que-c'est ?

— Nous souhaiterions parler à Sir Abel Kaïen...

— Il n'y a pas de sir ni de lord, ni qui que ce soit de cet ordre ici. La petite croisée se referma derrière le lierre gelé. Cette cabane était en été une sorte d'école bourdonnante d'abeilles, champêtre et aquatique. Un campus insolite, non loin de l'abbaye de Buckfast. En hiver elle avait l'austérité inspirée d'un monastère gaëlique du haut moyen - âge...

Abel Kaïn avait construit lui-même cette cabane en forme de ruche sur pilotis. Il y vivait en autarcie complète depuis plus d'une trentaine d'années. Il cultivait un peu la terre fertile de la berge, mais surtout il étudiait la vie de ses abeilles. Il avait écrit plus de trois

cents articles publiés dans des revues spécialisées. Il s'était appliqué initialement à recopier les vieux traités d'apiculture écrits par le frère Adam, le fameux moine bénédictin de l'abbaye, créateur de la race d'abeille Buckfast. Il en avait adapté les méthodes de façon rigoureuse, afin d'y apporter de subtiles améliorations. De fil en aiguille, il avait rayonné sur tout un monde d'adeptes qui étaient devenus ses étudiants ou plutôt ses moines.

En effet, Abel Kaïn avait voué son oratoire à Saint Orthaire qui s'était un temps installé en ces lieux. Comme le saint ermite, dans le silence et l'écriture, il avait inventé une méthode de guérison miraculeuse. À la différence de l'ermite du moyen âge, Abel Kaïn avait reçu ce don de la communauté des moines bénédictins de l'abbaye dont il était oblat. Les moines eux-mêmes tenaient ce savoir de temps plus anciens encore. Les barons du moyen-âge avaient ramené d'Italie des rouleaux contenant des recettes de remèdes mystérieux à base de cire d'abeille...

Le Baron et Vladovic étaient restés muets et immobiles devant la cabane de bois recouverte d'un reste de lierre. Ils levèrent la tête quand la fenêtre s'entrouvrit de nouveau :

— Qu'est-ce que vous lui voulez à Abel ?

— Simplement lui parler, répondit le baron qui précisa : lui parler de ses abeilles et des fleurs de Winston. La fenêtre s'ouvrit plus grand et la tête chenue y paru encore :

— Vous connaissez mon vieil ami Winston, what a surprise, je le croyais mort!

— Hélas, oui, l'année dernière. Je suis le Baron Isidore Crumble, neveu de Winston, et voici un ami venu du continent, un français, Sébastien Vladovic, apiculteur amateur. Dit le baron en s'inclinant et en ouvrant son bras vers son compagnon. Ce n'était qu'un demi mensonge. Le baron ignorait que Sébastien était le seul apiculteur

ayant échangé un baiser avec une abeille géante, ce qui n'est pas travail d'amateur, mais d'amant...

J'ai toujours entendu mon oncle dire que son ami Abel était l'apiculteur le plus ingénieux et le plus doué de tout le Comonwealth... Ajouta le baron un peu trop dithyrambique.

— Je ferme ma fenêtre à la flatterie, mais j'ouvre volontiers ma porte à l'amitié.

La fenêtre s'était à peine refermée que la porte s'ouvrit.

Je vous accorde quelques minutes en mémoire de l'amitié qui me liait à Winston. Vous me donnerez des nouvelles des fleurs qu'il cultivait à Fawbrige...

Ils entrèrent et furent bientôt chacun dotés d'un mug de thé parfumé au miel de lavande. Pendant que Sébastien Vladovic inspectait les lieux du regard, la discussion s'engagea entre Abel et Crumble :

— Ce pauvre Winston!... J'irai un jour le rejoindre... Il a eu bien du courage votre oncle, et bien du mérite. La vie a été dure pour lui. Il a vieilli plus vite que moi et pourtant nous avions le même âge !...

— Vous êtes jeune encore Abel!... À croire que votre miel et vos abeilles vous conservent.

— C'est un secret de longévité qui est connu depuis les Egyptiens!... Le tout, c'est de savoir doser. Les produits de la ruche et de l'abeille contiennent le meilleur comme le pire !...

— Comment ça ? Demanda Crumble avec une belle naïveté.

— Ah monsieur le petit baron, je vous appelais comme cela quand vous étiez enfant, il faudrait que je retrouve d'un coup les trois cent-vingt-huit articles que j'ai écrits ou cosignés en plus de cinquante ans de recherches!... La propolis servait à l'embaumement des pharaons. Si je suis bien conservé, comme vous dites, c'est que nous en avons extrait les principes actifs !... Mais je ne suis pas une momie,

messieurs. Ces dernières années, depuis la création du Paraclet, nos recherches s'accélèrent et nos budgets explosent. La mode est à la sérotonine... Mais je suppose que vous n'êtes pas venu pour papoter recherche et développement sur la biologie de l'abeille ?

Le baron Crumble sortit la lettre de son sac et la posa sur la table de la cuisine, très encombrée :

— Voilà ce qui m'amène : une lettre retrouvée dans la boîte à gants du tracteur de Winston. Ma mère prétend qu'elle est de son écriture. Pouvez-vous regarder s'il vous plaît?

Abel prit la lettre, la déploya soigneusement et dit :

— je reconnais pas l'écriture de Winston, surtout les « é» qui sont bien de lui !... Abel se mit à lire en marchant dans la pièce... Puis il contempla la lettre un long moment sans parler. Enfin il releva la tête, regarda le baron avec une mimique navrée et dit simplement : C'est si loin... Cela me revient à la mémoire tout en bloc... Caroline Crumble, née Spizmann... Winston m'avait parlé d'une menace qui pesait sur sa soeur. Mais je ne savais pas qu'elle était malade et qu'elle avait demandé à mourir, il ne m'en avait rien dit!...

— Ma mère se porte comme un charme... Elle a quatre-vingt-quinze ans aujourd'hui et toujours la même devise : never explain, never complain. Savez-vous qu'elle était cette menace dont parlait Winston ?

— Attendez, monsieur le baron, il faut que je replonge dans ma mémoire épisodique... Vous savez, ce n'est pas à moi d'exhumer ce qui de votre histoire familiale est tributaire de l'histoire avec un grand H. Pendant la deuxième guerre, votre grand-mère a été liée au docteur Von Vershuer.. C'était un grand savant, qui avec quelques autres se sont égarés sous la bannière à croix gammée... La menace, à cette époque noire concernait tous les juifs...

Mais je dois vous dire qu'avec Winston nous étions amis,

complices, même, mais pas très causants. Nous harmonisions nos projets conjoints, lui pour les fleurs mellifères et moi pour les abeilles pollinisatrices. Notre petite histoire, avec le temps, a parfois tutoyé la grande... Nous qui avions dès les années trente, traduit les travaux de Von Frish sur le « langage de l'abeille », nous étions, sans le savoir, en avance de près d'un demi-siècle!... L'école de recherche que nous avons fondée avec les capitaux des dignitaires et savants de l'époque a vu passer de très nombreux chercheurs, des bons et des moins bons...

À cette époque, je récoltais le pollen que les abeilles ramenaient des fleurs de la colline et de la forêt de la rive gauche de l'Oboe, celle qui en ce lieu est exposée aux rayons du soleil levant. Je voulais que mes abeilles buckfast, dans leur chapelle, reconstituent le modèle d'un monastère ou des vestales composent un miel céleste avec les fleurs les plus vertueuses sélectionnées par Winston.

Le vieil apiculteur, très ému par cette évocation resta silencieux. Un long moment passa. L'ambiance acoustique de l'ermitage, rythmée par le clocher de l'abbaye toute proche était propice au recueillement. L'écho de la cuillère tintant dans la tasse d'Abel mit fin à leur méditation. La mémoire lui était revenue :

Un jour, je suis entré dans les jardins du château pour saluer Winston et pour déposer les pots de miel que votre grand-mère lui avait demandé. Je l'ai aperçu assis sur le banc de pierre, à l'ombre du grand tilleul. Il aimait s'y reposer et regarder le ballet de mes abeilles. Je les avais bien conditionnées à éviter les fleurs enivrantes du tilleul pour leur préférer celles de ses passérines à large calice. Des fleurs rares qu'il avait réussi à acclimater et dont la langue-de-moineau était un véritable attracteur pour ma variété Buckfast. En m'approchant, j'ai entendu un murmure. Je me suis penché vers lui : il récitait quelque chose d'une voix monotone dans une langue aux

sonorités étranges. Il m'a souri, et a continué son monologue à mon intention. Je me souviens encore de sa phrase :
« l'abeille est l'âme des défunts ».

En hébreu le mot abeille, déborah, est dérivé de la racine débar, la parole. Dans son poème intitulé « l'ouverture de la bouche », l'âme était libérée de son enveloppe charnelle et sortait de la bouche du mort, comme une abeille. Ce jour-là, Winston me fit un aveu. Il m'expliqua, à sa manière pudique, les souffrances de sa famille. Ils étaient arrivés en Angleterre en 1942, fuyant les persécutions des nazis. Il ne m'avait jamais dit que votre mère et lui étaient juifs. Leur père était collectionneur de tableaux et assez fortuné pour faire partie de la diaspora qui pouvait trouver refuge aux Ètats-unis ou en Angleterre. Votre mère a obtenu la nationalité britannique en épousant votre père et a du même coup acquis le titre de baronnesse. Votre grand-mère y était opposée. À l'époque elle était conseillée par le docteur Von Vershuer... Je n'ai pas besoin de vous dire ce que je pense des théories eugéniques que certains défendent encore aujourd'hui... Enfin, pour répondre précisément à votre question, je pense que cette lettre à été recopiée par Winston, et laissée à votre intention Monsieur le baron. La dernière volonté de Winston était de vous révéler toute cette histoire. La nôtre, et celle de votre famille qu'il vous appartient de reconstituer.

Voyant l'attitude contrite du baron, Abel poursuivit avec un peu plus d'aménité. Je vois que sur la lettre figure aussi le nom du Docteur Nietzke. Il s'agit là aussi d'un lugubre personnage. Il a été l'élève du Docteur Vershuer et notre élève aussi au moment où le rucher du paraclet prenait la forme d'un laboratoire de recherche, dans les années soixante. Je dois dire qu'il était un étudiant extrêmement doué. Je n'ai jamais vu un chercheur capable de diriger aussi parfaitement le comportement des abeilles. J'avoue que j'avais

au début considéré ses recherches avec une paternelle sympathie. Il voulait créer des « abeilles carnicoles », spécialisées dans la récolte de pollen et des « abeilles véganes » ne récoltant que le nectar. Il pensait que le régime alimentaire des larves orienterait le développement et déterminerait le comportement de l'adulte. Il écrivait dans ses carnets de laboratoire les résultats escomptés et obtenus... Pendant sa maîtrise, Alan Nietzke avec toute la persévérance de ces tendres années, améliora ses méthodes et obtint des résultats prometteurs sur des Apis mellifera de race noire. Il les avait conditionnées pour qu'elles ne butinent que le nectar des rhododendrons toxiques et le pollen des fleurs tombales du cimetière de l'abbaye ! Avec enthousiasme, il avait rédigé sa première note scientifique qu'il m'avait remise avec fierté. Lorsqu'il nous a communiqué ses résultats, il prétendait, avec tout l'orgueil de sa jeunesse, pouvoir créer un miel contenant tous les éléments chimiques pour prolonger la vie ou au contraire précipiter la mort!... Je n'ai pas pu m'empêcher d'ironiser devant toute l'équipe de chercheurs qui constituaient le jury : Notre jeune ami se croit le roi soleil de l'abeille !... ai-je dit. Ce qui a scellé notre rupture. Il est parti du laboratoire dès le lendemain emportant notre méthode de sélection de souches d'abeilles spécialisées par écotypes de fleurs avant que nous ne puissions enregistrer le brevet.

Je dois reconnaître que ce qu'il prétendait est devenu vrai. D'après la thèse que le docteur Nietzke a soutenu à l'université de Darwin après avoir fait toute cette étude de terrain chez nous, le miel produit par ses abeilles contient une toxine qui provoque un ralentissement du coeur et de la respiration, pouvant causer la mort chez les personnes âgées.

Nous avons abandonné cette recherche aujourd'hui, mais une découverte de cette nature est irréversible et peut être appliquée par

d'autres, en d'autres lieux, et dans d'autres desseins, malgré nos brevets actuels... En mon âme et conscience, à voir les choses avec toute la hauteur requise pour juger, au-delà du bien et du mal, l'avancée de notre discipline, que l'on n'appelait pas encore écologie à l'époque, nous n'avons pas à nous sentir coupables !...

Un long moment passa. Les trois hommes buvaient leur thé, absorbés dans leurs pensées.

Voilà tout ce que je peux vous dire du passé. Aujourd'hui considérant ce qu'est devenu le petit laboratoire de départ, Winston pourrait être rétrospectivement très fier de lui, et de nous !...

Après un moment de silence, Abel regarda fixement ses hôtes et dit avec autorité : étant donné le grave illettrisme scientifique contemporain, il vaut mieux que tout de notre histoire ne soit pas dit... Même si on peut discuter sur ce que l'on doit communiquer au grand public. Albert Einstein a dit : « si l'abeille disparaissait, l'humanité n'aurait plus que cinq années à vivre » et ce genre de choses !... La presse sait mettre un chapeau racoleur pour coiffer les têtes vides!...

Vous savez, les abeilles sont, et ont toujours été, une parfaite métaphore de la société humaine. La fameuse disparition des colonies est un effet de la folie productiviste qui saisit les hommes dans la logique d'aujourd'hui. Les problèmes de l'agriculture et de l'apiculture sont liés et extrêmement difficiles à résoudre... Ici, et depuis toujours, nous avons décidé de nous attaquer au problème par le petit bout : think globaly, act localy. Sébastien Vladovic, espérant redorer le blason d'Isidore, osa une question :

— Professeur, j'ai lu dans un bon journal de vulgarisation, il y en a, que vous avez créé la première souche d'abeille transgénique, ici dans votre centre de recherche du paraclet. Est-ce vrai ?

— La presse, je vous l'ai dit, va toujours un peu vite en besogne...

Mais il est exact que nous travaillons à cela, maintenant, ici, dans ce que l'on appelle désormais « le paraclet ». Que voulez-vous, face aux végétaux modifiés, il faut des souches d'abeilles adaptées. Les recherches que nous menons sont pionnières, je vous l'ai dit. Elles s'enracinent dans le savoir des premiers médecins de la haute Egypte, mais nous utilisons tous les pouvoirs des algorithmes de l'ingénierie génomique d'aujourd'hui. Mais je dois faire vite, messieurs !... Si vous voulez étudier nos travaux, tout est en libre accès: voyez le site du Paraclet, le lien est PcC. fr. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail. Busy bee je suis et serai tant que je pourrai.

Il raccompagna les deux visiteurs. Sur le pas de sa porte, il les congédia d'un seul regard. Un regard d'aigle à double focale, une tête coiffée d'une auréole de cheveux gris en bataille, une parole de sage que surlignait une moustache de chanteur de charme des années cinquante...

Les deux hommes, fascinés et muets, comprirent qu'Abel était un homme hors du commun, chez qui les années ne passaient que pour permettre de toujours grandir en savoir ; un véritable apiculteur en somme.

Sur le chemin forestier du retour, Crumble conduisit très lentement, levier enclenché en transmission démultipliée. La piste serpentait dans les éboulis, et il était encore bouleversé par les révélations d'Abel. Juché sur le siège avant, Vladovic très excité pérorait.

— Mon cher Isidore, je vais tenter d'être clair. L'histoire de cette lettre s'écrit en trois temps : A. Elvira Crumble, sous l'influence du Nazi Von Vershuer, l'écrit en 1949 dans de l'intention d'éviter l'intrusion d'une Spizmann dans votre lignée. B. Votre mère, Caroline, est soustraite à la menace de sa belle-mère par son frère Winston. C. Caroline ré-actualise cette lettre en 1994, pour la même

raison, cette fois en direction d' Hermione, dans le même but, empêcher un mariage, le votre. Elle l'adresse au docteur Nietzke, qui a repris la clientèle du docteur Von Vershuer, et qui a dérobé la formule du miel de mort douce ... Vous me suivez, Baron?

— Good lord, silence Vladovic!... Vous ne voyez pas que nous sommes au bord du vide!... Après avoir négocié adroitement un passage difficile, Le baron ajouta : j'essaierai de comprendre tout cela à tête reposée, inspecteur. Pour l'instant je dois éviter de nous mettre au ravin, excusez-moi si je ne vous prête pas une oreille attentive.

Ils restèrent silencieux tout le reste du trajet sur les pistes du parc naturel, n'écoutant que les rugissements du moteur. Lorsqu'ils arrivèrent sur l'autoroute, Crumble proposa de reprendre le fil de la discussion...

— Personnellement, je ne parviens pas à comprendre comment cette lettre rédigée en pleine conscience par ma grand-mère en 1949, recopiée par ma mère en 1994, se retrouve en 2020, avec le cadavre de l'amant de ma femme sur le tracteur de Winston... Il rattrapa une embardée causée par son inattention, étouffa un juron et ajouta : comment est ce pensable ?

— Nous avons là un condensé de l'histoire de l'eutha-nazie, pardon euthanasie, au cours du XX è siècle, baron!... S'exclama Vladovic qui avait ruminé entre deux cahots pendant toute la durée du trajet. Puis il garda le silence, pour ne pas troubler davantage le conducteur. Au bout d'un long instant, alors que la nuit tombait, il ajouta : voilà ce que nous allons faire Isidore...

Il expliqua au baron tous les détails du plan qu'il avait cogité.

Chapitre 29 : La lettre du Baron.

Un des premiers coucher de soleil de la nouvelle année jetait des flèches de lumière sur les frondaisons du parc. Le vent avait laissé

une couverture de neige sur les pelouses. Le baron était dans sa chambre, muré dans sa solitude et son chagrin. De sa fenêtre, il contemplait son domaine. Il constatait que depuis ce qu'il appelait la trahison de son épouse, il avait abandonné ses jardins aux noirs tentacules des ronces et ses bâtiments aux noueuses invasions du lierre. Isidore Crumble avait vu, étant enfant, tous les tableaux du château jetés dans une camionnette aux couleurs criardes et emportés, arrachés à sa contemplation et volés à son imaginaire. Le portrait de sa mère, dans toute la douceur de ses vertes années, au dessus de la grande cheminée du salon, avait été comme dérobé à son regard d'enfant et remisé à la cave. Le tableau l'avait aidé à vivre un amour filial dans l'attente, en l'absence de sa mère!... Ce souvenir ancien et refoulé revenait à la surface, comme une pensée obscure... Cette mémoire chargée d'une intensité plus vive embrasa tout son esprit. Hermione ; il avait épousé Hermione pour retrouver sa mère et désormais c'était Hermione qui lui était volée...

À l'horizon Est, l'étang des hautes herbes réfléchissait les lueurs du crépuscule. Dans le ciel comme dans son esprit, les braises de la colère brûlaient encore sous les cendres. Il avait jusque-là lutté avec courage, mais il ne pouvait plus accepter les humiliations de l'abandon et de sa déchéance corporelle.

Lord Isidore Crumble laissait en lui perfuser l'idée du suicide, tiède et inexorable comme une anesthésie. En même temps, avec toute sa colère contenue, il imaginait le scénario de son suicide. Ce fut comme un envoûtement. Il demanda à son dévoué Ronald d'aller chercher le tableau dans la tour- atelier où il avait été exposé. Il l'accrocha dans sa chambre, face à la dernière lumière incertaine de la nuit d'hiver. C'était le portrait de sa mère jeune. Le style était celui de l'expressionnisme allemand. Mis à part le style un peu « t'as de beaux yeux, façon Bambi », on eût dit que c'était le portrait

d'Hermione. Il n'avait jamais aimé que la même femme...

La pensée de sa mort l'occupa toute la nuit passée à méditer devant le tableau. Son rêve et la réalité se rejoignirent dans une ferveur désespérée... Isidore Crumble restait prostré, les bras posés sur les accoudoirs de son fauteuil club, les mains ouvertes en une supplication muette et pathétique devant le portrait de sa mère Il passa toute cette longue nuit sans dormir, à retenir ses larmes et à visiter sa mémoire. Il ne mangea presque pas, mais but plus que de raison... Il vit en songe éveillé, noyé de chagrin et d'alcool, apparaître la fée, la femme-enfant, à la fois mère et épouse, celle qui lui avait donné la vie et celle qui lui donnerait la mort... Une mort douce, apportée par une mère-épouse, à sa demande... Il lui suffisait d'écrire sa lettre d'intention...

Ma chère Hermione,

Je suis, comme on dit, au bout du rouleau... Le baron écrivait au stylo plume Faber-Castel. Le désespoir guidait sa plume d'or fin. L'encre noire dessinait avec élégance ses dernières pensées. Le coeur du vieil aristocrate battait encore pour son Hermione... Les mots calligraphiés emportaient son chant du cygne, son dernier chant d'amour, le plus beau. *Je sais que la vie est merveilleuse, mais je te supplie, Hermione, ma belle, de m'en exclure !...*

Le baron étira sa jambe droite sous le guéridon qui lui servait d'écritoire. Il souffrait de douleurs lancinantes depuis un vieil accident de cheval... Le grand salon était dans l'obscurité, la tête du baron projetait son ombre sur le papier peint du mur. La lueur de la bougie éclaira un instant la lettre suspendue par le point d'exclamation muet suivi des trois points de suspension. Il n'était pas dans les habitudes du Baron de cultiver le style émotionnel Célinien... Lui d'ordinaire si réservé sentait pourtant l'émotion le submerger, emportée par sa plume, comme s'il écrivait avec l'encre

de ses larmes :

J'ai fini par me résoudre à te causer cette peine, ou cet ennui, mais je sais que je ne peux pas faire autrement pour te revoir une dernière fois. Hermione, je veux recevoir la mort de ta main, avant tout parce qu'ainsi il y aura entre nous un lien qui ne sera pas futile mais éternel, et ensuite pour que tu puisses m'écouter une dernière fois et me croire avec confiance. Si je suis tombé amoureux de toi, ce n'est pas seulement parce que je te désirais, mais parce que tu es de la même trempe que moi, et que tu agis et parle comme moi.

Mais toi, si sèche et parfaitement cynique que tu sois devenue de par ta profession, tu n'es pourtant pas au bout du rouleau comme moi. Tu es jeune, incroyablement jeune, tu es ce que j'étais à vingt-huit ans quand, décidé à me suicider pour je ne sais quelle déception, je ne l'ai pas fait. Je me trouvais alors encore curieux de moi-même, et du lendemain.... Maintenant c'est le contraire : je sais que ma vie est sans lendemain, et que c'est là une tragédie ineffable.

Le baron avait relevé sa tête. Une larme roulait sur sa joue. Il l'essuya de son mouchoir en grosse étoffe de Cholet qu'il portait toujours avec lui, dans la poche latérale gauche de sa culotte de cheval, et dans la poche du même côté de ses vestons de ville.

Il se moucha et senti au travers de l'étoffe l'odeur de Thorgal. Il fut soudain transporté par son cheval préféré, retrouva un court instant les parfums de ses cavalcades en forêt. Sa grand-mère avait écrit un traité sur l'élevage des chevaux. Il n'avait, dans toute sa vie connu de fidèlité que dans cet amour du cheval...

Puis-je te dire, mon amour, que je ne me suis jamais réveillé avec une autre femme que toi à mes côtés ? Que je n'ai jamais été plus sérieux que quand je te disais : Je ne t'aime pas!... »

Rappelle-toi que j'ai toujours eu le cerveau un peu tordu mais la fantaisie heureuse, et aucun goût pour la niaiserie commune. Je suis

au monde depuis déjà plus de soixante-et-onze ans, et cela suffit.

Toi tu peux encore brûler la chandelle par les deux bouts, ne t'en prive pas. Pour ma part je l'ai brûlée entièrement par un seul bout. J'éprouve de l'amour pour toi, Hermione, une flambée d'amour. C'est la dernière lueur de ma chandelle. Cette chandelle, je voudrais que tu la mèches de tes doigts délicats.

Adieu, chère Hermione, aide moi pour que la vie que j'ai vécue jusqu'au bout ne soit désormais qu'une cendre.

Assez de mots, un acte !...

Isidore Crumble, fawbridge, le 7 Janvier 2021.

Le baron Isidore Crumble souffla sa chandelle, d'un seul coup, avec le bel enthousiasme de ses anniversaires. Puis il resta dans le noir à méditer et à attendre. Au matin, dégrisé et épuisé, Isidore Crumble raviva un grand feu dans la cheminée, et à la lueur des flammes, prit sa tablette pour écrire le formulaire de directives anticipées sur le site euthan'easy.com qui proposait un guide d'aide à la rédaction :

Je soussigné Lord Isidore Crumble, né le 7 Aout 1949 à Fawbrige, profession éleveur de chevaux, Nationalité Britannique, demeurant à Fawbridge, Devon. Considérant que je serai bientôt dans un état physique qui ne me permettra pas d'exiger qu'on respecte mes volontés au sujet de ma propre fin de vie, je donne mandat, conformément à l'article LR 1111 du deadly code civil à Hermione Crumble née le 16 Aout 1987 à Tilly sur Seules, Calvados, France, demeurant à Bristol, Grande Bretagne ; qui connaît bien mes volontés en matière de santé, de veiller à leur bonne exécution afin de me soulager de mes souffrances, quand bien même cela pourrait conduire à mon décès.

Bon pour pouvoir à Madame Hermione Crumble, A Fawbridge, le 7 Janvier 2021.

Après avoir envoyé le document complété de sa lettre manuscrite en pièce jointe, Isidore Crumble posa sa tablette sur un guéridon. Puis il se déshabilla complètement et, se regardant longuement dans la glace de sa grande armoire, s'équipa en tenue d'équitation, avec un soin méticuleux. Dans le tiroir de son bureau, il prit son revolver à crosse de nacre qu'il glissa dans une besace de cuir. Puis, sans prendre le petit-déjeuner que Ronald avait préparé en cuisine, il ouvrit la grande porte du hall, prit une inspiration douloureuse et sortit dans l'air vif des premiers matins de l'année.

Dans le box le plus luxueux de son écurie, Lord Crumble retrouva Thorgal son compagnon de tous les jours. Il étrilla vigoureusement l'étalon à robe claire en lui parlant à voix basse. Il le sella et après une tape un peu brusque sur l'encolure, le fit sortir des écuries, monta en selle et quitta la cour d'honneur pour s'enfoncer au petit trot par une allée latérale dans les bois. Il dépassa les bâtiments de la ferme, qui abritait la plus grande partie de ses chevaux. Seuls les plus beaux vivaient dans les écuries du château, à deux pas de lui. Il constata que les canards marchaient sur la mare et que les branches des jeunes bouleaux plantés à l'automne, pliaient sous le poids de la neige. Il parvint ensuite à la gloriette qui avait naguère abrité son amour. Plus personne n'habitait cet endroit, qu'il avait aménagé à grands frais pour y rencontrer Hermione dans un cadre au décor romantique, et délicieusement futile. Il avait imaginé qu'elle pourrait installer son atelier et y être heureuse. Rien n'avait bougé depuis la visite qu'il avait faite avec Vladovic. Isidore descendit de son cheval, envahi par un mélange désagréable de rancœur et de détresse.

Il se sentait comme un enfant abandonné, livré à lui-même, mais déterminé. Il souffrait de l'absence d'Hermione à un point tel que son esprit se laissai envahir par une incoercible pulsion de mort. Il sortit le revolver de la sacoche, pointa l'arme sur le crâne de Thorgal et fit

feu...

Chapitre 30 : La « fin » du baron.

C'est pour ce soir à vingt heures. Sébastien Vladovic avait bien reçu le sms du baron. Il prit son arme de service. Il savait qu'il ne l'utiliserait pas. C'était le grand soir, pour le baron, comme pour lui...

Bien avant dix-neuf heures, il gara sa voiture près de la chapelle et termina le chemin à pied par le petit bois. Il entra dans le château par l'entrée de l'office. La cuisinière lui avait préparé un en-cas, à la demande du baron. Lequel avait, délicate attention, débouché une bouteille de nuit saint-Georges. Sébastien se restaura de la façon la plus agréable. Un fauteuil de cuir l'attendait après le dîner, dans une alcôve de l'arrière cuisine en face d'un vieux tableau électrique. Une dizaine de clochettes numérotées correspondaient aux différentes chambres ce qui permettait aux habitants d'appeler les domestiques pour leur petit-déjeuner... Il n'y avait qu'à somnoler jusqu'au signal du baron. Vladovic soupira et s'appuya au dossier. Alourdi par le vin, il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, il était vingt-deux heures. Le vénérable mécanisme reliant la pièce de l'étage où était le baron Isidore Crumble à sa clochette tintant à l'office n'avait pas fonctionné...

Il se hâta comme un ours à l'affût dans le large couloir menant à l'escalier majestueux. Au premier étage, il y avait quatre ou cinq grandes chambres. L'une d'elles était éclairée. Vladovic s'arrêta devant la porte, risqua un oeil. Un bel abat-jour diffusait une lumière chaude sur les murs de la pièce. Le baron était dans son fauteuil. Il faisait face à une personne que Vladovic ne pouvait voir qu'en ombre chinoise. Hermione, car c'était elle, se leva et passa derrière le baron. À ce moment, elle prit la lumière et Vladovic la reconnut. Belle et hiératique, elle parlait à voix basse.

Que disait-elle ?

Sébastien ferma les yeux. La voix d'Hermione devint plus audible, elle chantait presque... Le point sur la hanche, la tête légèrement penchée en avant, elle examinait la nuque du baron. Elle prit une voix de basse pour donner un ordre, tandis que Crumble, comme ensorcelé baissait la tête...

— La semaine dernière je t'ai promis de revenir. Je suis revenue. Mais sois tranquille, je ne te reverrai plus... Dit elle en appliquant le poing sur le cou du baron. Isidore frissonna et lentement, releva la tête. Mais il resta comme paralysé, le corps raide, les chevilles croisées, la tête dressée... Déjà ses os s'effritaient. Il émanait de son corps une faillite impérieuse, et une putréfaction impossible à méconnaître qui semblait se sublimer dans la liquéfaction glauque de ses yeux jadis bleus... Il essaya de fermer les yeux et ne put y parvenir. L'effroi voilait son regard. Il délirait presque :

— Mère, vous êtes si belle, comme avant... Il avait cherché, depuis dix-huit jours, refuge dans la boisson. Il s'était mis à boire, il y avait déjà quelques années en constatant qu'il était devenu impuissant. Par un tortueux processus, il croyait moins s'enivrer pour noyer sa honte qu'excuser sa déficience par l'ivresse et, peu à peu, il avait sombré dans la folie...

Ce soir, l'effet conjugué de l'alcool et de l'Oxymiel lui glaçait le sang de façon foudroyante. Toute sa vie, il avait été sensible au froid. À certains moments, il avait eu l'impression d'avoir les os transformés en blocs de glace et le sang en cristaux sous l'effet du gel... C'était désormais chose faite...

— Vous m'avez donné la vie, et maintenant, vous me donnez la mort. Dit le baron . De son dernier souffle il lança : la prophécie des abeille est réalisée !...

C'était la phrase convenue : Vladovic fit irruption dans la pièce, arme au poing.

— Madame, au nom de la loi, je vous arrête ! La belle Hermione se cabra et un grognement étouffé sortit de sa gorge. Elle croisa les bras sur sa poitrine, formant un rempart sur son décolleté. Puis, aussi calme qu'avant l'intrusion de l'inspecteur, elle se laissa tomber dans le fauteuil en face du baron. Elle s'inclina et lui murmura à l'oreille:

— Dis-moi : quel est ton secret ? Le dernier secret du Baron tenait en un mot. Un mot qui donne à la fois la puissance et la joie, et qui ouvre toutes les portes. Ce mot, qu'Isidore Crumble murmura dans son dernier soupir, Hermione le connaissait depuis longtemps : AIMER.

— Pardonne moi lui dit-elle avec un beau regard de biche traquée. Pâle, immobile, elle était presque aussi brisée que lui par l'effort moral dont elle avait accompagné son geste fatal, pourtant aussi ténu qu'une piqûre d'abeille... Elle tenait encore à la main une petite seringue. C'était une abeille en céramique jaune qu'elle avait tiré de sa mallette de métal laqué rouge. Le bijou portait le sigle Lutécium 71...

QUATRIÈME PARTIE : L'ARBITRAGE DE CANBERRA.

Chapitre 31 : Des morts bien vivants.

Pour statuer sur la question de la culpabilité d'Euthan'easy à l'encontre de madame Eugénie Cholet à Durtal, Maine et Loir, France, il fallait intenter une procédure. La société était basée en Australie, bien en dehors de la zone d'influence de la loi Tigronesque hexagonale. Hermione, la principale opératrice avait été arrêtée en Angleterre et avait la double nationalité Anglaise et Australienne !... Les citoyens libres du café sauvage, organisés en association, formulèrent une demande d'arbitrage. Le petit Charles, comme le

grand, entra en résistance. Il était révolté par la conclusion d'enquête sur la mort accidentelle de son ami. Il se démena adroitement pour obtenir les services bénévoles d'un avocat du Maine & Loir. C'était assurément le meilleur en regard du rapport qualité/prix, puisque le seul acceptant de plaider sans penser en priorité à son porte-monnaie.

Nous pouvons imaginer que cet exemple vertueux fit tache d'huile. Tous les justes de France et d'ailleurs, alarmés par les réseaux sociaux contre les féminicides et les homicides perpétrés par Euthan'easy, souscrivirent à un financement participatif qui en un éclair recueillit suffisamment d'argent pour mettre publiquement en accusation cette société d'ubérisation de la camarde.

Parmi les principaux contributeurs, seule la famille d'Houteville fit défaut. Un grand historien suggérera de convoquer les archives du musée de la tapisserie de l'apocalypse ... Au moyen âge, on ne se privait pas de la possibilité d'excommunier la mort !... Pourquoi serions-nous plus démunis au XXIe siècle contre une société faisant commerce de suicides assistés ? Pourquoi ne pas instruire un procès en arbitrage exemplaire ? Le musée de l'apocalypse, les descendants du Duc d'Anjou, et la dynastie anglaise des Crumble financèrent pour une bonne part la demande d'arbitrage international. Il fallait pouvoir couvrir les frais d'avocats et de juristes au niveau de l'instruction du dossier des règles de procédure.

Après de nombreuses tergiversations sur le sujet, une solution pragmatique s'est imposée. Puisqu' Euthan'easy était en Australie, la capitale, Canberra, fût choisie comme lieu du jugement. L'anglais serait la langue d'usage, mais des interprètes furent recrutés pour que tous les comités citoyens des différents pays puissent s'exprimer dans leur langue maternelle. Pas moins de vingt-trois pays aussi divers que le Burundi et la Lituanie, ainsi que des petits comités comme les Basques et les Bretons se réunirent dans la ville, autour du lac et

sous les eucalyptus... La mort choisie concernait aussi bien toutes les nations que tous les groupes sociaux, bref, tous les mortels... Le budget engagé, bien que conséquent s'élevait à peine au dixième de celui d'un G20 ordinaire. Est-il besoin de dire que les économies étaient surtout faites sur la ligne « sécurité ».

Euthan'easy avec son site utilisant l'image vertueuse de l'abeille avait, à l'inverse du but cherché, déclenché la solidarité des justes contre elle.

La révélation du scandale de la mort programmée rôdant avec ses serviteurs mobilisa l'énergie des mortels de plusieurs états. Un modérateur indien et bouddhiste, une greffière américaine et catholique, deux assesseurs, anglais et australien, et une présidente française constituèrent ce tribunal d'arbitrage exceptionnel.

Le lieu de l'arbitrage fut aussi un lieu d'exception : le « Shine Dôme », le curieux bâtiment de l'académie des sciences australes, champignon superbe tout en arcatures, avec ses vastes salles de travail et son amphithéâtre majestueux était le lieu idéal... Un tribunal y fut aménagé. Une reproduction de la sublime tapisserie médiévale dite de l'apocalypse du château d'Angers y fut accrochée. Le cadre était digne du sujet : la mise en question de la manière dont nos sociétés organisent la mort et le vieillissement. Plus précisément, la mise en accusation de ceux qui tentent d'en faire une exploitation, un commerce, une belle affaire, au-delà des frontières du bien et du mal !...

Le décor était soigné, et les costumes l'étaient tout autant : robes noires sans jabot ni perruques, mais sobres et terrifiantes. Les règles du procès, établies lors de conférences de consensus internationales furent consignées dans un livre enluminé comme un parchemin du moyen âge. Tous les acteurs du procès d'arbitrage prêtèrent serment sur ce livre regroupant les questions de Droit de plusieurs états.

Il fallait prendre une décision ; bonne ou mauvaise, il fallait qu'elle fût prise !... Tout le monde se sentait déterminé à ce que la justice fut rendue au mieux. Au nom de la justice humaine, la mort pouvait, et se devait, d'être vécue comme la vie de tous se devait de l'être: heureuse, au plus parfait possible pour chacun...

Chapitre 32 : L'arbitrage de l'inspecteur.

Lors de la première journée, l'atmosphère dans l'amphithéâtre du Shine Dôme était particulièrement solennelle. Chacun était concentré sur sa déclaration d'intentions. Il ne s'agissait pas d'un procès classique, mais d'un arbitrage citoyen.

C'était le plan d'une communauté de personnes qui s'interrogeait sur le droit universel à la fin de vie choisie. Ceux « d'en-bas » se déclaraient capables de modifier les textes de lois issus peu ou prou de « ceux d'en haut », et même de celui du plus haut des cieux!...

Confier à l'Académie des Sciences de la Terre et de la Vie le soin de statuer sur l'avenir de la mort universelle pour chacun des habitants de cette terre, c'était rien moins que cela qui était en jeu.

Les débats commencèrent par la mise en accusation d'Hermione Crumble, fille adoptive d'Aïssa Griphe et du Docteur Nietzke, et héritière de la société Euthan'easy. Ce fut l'inspecteur Sébastien Vladovic qui ouvrit le procès, devant madame la présidente et le jury citoyen. Si les propos d'Hermione trouvèrent un écho prolongé dans la grande salle silencieuse, ceux de l'inspecteur déclenchèrent de nombreux remous. Les deux personnes, la belle et la bête, furent à la hauteur des enjeux du jugement et dignes de la capitale du monde moderne qui l'hébergeait.

La mémoire du passé était bien présente sous la forme de la tapisserie médiévale de l'apocalypse. Le monde moderne l'était de même, sous la forme que prennent les nombreuses séries policières du samedi soir à la télé. Mais il ne s'agissait pas de fiction télévisée.

Au jour du jugement, le policier de l'histoire n'était pas, nous le savons, un inspecteur de roman photo. Il avait belle prestance et le verbe haut :

— Pour moi, Madame la Juge, tout fait sens !... Cette boucle d'oreille, petit bijou en forme d'abeille bleue appartenait-elle à madame Cholet ? N'ayant pas obtenu de réponse à cette question posée à Madame d'Houteville, j'ai repris ce petit bijou et l'ai étudié. Cette boucle est destinée à une oreille percée; j'ai analysé l'ADN de la pointe et l'ai comparé à celui de madame Cholet... Il est recouvrant à 97%. Fort bien, mais il y a autre chose de plus intéressant !...

L'inspecteur-chef de la section scientifique de la préfecture du Mans lança un regard circulaire dans le grand auditorium des antipodes. Il avait endossé son costume du dimanche, serré son cou d'une cravate club et gominé ses cheveux vers l'arrière. Il avait gagné de haute lute le droit de mépriser l'eau de Cologne et l'after-shave de grand parfumeur. Il sentait la propolis depuis son baiser suprème avec l'abeille parfaite, c'est dire qu'il était en odeur de sainteté. De toute manière, pour le jour du jugement, il s'était mis sur son 31, le plus bel âge... Il regarda l'estrade où trônaient les membres du jury, et déclara avec une belle conviction :

— Je ne suis pas un grand policier, mais j'ai percé le double mystère de la femme qui a percé l'oreille, et de la femme à l'oreille percée, Madame la présidente. La femme à l'oreille percée, c'est la petite fille de Madame Cholet !... Est-elle une conseillère innocente ? Pourquoi était-elle en possession de cette abeille bleue ? Nous verrons.

Mais la femme coupable d'avoir percé l'oreille de son mari et l'oreille de Madame Cholet, cette femme doublement perce-oreille, c'est vous, Hermione Crumble!... dit l'inspecteur-chef en désignant la belle jeune femme d'un geste déïctique théatral, index pointé et mine

accusatrice :

Vos empreintes sont gravées sur le crucifix de la chambre de Madame Eugénie Cholet!... Après un regard à madame la présidente, il poursuivit :

— Et le mystère est contenu dans cette malette !... La malette laquée de rouge fût présentée à tous. Elle contenait 112 petites fioles dotées d'un aiguillon. Les fioles étaient disposées en quatre colonnes, jaune à gauche, puis bleue et verte au centre, et rouge à l'extrémité droite.

— Examinons un de ces petits bijoux !... L'inspecteur posa l'objet sur le pupitre. Une caméra vidéo montra sur grand écran l'abeille en céramique bleue qui portait le sigle Cs 55. On voyait un aiguillon et une petite poche à venin.

— Ce venin est breveté par Euthan'easy sous le nom commercial d'Oxymiel, dit l'inspecteur-chef, avec son timbre de voix de professeur au collège de France. Il s'agit d'une propolis, une sorte de cire protectrice élaborée par les abeilles et complétée par les éléments chimiques contenus dans les fioles. Celle-ci est porteuse de l'élément 55, le Césium. La couleur bleue que j'ai enregistré sur l'électrorétinogramme n'était pas celle de l'électrocution, mais le flash du Césium 55, Le poison qui a tué Baudouin Cholet !... Le Docteur Nietzke prétendait que ses abeilles lui obéissaient au doigt et à l'oeil, et récoltaient sur les fleurs les molécules adaptées à chaque personne, ce qui est tout simplement faux. La recette du Docteur est simple : ajouter l'élément chimique portant le numéro atomique égal à l'âge de son patient!...

— Tenez-vous à votre enquête, inspecteur Vladovic, et soyez concis, s'il vous plait, tonna Madame la Présidente, qui feuilletait le rapport de l'expert.

Madame la présidente, avait autoritairement interrompu la

péroraison de l'inspecteur. Elle fit brièvement lecture d'un extrait du rapport :

— Notre expert, le Docteur Swammerdam, qui a fait l'analyse de l'Oxymiel, dit que ce produit est plus doux que le miel pour les personnes en fin de vie, en raison de la composition variable des résines et nectars consommés par les abeilles pendant les saisons florales. Mais il nous en dira plus lors de sa déposition. Reprenez, Inspecteur Vladovic.

— Je ne suis pas apiculteur professionnel, Madame la Présidente, mais j'ai travaillé onze mois dans le laboratoire du Docteur Nietzke, et j'ai interrogé son directeur de Thèse à Buckfast, en Angleterre. Je peux vous dire que l'argument selon lequel les abeilles peuvent fournir l'élément chimique adapté à l'âge de la personne concernée est un mensonge !...

Madame la Présidente, grande et belle femme autoritaire, regarda brièvement l'inspecteur par-dessus ses lunettes puis déclara, brandissant l'épais document :

— Notre expert nous dit, je le cite: « Les résultats de l'analyse chromatographique montrent que, à chaque âge de la personne concernée par la fin de vie correspond une formule de Thanatopolis adaptée ». Le professeur Swammerdam désigne sous cette appellation de Thanatopolis l'adaptation du miel procurant une, je le cite, « qualité spiritueuse » à la fin de vie. Tous les détails se trouvent dans le dossier d'expertise qui est à la disposition du jury... Contesteriez-vous cette expertise, Monsieur l'Inspecteur ?

— Je ne suis pas chimiste professionnel, Madame la Présidente, mais je peux vous certifier que les abeilles vont librement vers les fleurs selon leurs jeux d'odeurs et de lumières. La méthode de correspondance entre les abeilles et les fleurs a été patiemment mise au point par les moines, puis les chercheurs de l'abbaye de Buckfast,

pendant des décennies. Le Docteur Nietzke s'est approprié le fruit de ce travail. Il en fait un argument publicitaire pour vendre son Oxymiel.

Sébastien Vladovic lança un regard circulaire dans le grand amphithéâtre du Shine Dôme. La tapisserie de l'apocalypse, le silence de l'audience, la superbe tenue des organisateurs du jugement l'inspirèrent. C'est avec une belle force de conviction qu'il ajouta :

— Mais je vous affirme qu'il trafique la propolis de ses abeilles en y ajoutant un élément chimique. Un élément qu'il prétend adapter à l'âge de fin de vie de la personne. Dans le cas de Madame Eugénie Cholet, cet élément était l'Américium 95, qui provient d'Amérique d'où son nom. C'est un actinide, un élément très actif, et même radioactif !.... Il porte le numéro 95 dans la table de classification des chimistes, mais il n'est certainement pas adapté aux personnes de 95 ans !... C'est un poison dangereux qui provoque un cancer des os !... Il puisa à deux doigts dans la mallette pour en extraire une petite abeille. Tout le monde pouvait voir cette abeille de céramique jaune porteuse du chiffre Am 95 que l'inspecteur avait posé sous l'œil de la caméra. Faisant bravement face à l'assistance du grand amphithéâtre de l'académie des sciences australes, l'inspecteur Sébastien Vladovic posa cette question :

— Pensez vous que l'on puisse vivre au delà de 95 ans en dégustant un miel contenant un dérivé du plutonium ? Hélas, votre honneur, en moins d'un an, le cancer vous emporte !...

— Nous vous remercions pour cette contribution au dossier, particulièrement enrichissante, Monsieur l'Inspecteur Vladovic. Nous y reviendrons. Nous ferons encore appel à vous. Pour l'heure, nous voudrions connaître les arguments de la défense. Madame Hermione Crumble, voulez-vous venir à la barre, pour rendre compte de votre rôle dans la fin de vie de madame Eugénie Cholet ?

Chapitre 33 : Eugénie, ou la fin choisie.

Hermione comparut. C'était la femme la plus splendide qui fut. Une telle beauté ne pouvait être que pour les Dieux. Mais elle était là parce qu'elle avait aidé les hommes à mourir. Elle avait balayé les tabous et les toiles d'araignées religieuses dans le cerveau des hommes et leur avait donné le moyen de mourir à l'heure de leur choix...

Madame la présidente lui demanda de restituer les évènements avec la plus grande précision :

— Je veux que madame la greffière prenne note de toutes vos déclarations. Madame Hermione Crumble, nous voudrions connaître vos qualités et profession et savoir ce qui s'est passé le jour de Noël 2019, à Durtal, Maine et Loir, France...

Hermione déclina son identité et après un silence, prit la parole avec simplicité :

— Depuis l'hiver 2019 jusqu'à aujourd'hui, je n'ai pas gagné d'argent. Mais je ne cherchais pas à en gagner. J'étais simplement en fonction. Ma fonction était celle que l'on désigne par le mot Doula. Une Doula est une sage-femme ou peut-être une femme-encore-plus-sage dont on peut louer les services pour sortir du monde des vivants. Ce monde, notre monde est dans le déni : on y discute des heures d'une cérémonie de mariage, de ce que l'on y veut manger... Mais on n'y discute pas une minute sur nos derniers instants. On y organise les funérailles, et de ce que mangeront ceux qui y assisteront. Ils mangeront, il faut bien. Pourquoi ne pas y penser en

imaginant être parmi les convives, en faire un banquet funéraire, pas funèbre. Je pense qu'il faut voir la mort sous cet angle.

La mort doit être l'apothéose de la vie de chaque personne. Une Doula est là pour cela. Une Doula c'est une oreille attentive, doublée d'une âme instruite en l'art de bien mourir. À cause du déni de toute la société occidentale, une immense population très âgée est ignare à propos de la qualité des soins nécessaire à sa belle fin de vie. Pourquoi ne pas envisager un âge pour sa fin de vie et une cure avec un miel adapté à cet âge? Souvent la personne ne peut pas même exprimer ni prévoir sa fin de vie avec sa famille et ses proches. C'est navrant.

Avoir un spécialiste à ses côtés lors de la mort est désormais considéré comme une fantaisie religieuse, une lubie, voire un luxe, ça ne devrait pas l'être !...

Moi je ne veux pas réserver mes derniers conseils aux seuls fortunés qui ont tout déjà prévu et peuvent s'offrir une cérémonie avec coach mentaliste et tout le décorum... La raison pour laquelle ma mère adoptive a voulu m'expédier dans la tombe en me collant le VioP numéro un aux trousses c'est que je voulais de toute mes forces la faire changer de bees ness plan, veuillez-excuser mon vilain jeu de mot. La lettre de directives anticipées est la lettre, la plus délicate, intime, philosophique en un mot, qu'une personne se doit de rédiger pour anticiper sa fin de vie. Cette lettre ne doit pas être exploitée pour en faire un bizness avec au bout du compte, une cruelle assistance au suicide…

Le regard pur qu'Hermione porta au ciel après avoir dit cette phrase plongea toute l'assemblée réunie sous la coupole lumineuse dans un instant de recueillement spirituel. Un ange était passé.

Hermione revint sur terre, mais elle avait dans la voix l'écho de la coupole lorsqu'elle reprit sa déposition :

— La lettre de demande de suicide assisté signée par ma belle mère était abracadabrantesque, et pourtant suffisante à déclencher l'opération de ma mise à mort. J'ai usé d'un stratagème, une simple pantalonade, pour sauver ma vie. Tout cela parce que je risquais de casser la belle affaire d'Euthan'easy !...

J'y travaillais comme assistante de fin de vie, pas comme exécutante. De mon expérience dans la boîte crée par mon père, j'ai écrit un livre. J'aimerais que vous le lisiez avant de me juger. Personnellement, je ne suis pas vénale, au contraire. Dans mon livre, je me qualifie moi-même comme Doula. C'est à dire une personne assez sage pour dire à ses patients, chacun selon son chemin :

— Bon voyage. Partez serein pour le grand mystère, il n'y a rien à craindre....

Les qualifications nécessaires pour ce métier, je les avais. Mais je devais apprendre quelque chose de plus pour exercer ce métier avec compétence et talent. Cette chose c'est la compassion... Je l'ai apprise cette nuit de Noël. Lorsque j'ai rendu visite à Madame Eugénie Cholet, le 23 décembre 2019, j'ai appris cette première chose essentielle que doit faire une Doula pour aider son patient...

Il y eut un long silence. Puis Hermione plongea l'auditoire dans l'évocation de sa vérité, sans colère ni haine, sans peine ni plaisir, avec une objectivité d'opératrice cinématographique se mettant elle-même en scène...

J'ai frappé deux fois à la porte de la chambre d'Eugénie Cholet.

— Madame Cholet, vous êtes là ? Après avoir entendu un « Entrez » en réponse à mon troisième toc, j'ai ouvert l'entrée en partie obstruée par une plante verte. La pièce était petite, assez sombre et encombrée de meubles en bois. Eugénie Cholet était assise sous un miroir, bien droite dans son fauteuil. Devant elle, le déambulateur était en attente, comme un taxi... Elle m'a accueilli avec un faible

sourire.

— Permettez-moi de vous accueillir en restant assise... Je ne m'attendais pas à rencontrer une vieille dame d'aussi belle prestance, j'ai dit respectueusement :

— Madame, je suis la personne qui vient vous apporter la réponse à votre demande. Vous souvenez-vous de votre lettre ?

J'ai sorti de ma petite valise rouge la lettre manuscrite de directives anticipées qu'Eugénie Cholet avait envoyée par la poste. La vieille dame esquissa le geste de se lever de son fauteuil pour se saisir de l'enveloppe blanche couverte de timbres. En souriant, elle me répondit :

— Je ne suis pas totalement certaine de me souvenir de tout, j'ai tellement de choses en tête !... J'aimerais la relire... Soyez assez aimable pour me donner mes lunettes, là sur la table de chevet...

Alors que je lui donnais l'étui, Eugénie Cholet, d'une petite voix espiègle ajouta, donnez-moi aussi deux doigts de suze sur glace, voulez-vous ? Après tout, j'ai bien le droit au petit verre du condamné!... Trois ridules ironiques étiraient ses grands yeux bleus. Elle était vêtue d'un chemisier blanc recouvert d'un gilet de fine laine brune brodé de fils d'or. Un pantalon noir couvrait des jambes ou on devinait qu'il n'y avait que la peau sur les os... Voyant qu'elle m'avait troublée par sa remarque, la vieille dame s'exclama,

— Allez, ne soyez pas triste, ma petite !... Prenez-vous un verre aussi. Vous faites un travail d'accompagnement pas facile, facile... L'auréole de cheveux blancs bouclés éclairait un visage creux, mais serein qui s'était animé lorsque levant son verre Eugénie dit en riant

— Je ne dis pas à la bonne nôtre !... N'exagérons pas. Moi, ma carcasse me lâche, et la tête est à l'avenant !...

— Ce que je dois vous demander, dis-je, c'est si vous êtes toujours en accord avec ce que vous avez écrit au printemps dernier

. — J'ai déjà discuté de tout cela avec votre avocat, enfin votre correspondant... osa Eugénie, mise en confiance par le petit verre d'alcool. Quant à ma lettre, lisez-la s'il vous plait. Je vous dirai si j'ai des modifications à apporter ou des éléments à ajouter.

J'ai repris l'enveloppe, sorti la feuille, l'ai dépliée et j'ai lu la lettre que voici :

Je soussignée, Eugénie Cholet déclare demander l'assistance de la société Euthan'easy pour bénéficier d'une belle mort. J'ai 95 ans et je n'ai plus le corps assez fort pour me faire moi-même la cuisine, ce que je savais si bien faire quand j'étais plus jeune. Je n'ai plus l'audition assez fine pour écouter de la musique, la vue assez claire pour lire. Lire en écoutant de la musique était le seul plaisir de mes vieux jours. Bientôt, je ne pourrai même plus me déplacer avec le déambulateur !... Rester au lit de longues semaines n'est pas ce que je veux. Je ne veux pas être clouée au lit jusqu'à la mort... Je veux quitter ce monde avant ma complète déchéance physique et morale.

Me suicider est quelque chose de violent dont je ne me sens pas capable. Sur internet j'ai trouvé le site Euthan'easy qui propose une solution d'assistance au suicide. Je n'avais jamais imaginé que cela puisse être accessible. Ce n'est juste qu'une question d'argent que j'ai réglée facilement.

Je demande l'assistance de Madame L'opératrice d'Euthan'easy, pour le jour où je pourrai enfin recevoir ma cuillerée du miel de paix royale, formule Am 95. Ce ne sera peut-être pas joyeux, mais ce sera un bon départ pour l'au-delà. Fait à Durtal, le 10 avril 2018.

Après, il y eut un assez long silence qui nous rapprocha dans la même méditation. Je regardais la lettre, Eugénie me regardait. Ce fut Eugénie qui prit la parole la première : puisque vous me dites que vous êtes là pour cela, finissons-en maintenant!... Non, ai-je répondu, avec autorité. Il faut que je vous explique d'abord comment les

choses vont se passer. Puis je dois vous laisser le temps de parler ou d'écrire à quelqu'un si vous le souhaitez. Je dois être absolument certaine que nous avons choisi la bonne date. Pour que ce ne soit ni trop tôt, ni trop tard, ai-je précisé.

— Faites vite alors, parce que maintenant que j'ai pris ma décision, je ne veux plus attendre encore et prendre le risque d'être hospitalisée, d'avoir des perfusions et de ne plus avoir le contrôle!... Regardez ce qui est écrit là : J'ai regardé, punaisé sur le mur de la chambre une simple feuille sur laquelle on pouvait lire : En cas de problème, si je suis inconsciente ou autre, ne pas appeler les pompiers, ni le SAMU. Téléphonez à... sur la feuille était collé un post-it bleu pâle tout griffonné qui masquait le numéro.

— Parce que vous notez tout ce que vous avez à faire, pour ne rien oublier, comme à la veille d'un déménagement ?

— Exactement : c'est le soir, tous les cartons sont faits et demain matin, à la première heure, je vais partir !...

— Vous ne souhaitez pas de derniers adieux, le temps d'embrasser une dernière fois vos fils et votre fille ?

— Je n'ai jamais été une midinette !... Je ne sais plus combien j'ai eu de maris, et avec qui j'ai eu mes deux fils et ma fille !...

Eugénie ferma les yeux pour se concentrer sur ses souvenirs...

— C'est le petit cadeau que je laisse à Madame Sidonie d'Houteville : mes deux fils bâtards issus de ses fils de si noble lignée ne me survivront pas !... Chez les d'Houteville, cela fait des générations qu'on lave le linge sale derrière les hauts murs. On se débrouillera de tout cela en famille, sans moi!... Eugénie ouvrit les yeux et soupira :

— Et ma petite fille dont elle a déjà fait sa servante, pour me remplacer sans doute... C'est une nigaude, Louisette, sauf pour vous écrire avec l'ordinateur, ça je dois dire qu'elle m'a bien aidée...

— Je suis désolée, Madame Cholet, mais je ne sais pas ce que vous sous-entendez. Maintenant, dites-moi seulement quand vous souhaitez que je revienne, ai-je dit. Il est vrai qu'à ce moment-là, je ne connaissais pas très bien les enjeux de toute l'histoire.

— Demain, s'il vous plait, me demanda Eugénie.

— Ce sera la veillée de Noël, me suis-je exclamée. On ne peut tout de même pas faire cela le jour de Noël, Madame Cholet !..

— La veillée de Noël, pourquoi pas ? Un petit joufflu qui naît, une vieille sorcière ridée qui meurt, le Bon Dieu trouvera ça bien naturel s'il se trouve!... J'en ai soupé d'être une bonne parpaillote !... J'ai bien le droit d'avoir mon dernier petit plan diabolique. Que voulez-vous, la première femme du Maine et Loir qui commande son suicide assisté sur la toile doit être un peu sorcière. Avec une belle araignée au plafond !... Un fils de Dieu qui descend, une fille de Satan qui monte, c'est la noria de la vie, n'est-ce pas?

— Bien madame, c'est entendu. Je serai là vers vingt-trois heures. Dites-moi s'il est possible de parvenir jusqu'à vous sans passer par l'entrée principale.

— Je vais vous montrer. Marcher un peu me fera du bien. Je n'ai pas bougé de toute la journée. Eugénie s'est levée péniblement. Aidée du déambulateur, elle parvint à dérouiller la rigidité de ses articulations.

— Vers vingt-trois heures, dites-vous, je préfèrerais minuit!... Voyez-vous, le monde tournerait mieux si les hommes retrouvaient le sens et la vertu des grands symboles !...

En face d'Eugénie, sur le mur de la chambre, il y avait un crucifix.

— Vous voudrez bien le retourner, s'il vous plaît. Je ne voudrais pas provoquer un scandale, m'a-t-elle précisé.

Je me suis levée pour l'accompagner, j'ai remis mon voile et j'ai accepté le rendez-vous précis. Avec Eugénie à mes côtés, poussant

l'appareil qui lui permettait encore de marcher, nous sommes arrivées lentement au bout d'un long corridor qui s'ouvrait dans une sorte de poste de gué situé à l'angle de la forteresse. L'ancienne échauguette était close d'une lourde porte de bois à doubles ventaux. La crémone était tapissée d'une magnifique toile d'araignée. Une petite porte secondaire était aménagée sur la droite... Elle vous sera ouverte, pour notre petite messe de minuit! m'a-t-elle dit...

Le lendemain, la messe était dite... Madame Cholet s'était elle-même piquée avec la petite abeille. En partant, j'ai retourné le crucifix, comme promis.

Madame Cholet était une personne qui n'avait pas les tabous des gens ordinaires. Elle avait mis ses affaires en ordre, et avait fait son bagage. J'ai simplement allégé son fardeau pour le dernier voyage. Madame Eugénie Cholet avait le sens du clap de fin... L'opposé de l'abandon c'est la volonté de renoncement...

Chapitre 34 : Une ingénue meurtrière.

Lors de la deuxième journée, celui de la déposition de Louisette, petite fille d'Eugénie Cholet, ce fut le procureur général de la cour de Justice européenne qui ouvrit la matinée du jugement, devant madame la présidente et tous les magistrats assemblés dans la grande salle sous la tapisserie de l'apocalypse :

— Les personnes bénévoles de la médiathèque de Durtal ont témoigné. Ils vous ont reconnue. Vous aidiez Madame Eugénie Cholet dans ses écritures sur l'ordinateur. Je suis sûr que vos intentions étaient pures, et votre désir d'aider votre grand-mère était sincère, n'est-ce pas ?

Louisette, au bord des larmes, fit un petit geste de la tête et regarda la pointe de ses souliers en se triturant les mains. Elle parvint à chuchoter un

— Oui, mouillé.

— Avec des sentiments bons comme vos yeux, doux comme votre voix, vous ne pensiez pas faire du mal, j'en suis certain... Vous n'avez fait qu'obéir aux ordres de votre mamie n'est-ce pas ? Ajouta l'homme de loi d'une voix douce qui sussurait des « nessepa » sirupeux.

— Oui, répondit Louisette, et aux bons conseils de ma patronne, madame la Comtesse. Comme une enfant surprise pour un vol de bonbon, elle ajouta, je ne savais pas que c'était mal...

Le procureur, changeant de ton et regardant Madame la Présidente, ajouta avec force : mais je crois qu'elle ne pensait pas aux conséquences de ses actes, je le crois. Au fond, la petite fille très douce est une meurtrière... Après tout, c'est le cadre de la loi française dite Tigronetti, en son article L1111-11, celui des directives anticipées, qui a fait d'elle, à l'insu de son plein gré, une meurtrière en puissance. Mais excusez-moi, Madame la Juge, je m'emballe, j'extrapole, je me tais, pardon...

— Vous êtes en effet un peu rapide dans votre extrapolation, Monsieur de la Cour Européenne de justice. Laissez-moi instruire ce dossier, et veuillez vous contenter d'y apporter les éléments de physiologie comparée des articles de loi du patchwork européen qui sont de votre domaine d'expertise, je vous prie, trancha Madame la Présidente. Je vous précise que cet article a été modifié en 2016, pour y ménager une « décision de refus d'application lorsque les directives anticipées apparaissent manifestement inappropriées ».

Revenons à Madame Eugénie Cholet. La lettre de directives qu'elle a rédigée, était-elle le fruit de l'expression de sa volonté, oui ou non ? Madame la Présidente changea de ton et se fit plus maternelle pour s'adresser à Louisette

— Mademoiselle, que pouvez-vous nous dire sur votre grand-mère lorsque vous l'aidiez à écrire sa lettre sur l'ordinateur . Avait-

elle vraiment décidé de partir, je veux dire, mourir ?

La jeune fille resta un moment silencieuse, se pinça les lèvres, hésita, puis s'exprimant avec ferveur et émotion déclara : je ne pensais pas mal faire. Je voulais aider ma grand-mère... Elle était déprimée et elle souffrait le martyre!... C'était une manière plus facile, enfin, commode quoi, de lui permettre de mettre fin définitivement à ses souffrances grâce à internet... La main droite de ma grand-mère tremblait tellement qu'elle aurait eu bien du mal à écrire sa lettre... Alors, j'ai préféré l'aider à remplir le formulaire que l'on trouve sur le site euthan'easy. Cocher les cases, c'est plus facile, la lettre s'écrit toute seule, et les médicaments aussi.

Madame la Présidente demanda à Louisette de lui confirmer ses liens familiaux avec Eugénie, Charles et Baudouin Cholet, ainsi que l'âge de ses oncles que la pauvre Louisette avait oublié. Puis elle demanda à un huissier d'installer un ordinateur et de faire une démonstration de l'emploi du site Euthan'easy.com à l'aide d'une projection sur grand écran.

— Mademoiselle, voulez-vous nous montrer comment vous avez rédigé la lettre en cochant les cases, s'il vous plait.

La jeune fille timide se transforma d'un coup en geek ultrarapide, et cliqua sur le formulaire électronique : bon voilà, regardez: je ne veux pas souffrir, donc je coche... Je ne veux pas être intubé (e)... Je ne veux pas être ponté (e) ... Eugénie ne comprenait pas très bien, alors j'ai coché trois fois pour dire non...

Elle me disait que c'était encore plus compliqué que la feuille d'impôts :

« J'oublie toujours de cocher que je n'ai pas la télévision. Personne ne me crois et pourtant c'est vrai. La dernière fois que j'ai regardé la télévision, c'était encore Léon Zitrone. Depuis, je crois bien qu'il est mort, et mon poste avec.», qu'elle m'a dit ! Elle partait souvent dans

ses souvenirs : « C'est comme mon aspirateur. Une bonne marque pourtant. Mais je crois qu'il était trop plein, le sac, je veux dire » C'est vrai que je n'avais pas trouvé les sacs sur le bon coin d'internet...

Madame la Présidente qui s'impatientait un peu demanda plus d'explications sur la rédaction de la lettre de directives anticipées.

— Tout cela n'explique pas la commande de trois contrats pour le prix d'un souscrit par Madame Cholet. Auriez-vous confondu Christmass TREE, le sapin de Noël avec THREE, dans le formulaire prérempli en anglais ?

— Trois... Murmura la petite Louisette, rougissante. C'est madame d'Houteville qui m'avait dit que c'était une offre de promotion pour les fêtes, et qu'il fallait en profiter avant la fin de l'année euh il y avait une abeille jaune américaine 95 pour mamie, euh , une bleue 55 pour Baudoin, et puis je ne sais plus pour Richard... Il fallait cliquer sur le numéro de l'âge dans un tableau de couleurs...

Malgrè son trouble, elle reprit le récit de sa déposition : j'avais fait appel à l'avocat d'Euthan'easy pour lui poser des questions au téléphone. C'était sur le forfait de ma grand-mère. C'était compliqué parce qu'on a passé commande le vendredi et qu'on a attendu jusqu'au lundi 15 heures la réponse. On avait droit qu'à une demi-heure. Je n'avais pas compris qu'il était ici, en Australie, il y avait le décalage. Je n'arrivais pas à le joindre. En plus, le samedi et le dimanche ne sont pas des jours ouvrés de l'avocat, même pour ses e-mails!... Je voulais qu'il parle français, ils n'ont trouvé qu'une avocate stagiaire qui finissait ces études là-bas, c'est-à-dire, ici. Alors, j'ai explosé le forfait de mamie. Il fallait régler de suite sur sa carte bancaire!... Mais elle a répondu pour nous aider à remplir le document pour mamie et pour mes deux tontons. Celui de Richard n'était pas compliqué, elle a dit. Par contre pour Baudouin l'offre «

special Christmass Tree », ce n'était pas pour trois contrats, mais juste un sapin de Noël en carte postale. Alors, Baudouin, c'était bien hors forfait et beaucoup plus cher. Je ne sais pas de combien ...

Mon pauvre tonton, la dernière fois que je l'ai vu il était endormi sur sa table de travail, et il regardait l'abeille bleue. Cette petite abeille bleue en boucle d'oreille, je l'ai prise en souvenir, enfin, je voulais la donner à ma grand-mère.

Mais elle aussi était morte quand je suis allé la voir ... Je sais que tout est de ma faute, mais je vous jure que je ne l'ai pas fait exprès... Je vous jure que je ne recommencerai jamais, non, jamais !...

Chapitre 35 : L'opérateur d'Euthan'easy.

L'opérateur « très important numéro un » de la société Euthan'easy, en charge de l'assistance médicalisée active à mourir, fit une déposition très décousue en anglais, dont nous donnons des extraits partiels, tels qu'ils ont été traduits et publiés dans le numéro spécial que le Glob-journal a consacré au jugement de Canberra.

« Vous pensez que j'étais complètement fanatisé par Euthan'easy au point de franchir la muraille du premier des commandements de l'être humain : Tu ne tueras point. Je sais maintenant que je risque la prison froide, dans un monde indécis, pour trente ans. Qu'est-ce qu'on me reproche ? J'ai simplement accepté l'ordre de mission de la patronne qui voulait éliminer sa belle fille. Le contrat était signé pour une autre baronne, reporté sur elle... Le contrat courait... Hermione, je la connaissais déjà pour avoir négocié avec elle un contrat sur une vieille dame et ses deux fils. J'avais refusé les cibles multiples de ce contrat pour la France. Je n'avais accepté que le contrat pour un électricien. Du Césium 55, abeille bleue, enfin, bleu-ciel, que j'ai laissée sur place exprès, en tout cas, pour laisser une piste...

Quand l'épouse du Docteur Nietzke ma donné pour contrat la

dernière des trois cibles successives, en Angleterre, j'aurais dû refuser pour les mêmes raisons. Je me reproche d'avoir accepté de déroger à ma pratique habituelle. Je n'ai pas eu le temps d'analyser le comportement de ma cible dans les moindres détails au bal masqué du château. J'étais contraint par l'ordre de la patronne. Comment aurais-je pu refuser ? Rien de tout cela ne serait arrivé si j'avais osé refuser un contrat à tiroirs avec pour cible une personne aussi, euh, honnête, qu'Hermione. Mais la patronne a bien réussi son conditionnement, appuyé sur l'effet de la drogue. J'étais drogué et conditionné. J'étais flatté dans mon orgueil d'être le plus important des opérateurs de la firme, le numéro un et assuré de vivre jusqu'aux limites actuelles de l'Oxymiel Uub, 112 ans!... Tout le monde en demande du miel 112 abeille jaune, si on avait du miel 120 formule vert-rouge, se serait la meilleure vente !... Comment savoir ce que le client veut vraiment, le moment venu. Mourir, personne ne veut. Seulement quand le contrat est signé et que la date d'exécution arrive, moi je suis là pour l'assistance médicalisée active à mourir. C'est une assistance opérante, faut pas être désagréablement surpris par le résultat !...»

La déposition de l'opérateur concernant le meurtre de l'artiste Évariste O' Phan a été traduite par Henry Poincal, le célèbre chroniqueur du Glob-journal. Nous la reproduisons en intégralité ici :

« Je suis arrivé sur le parking du château juste un quart d'heure avant que ma victime n'en sorte. La forme rouge-vert (l'opérateur est daltonien, note du traducteur) habillée d'une belle robe du soir était ma cible. Elle était avec une joyeuse bande. J'ai fait le voyage avec eux. Je suivais ma victime qui ondulait comme une vague sur cette plage de sable et de gravier. Je me sentais l'âme d'un prédateur... J'étais un tigre... Ou plutôt un chasseur tueur habillé en tenue de

combat. Je portais une cagoule noire employée par les GI en Irak. J'avais acheté ça à la militaria.

Je pensais : Je ne vois cette robe rouge-vert que comme une cible. Je voyais, elle ondulait. Elle s'éloigna des autres formes mouvantes. Je jetais mon fauve sur elle ; tout se passa comme dans un cauchemar, j'étais souple et rapide. La cible disparut dans le brouillard glacé de la forêt. Je pris l'abeille au Thallium gant que m'avait donné Aîssa. Chaque abeille est sertie d'une petite aiguille courbe d'acier trempé, le piston est automatique, comme les poches à venin des abeilles vivantes.

L'effet de l'Oxymiel dont j'avais pris une dose excessive pour me surstimuler a exercé un effet paradoxal sur ma mémoire. Je vois encore comme si je l'avais sous les yeux ma propre main dont les doigts brillent sur un fond en noir de fumée. Je poursuivis ma cible jusque dans l'eau glacée. Je frappais une seule fois à la manière du Karateka. Avec un geste précis, j'ai porté le dard bras fléchi et doigts tendus en direction des jugulaires... Comme la poche à venin de l'abeille, la seringue injecte le venin en automatique. L'abeille et la robe rouge-vert coulèrent sous la glace argentée par le clair de lune... La lettre qui était glissée dans le corsage remonta et flotta à la surface... Je l'ai récupéré pour la laisser sur place, selon les instructions...

J'ai tiré le corps hors du marigot : je réalisais alors que ce n'était pas Hermione, mais un homme jeune. J'étais au fond plutôt soulagé de ne l'avoir pas tuée, elle !... Je me suis débarrassé du cadavre dans la benne d'un tracteur de bûcheron... La clef de contact était posée sur le siège à côté d'un étui à lunettes. J'y ai déposé la lettre. J'ai mis la clef dans le barillet du tableau de bord, lancé le moteur qui est parti au quatrième tour mort. Un moteur de Mac démarre toujours sur son quatrième cylindre, c'est increvable... J'ai roulé jusqu'à la

maison forestière et j'ai arrêté là, comme c'était prévu. Pour la lettre, j'ai fait aussi comme il fallait. Je l'ai enroulée autour d'une branche des lunettes, presque comme si le conducteur venait de la lire... J'ai laissé l'étui sur le siège et j'ai tout abandonné.

Puis j'ai sombré dans la spirale d'un trou noir... Le trou noir de ma mémoire. Comment ai-je repris machinalement le chemin de mon port d'attache ? Je ne sais pas!... Mon domicile, c'est mon corps!... Je le considère comme un temple où je prends la posture du lotus pour méditer... Comment ai-je pu reprendre mon âme et mon esprit ? Je n'en garde pas le souvenir. J'ai si peu dormi que l'espace et le temps se sont condensés. Après cette phase d'excitation, je suis tombé dans une phase de prostration. Je ne pouvais pas retourner travailler pour Euthan'easy. Après une erreur pareille, la sanction aurait été terrible. Alors, je suis resté enfermé dans l'étroite surface de mon logement ; je ne bougeais plus ; j'étais immobile, hébété, nauséeux, le crâne déchiré de migraines, à regarder passer les jours et les nuits. Je devrais sans doute faire ce que les Psys nomment travail d'expiation. J'enkystais mon erreur dans l'ombre, par le silence et la méditation en nature. Je méditais sur mon erreur de cible. C'était en fait un acte manqué parfaitement réussi : je ne voulais pas tuer Hermione, n'importe qui à sa place c'était bien ».

Les derniers propos de l'opérateur d'Euthan'easy à la barre ont été reproduits sur divers sites et blogs du cyberspace. Nous donnons ici la version originale qui figure dans les minutes du jugement : « Mon expérience de Very Important Operator chez Euthan'easy m'a fait comprendre les lois implacables qui régissent la vie : ni sensiblerie, ni pitié. Il y a seulement des effets qui entraînent des causes. Dans ce jeu s'introduit ce que vous nommez faussement la destinée. La légalité, au nom de laquelle vous pensez que la mort doit venir d'elle-même à son heure, est une lâcheté. Notre choix de fin de vie ne nous

permet que quelques expériences directes accompagnées d'innombrables commentaires sur la légitimité de l'expérience. Parce que, au bout du compte, chacun doit mourir. Et personne ne veut mourir dans la souffrance. Alors, la conclusion s'impose d'elle-même. Il y a des dizaines de manières de bien vivre sa vie. Il n'y a désormais qu'une bonne manière de mourir : le suicide assisté par un bon technicien. Notre méthode au venin d'abeille auto-injectable à la date de péremption, c'est bio !...».

Chapitre 36. La compassion d'Hermione.

Pour rendre compte de la deuxième phase de son enquête en Angleterre, L'inspecteur-chef Sébastien Vladovic avait plus encore que d'ordinaire soigné sa mise. Chapeau, pardessus de laine grise, col dur noué d'une lavallière, gilet boutonné, il faisait vraiment penser aux personnages d'Agatha Christie. Totalement hors saison sous le ciel austral, mais tout à fait dans le temps de l'Histoire, puisqu'il remonta jusqu'à la Seconde Guerre mondiale :

— Madame le, la Président (e), madame et messieurs les jurés, je vais tenter d'être clair et concis. Je dois m'en tenir aux faits. Je vais résumer toute l'affaire en trois points, A, B, et C et en une seule équation : celle bien connue du syndrome des belles-mères chinoises. B reproduit sur C ce que A lui a fait subir. Je m'explique : A. Elvira crumble (1899-1975), sous influence du criminel nazi Von Vershuer écrit une lettre dans l'intention de se débarrasser de Caroline Spilzman. Cette dernière, juive de Pologne, réfugiée en Angleterre, épouse William Crumble en Août 1949. La même année, le couple a un enfant, Isidore Crumble. Pour soustraire Caroline à la vindicte de sa belle mère, le frère de Caroline, Winston, achète un

manoir, et y cache sa soeur. Il reste à Fawbridge et y travaille comme jardinier. Il devient le protecteur du jeune Isidore. Lorsque ce dernier hérite de la fortune de la dynastie Crumble il lui révèle que sa mère n'est pas morte noyée dans l'étang, comme le prétendait la légende familiale, mais bel et bien vivante à quelques miles du château.

B. Caroline Crumble, née en 1924, recopie la lettre rédigée par sa belle mère à son encontre et y rajoute un codicille à l'intention de sa bru, Hermione. Elle modifie la date, de 1949 à 1994. La lettre est adressée à la société Euthan'easy. Elle ne sait pas qu' Hermione travaille dans cette société.

C. Aïssa Griphe, épouse du Dr Nietzke, directrice des ressources humaines d'Euthan'easy ,est l' éditrice de toutes les lettres de directives anticipées envoyées sur le site de la société qui organise à l'échelle industrielle le suicide assisté. Elle modifie la lettre en 2019 pour éliminer sa belle-fille Hermione qui ressemble étrangement à Caroline Crumble (lorsqu'elle avait quarante ans de moins).

À ce niveau de la déposition, madame la présidente posa une question :

— Je vous ai écouté attentivement, inspecteur. Vous nous démontrez que cette lettre que nous pourrions qualifier de « directives très anticipées » est un véritable palimpseste. Écrite en 1949, recopiée et falsifiée en 1994 et actée en 2020 !... Comment est-ce possible ?

— Nous sommes là en présence d'une véritable révision orwelienne de l'histoire, madame la présidente. La lettre d'origine, qui porte déjà la signature de Caroline Crumble est écrite à une époque noire ou les juifs étaient tous condamnés d'office à l'euthanasie. La seconde, dont la date est actualisée, reste en dormance tout au long de la période glorieuse du XXe siècle où progresse la démocratie, les droits de l'homme ainsi que l'espérance

de vie dans nos pays d'Europe. Elle ne sera effective que lors de l'informatisation généralisée qui nous mène tout droit à une régression caractérisée de nos libertés, qui ...

Madame la Présidente, voyant l'inspecteur s'exalter et perdre le fil de sa déposition, l'interrompit brutalement :

— Comment expliquer qu'une lettre rédigée pendant ou juste après la Deuxième Guerre mondiale soit retrouvée auprès d'un cadavre sur un tracteur en 2020. Comment a-t-elle pu arriver là ? Comme Zorro sur son cheval !... Je voudrais vous ramener à une certaine dose de réalisme, inspecteur Vladovic !...

— Elle a tout simplement été déposée là par l'assassin, l'opérateur d'Euthan'easy, dans le but d'impliquer le baron Isidore Crumble. De la sorte, Hermione Crumble réussissait à orienter les soupçons sur son mari et en même temps à sauver sa propre vie. Elle avait pour ambition de déjouer les agissements de sa belle-mère au sein d'Euthan' easy...

J'essaierai plus tard de vous expliquer toute l'épistémologie de la notion d'euthanasie reflétée par la demande de suicide assisté formulée dans cette lettre de directives très anticipées. Elle est écrite par Elvira Crumble dans les années quarante, pour éviter l'intrusion d'une juive, Caroline née Spizmann, dans la lignée Crumble. Cette lettre est reprise à l'identique par cette même Caroline devenue Crumble, un demi-siècle plus tard, pour éliminer Hermione, fille du Docteur Nietzke, lui même inspiré par son maître, le nazi Von Versher… L'histoire a ses hoquets madame la Présidente, mais... L'inspecteur était à bout de souffle...

— Quittons votre histoire et revenons au présent, monsieur Vladovic. Comment avez-vous réussi à interpeller Hermione Crumble ?

— Vieille technique policière, celle de la chèvre, Madame la Juge

!...

— Allons bon!... Voilà que nous sautons d'Orwell à Monsieur Seguin !... Vous êtes déroutant inspecteur. Nous sommes tout ouïe...

L'inspecteur raconta le détail du plan qu'il avait concocté dans la Range Rover du baron, au retour de la forêt de l'Abbaye de Buckfast...

— J'avais vu le portrait de Caroline Crumble dans la tour du château. Sur la vidéo prise dans la chambre de Richard Cholet à l'hôpital d'Angers, on pouvait identifier le visage de cette personne. C'était le sosie de la mère du baron Il me restait à lui tendre un piège pour arrêter Hermione, car c'était elle, j'en étais sûr.

— Qu'on nous montre ce document !... En projection sur le grand écran du palais, chacun des membres du jury put se rendre aux évidences de l'inspecteur :

La visiteuse portait des lunettes. Elle était habillée en étudiante d'un jean et d'un sweet avec capuche. Elle était chaussée de baskets blanches sans marque. Elle entrait ainsi dans son rôle d'amie de Richard, venant à l'heure de la visite. Il pleuvait ce jour-là, raison de plus pour se dissimuler sous une cape de cycliste de couleur vive. Le personnel de l'accueil s'était habitué aux tenues plus ou moins extravagantes des amis du marinier de la chambre 138. Les yeux masqués par ses lunettes format œil d'abeille, elle passa tout droit devant le bureau de la réception. Comme une simple visiteuse, elle brandissait astucieusement le laissez-passer constitué d'un bouquet de violettes. Elle arborait un visage aussi inexpressif que celui d'une poupée de porcelaine. Elle avait étudié les sauvageonnes et sa démarche avait pris un chalouppement un peu sexy qu'elle n'avait jamais eu auparavant. Elle traversa le long corridor comme un mannequin sur la piste du chat, en y ajoutant le chuintement de ses semelles de caoutchouc, avant de disparaître dans l'ascenseur.

Elle entra dans la pièce sombre où ne brillait que la petite veilleuse rouge ; Richard était allongé sur le dos et respirait faiblement. Elle s'adressa à lui d'une voix forte et presque musicale.

— Je suis venue te présenter mes adieux et t'offrir une fin de vie douce, sans bruit ni mots inutiles...

À ces mots, elle releva sa capuche, et la jeune femme se révéla : c'était bien elle : l'insaisissable et belle Hermione !... Elle ouvrit sa mallette rouge pour en extraire une petite fiole dont elle ajouta le contenu dans la perfusion

Une espèce de sanglot sec fit suffoquer le haut du corps de Richard lorsque les premières gouttes de l'Oxymiel Francium diffusées dans la perfusion firent leur effet.

— Je ne cherche que le soulagement de tes pensées qui tremblent, dit-elle en s'approchant du « cas pauci-relationnel » Richard Cholet...

— Vous voyez bien que c'est elle triompha l'inspecteur, cela ne fait pas de doute. Je l'avais reconnue. Je n'avais plus qu'à la prendre sur le fait en demandant au baron Isidore Crumble d'écrire une lettre de directives anticipées à euthan'easy. J'avais été assez malin pour lui fournir au préalable du vrai miel UuB 112, l'antidote universelle !...

Chapitre 37 : L'Oxymiel du Docteur Nietzke.

L'après-midi, à la reprise, Madame la Juge présenta l' étude du site www. Eutha n' easy. Com. en faisant lecture du rapport rédigé par plusieurs experts :

Le portail offre aux internautes divers «choix de fin de vie » avec autant de professionnalisme que s'il s'agissait d'un simple soin de bien-être.

1. Toute recherche sur Google comportant les chaines de mots-clé suivantes : fin de vie douce, mourir sans douleur, droit à mourir dans la dignité, mourir en confiance... quelle que soit la langue employée, anglaise, française ou espagnole, affiche le site

euthan'easy en première page.

2. La maintenance du site et son affichage en première ligne coûtent environ 6000 dollars par mois. Pour couvrir les frais de maintenance de son site, la société Euthan'easy exige des arrhes de 30 %, demandés à ses clients par avance sur la facture de sa prestation et non remboursables si la demande n'est pas suivie d'un contrat d'engagement.

3. La société « Euthan'Easy », est une association à but lucratif, politiquement et confessionnellement neutre, régie par la loi du 22 Avril 2005 relative aux droits des malades et à la fin de vie. Le traitement judiciaire des affaires dites « de fin de vie » est en conformité avec les articles CRIM/ 2011- 25/G4-20.10.2011 et suivants du Code civil austral ; la société etant basée à Darwin.

4. La société propose une aide à la rédaction de la lettre de directives anticipées sur une antenne évanescente opérant en France métropolitaine. La lettre comporte plusieurs volets en violation de la loi française dite Kouchner-Tigronetti.

5. L'antenne francophone commercialise l' Oxymiel (marque déposée) « pur produit des saintes abeilles » sous 112 variantes différentes. L'Oxymiel (95) contenant l'élément atomique « Américium » est l'une des plus activement commercialisées sous diverses appellations commerciales par la société Euthan'easy dans ses diverses antennes de par le monde. En France la formule de base, la moins chère et la plus vendue, est distribuée sous le nom d'Oxymiel (87) « Francium» de paix royale pour « une fin de vie en zénitude et bonheur ».

En fin de soirée, l'expert, venu spécialement de Hollande, donna les détails de son étude de l' Oxymiel. Le professeur Swammerdam était un homme grand, maigre, vêtu d'une redingote noire sur une ample chemise blanche comme une blouse de chimiste. Il tenait une

badine pour pointer la table périodique des éléments, sur laquelle s'appuyait son discours. Il avait apporté cette vieille planche scolaire, roulée dans son cartable. Cette table, basée sur la structure électronique des atomes, était identique à celle que le Docteur Nietzke avait employée dans sa thèse. L'huissier n'ayant pas réussi à trouver cette table sur internet, afin de la projeter en vidéo, ce fut l'original, imprimée par Janet en 1929, qui se trouva. épinglée sur le tableau du grand amphithéâtre du shine dôme de l'académie des sciences d'Australie. Personne ne pouvait la voir, dans sa version originale, vieux rouleau de papier jauni et déchiré aux angles. Vue de loin, elle se présentait comme une marelle d'écolier, avec des cases numérotées, de couleurs pâles. Avec cette belle table antique, aux quatre grandes marches coloriées de rouge, bleu, vert, et jaune, le professeur Swammerdam était dans son élément. Il pointa de sa badine la case jaune pâle tout en bas, portant le chiffre 112 et le sigle Uub.

— Le principe dit-il, est que toute personne bénéficie d'une formule adaptée à l'âge de son choix pour quitter le monde. La formule est bien individualisée. Pour ceux qui souhaitent prolonger leur séjour, Euthan'easy propose une formule « Copernicium » permettant de quitter la vie à 112 ans. Le principe d'action de l'Oxymiel du Docteur Nietzke, que j'ai appelé thanatopolique dans ma thèse, est son effet que j'ai étudié sur les chaînes d'oxydoréduction mitochondriales. C'est à ce niveau sub cellulaire des neurones du système autonome que s'opère le mécanisme complexe de signature chimique en correspondance avec les âges de la vie…

— Pouvez-vous nous donner un aperçu simplifié de ce mécanisme, Monsieur le Professeur, demanda Madame la Présidente.

— Vous voulez me contraindre à faire simple, Madame la Présidente, soit, je me soumet à votre injonction. Je vais décrire ce mécanisme sans employer trop de jargon. Le copernicium est une révolution scientifique aussi radicale que celle introduite par Copernic à la renaissance. C'est la découverte d'une correspondance entre les âges de la vie et les atomes contenus dans la propolis récoltée par les abeilles à l'amorce des jours longs du rythme cosmique. Cette correspondance a été démontrée par Janet dès 1929 et détaillée dans sa thèse « de la fourmi à l'atome ».

Prenons l'exemple des Lanthanides, cette famille chimique dite des « terres rares ». Il pointa de sa badine une colonne jaune regroupant les cases "La 57" jusqu'à "Yb 70". Dans les pays occidentaux, dit-il, l'âge de la retraite correspond à la famille des Lanthanides, entre 57 et 70 ans. C'est une période de transition à très haut risque, n'est-ce pas !... Et bien toutes les terres rares ont ceci en commun, Madame la Présidente, de contenir seulement deux électrons sur l'enveloppe atomique extérieure!... Ce qui en fait une famille très unie, mais constituée de personnes vulnérables. Le professeur Swammerdam pointa la case 64 en disant :

— Qui connait le Gadolinium 64, du nom d'un obscur alchimiste finlandais du dix-neuvième siècle ? Il se tourna vers l'assistance qu'il commençait à endormir avec ses commentaires savants d'un tableau illisible... Comme l'assistance restait muette, il donna lui-même la réponse : C'est un métal gris, brillant comme l'argent et mou comme un retraité... Le fait est qu'il entre dans la composition de l'Oxymiel (64) Gadolinium de paix royale prescrite au retraité de 64 ans qui veut connaître une fin de vie douce sans plus attendre.

Voyez-vous, Madame la Présidente, mesdames, Messieurs, l'Oxymiel du Docteur Nietzke contient des quantités importantes d'antioxydants. De là son effet que j'ai qualifié de thanathopolique.

Par exemple, une propolis normale ne contient que quelques nanogrammes des substances de la même famille que l'oxygène, vous savez, ce gaz respiré par les animaux et rendu à l'air par les plantes. Eh bien, ce que j'ai appelé la thanatopolis du Docteur Nietzke en contient cinq fois plus. À cette dose, cela devient un poison pour les chaînes d'oxydoréduction des mitochondries.

Je présume que vous avez entendu parler de l'arsenic ? Demanda le professeur Swammerdam qui montra la case violette, dite 33 "As". Il toussa pour s'éclaircir la voix. L'arsenic, bien connu comme poison, entre aussi dans la composition de nombreux médicaments!... Tout est affaire d'équilibre!... Ainsi, pour un homme de 70 ans, l' Oxymiel « Ytterbium » de paix royale contiendra 3,15 dollars d'Ytterbium par livre de poids. Il pointa la case à la fin de la colonne jaune des Lanthanides. L'effet du traitement est garanti, cet homme quittera son monde de souffrance avec un sourire apaisé, à la date de son 70ème anniversaire !...

— Pouvez-vous nous donner plus de détails sur les cases bleues demanda Madame la Présidente. Prenez, par exemple la case 87 "Fr", si vous voulez bien ?

— « L'Oxymiel (87) « Francium » est un élément qui n'a jamais été vu réellement. répondit le professeur Swammerdam en levant un doigt comme à l'école. Il a été découvert par une assistante de Marie Curie. Ce produit est éphémère et est indécelable.

Seule la présidente pouvait voir la case bleue numérotée 87, celle de l'atome que personne n'avait vu. La table de classification du professeur était bien trop petite pour être vue de tous. Seuls les chimistes pouvaient suivre les propos de l'expert.

— Sur un des onglets du site d' Euthan'easy se trouve le manuel technique de l'Oxymiel (87), dit madame la Présidente. Il est indiqué qu'avec ses arômes de miel ambré dérivés des pampres de Corton-

Charlemagne il est particulièrement adapté au bon goût français. Cette formule est prescrite en France. Une fiole bleue contenant cette substance a été retrouvée par l'inspecteur Vladovic dans la chambre d'Eugénie Cholet. C'est sa petite fille, Louisette qui l'avait amenée là, après l'avoir trouvée sur l'établi de Baudouin Cholet, le réparateur de luminaires anciens. J'ajoute que la lueur bleue causée par ce poison a été vue par l'inspecteur Vladovic, avec sa technique du rétinogramme. C'est ce poison indécelable administré par l'opérateur d'Euthan'easy qui a causé la mort de Baudouin Cholet.

En bref, que pensez-vous de cet Oxymiel Francium 87, monsieur le Professeur?

— Madame la présidente, tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est exact que les qualités organoleptiques et Thanatopoliques de l'Oxymiel 87 sont celles d' un agréable vin d'exception. Le Francium qu'il contient est de la même famille que le Lithium. Ses propriétés sont inhabituelles, et je ne me sens pas dans la capacité de vous en dire plus madame la présidente, il faudrait que j'approfondisse mes recherches.

— Pour conclure votre déposition, pouvez-vous nous dire si cette table de classification périodique des atomes présente une correspondance avec les phases de la vie, comme vous l'indiquez au crayon?

Sur la table périodique, madame la présidente pouvait voir les mots "enfance", "adolescence", "adulte" et "âge mur", avec des flêches correspondant aux quatre marches.

Le professeur Swammerdam mit un temps infini avant de hausser les épaules avec un air d'écolier qui n'a pas bien appris sa leçon. Il posa sa badine et balbutia :

— Euh, c'est à dire, euh…

Madame la présidente, ne voulant pas prolonger ce qui pouvait

devenir un incident de séance gênant pour tous, tapa du marteau pour sortir l'expert de son embaras :

— Nous vous remercions pour toutes vos précisions très intéressantes et vos éclaircissements, vraiment scientifiques et lumineux, Monsieur le Professeur. Le Jury appréciera.

Chapitre 38. Les griffes d'Aïssa.

Aïssa Griphe, sobrement vêtue d'un pantalon de sport et d'un chemisier de coton vint à son tour déposer à la barre au cinquième jour de l'arbitrage citoyen :

— En Australie il est facile d'être moderne. Compte tenu de l'époque et des circonstances de sa fondation, l'Australie peut même être considérée comme le premier pays postmoderne. Que voulez-vous, dans une colonie pénitentiaire, en lutte pour sa survie, on ne fait pas dans la bondieuserie !.. Nous sommes le premier vrai pays, ne parlons pas de la bonbonnière suisse, à proposer une fin de vie scientifique, digne et de qualité. Pour vous dire simplement les choses, de nos jours, tout peut se commander sur la toile. C'est selon le budget : une rustine pour votre pneu de vélo (avec surcoût pour la colle spéciale) ou bien une voiture ou encore une propriété avec piscine en Floride... Alors pourquoi pas une mort douce?... Pareil, c'est selon budget : simplement le sabre ou avec le goupillon. Notre formule UuB « Copernicium 112 » ne peut pas être à la portée de tous. Mais nos formules « Lanthanides » sont très abordables. Que voulez-vous, grâce aux avancées de la science, l'euthanasie s'est banalisée.

Se détachant de la rumeur qui montait de la foule se pressant sur les bancs du palais des sciences de Canberra, on entendit des commentaires lancés avec force, et en français, comme celui-ci :

— C'est l'ubérisation de la camarde, avec une faux qui ratisse beaucoup plus large !...

Ou encore celui-là :

— L'euthanasie en Australie, on connaît!... Il n'y a qu'a demander aux aborigènes. Pourtant les aborigènes avaient cultivé l'art d'apprivoiser la mort!...

Indifférente aux commentaires, Aïssa Griphe reprit son discours, en haussant un peu la voix. Son insupportable accent australien obligea les Français de l'assistance à se taire et à tendre l'oreille:

— la preuve est faite qu'il y a une corrélation directe entre l'acceptation sociale de l'euthanasie et le déclin des valeurs religieuses. Dans 99 pour cent des cas, Euthan'easy pratique selon le code légal établi par les législateurs de chaque pays... Est-ce notre faute si, en dépit de leurs hordes de gratte-papier, les pays d'Europe n'ont pas uniformisé leur législation de fin de vie ?

Les diverses autorités judiciaires focalisent leur attention sur les cas limites, parce qu'ils sont plus médiatiques, mais le cas banal du n'importe quel quiconque, bref de l'être humain mortel normal, est oublié!...

L'espèce vient à peine de comprendre la différence entre matière plastique et matière biodégradable : la poubelle jaune et la verte!... Comment lui faire admettre que la plus glorieuse destinée du corps humain est de faire du compost : coeur, cerveau, poumons quéquette, la verte!... Dentiers, prothèses de hanche, la jaune!... L'humanisme bêlant qui sert de doxa à l'administration européenne est tout juste bon pour l'école primaire !...

Quant à l'âme !... Excusez du peu : d'après nos dernières estimations, elle ne pèse que 0.7 picogrammes!... Un demi-grain de pollen!... Et notre esprit serait là-dedans !... C'est bien ce que je pense ; rien à espérer de cette race !...

Homo sapiens sapiens avez-vous dit ? Homo erectus tout au plus, et encore, avant l'âge des Lanthanides, celui de vos retraites!...

Messieurs les mâles, de toutes confessions et de toutes couleurs de peau : votre si précieuse quéquette, hop dans le compost !... Inutile de congeler vos spermatozoïdes, nous allons trouver un moyen d'améliorer les choses !... Tout ce qu'on vous demande c'est de laisser l'écosystème un peu clean et de faire place nette. L'homme post-industriel, le transhumain, on s'en occupe !... Le ciel sera plus clair, la terre un peu plus bleue... Allez, je vous en prie, mourez, débarrassez le plancher !... Place aux abeilles et aux musaraignes. Avec la société de l'une et les gènes de l'autre, on va reconstruire tout ça de façon scientifique. Euthan'easy, l'entreprise crée par mon défunt mari à tous les outils et tous les collaborateurs pour ça, laissez nous faire !...

En France, vous croyez faire la révolution dans vos bistrots gratuits? Eh bien, faites !... La France n'est qu'un petit confetti tricolore dans un monde global aux couleurs homogènes. On y meurt mal et l'on continuera d'y mal mourir. Ceux qui aiment la mort douce prendront l'avion, et viendront à nous. Le monde moderne aura raison de vous. Nous, nous offrons une fin de vie exceptionnelle dans le grand confort, à ceux qui peuvent se l'offrir, qui ont été assez prévoyants avec leur assurance santé. À nous les fourmis, à vous les cigales !... Le temps de la bise mortelle est venu avec le petit virus du pangolin, le premier de la série !...

Allons !... Regardez-moi bien dans le blanc des yeux, et dans le noir de l'encre que vous lirez !... Osez dire que vous ne voulez pas parvenir à une condamnation à mort... De la Mort!...

Pour ma part, c'est tout ce que j'ai à déclarer. Maintenant, comme je l'avais dit à l'inspecteur Vladovic, je vais mettre un point final à toute cette histoire.

Devant le brouhaha indescriptible, madame la présidente donna du marteau : Silence ! J'ordonne l'évacuation de la salle!...

Au moment de l'ouverture des portes, un évènement formidable se produisit : un souffle d'air chaud tourbillonna dans l'amphithéâtre, faisant voler les papiers et décrochant la tapisserie de l'apocalypse. La belle tapisserie s'envola comme un vulgaire chiffon...

Les chroniqueurs évoquèrent un « tourbillon de Noël», phénomène météorologique assez fréquent en Australie...

ÉPILOGUE. LE BARON RESSUSCITÉ.

À l'issue de l'arbitrage, lors de sa dernière comparution, Hermione avait murmuré :

— Je ne porte pas de jugement sur les réalités de la mort... Je suis une Doula, je l'accompagne... Peut-être même en suis-je l'ange?... Le jury avait apprécié. Cette phrase était maintenant écrite en surbrillance sur le fond de l'image de la tapisserie de l'apocalypse qui trônait sous le grand dôme de l'académie des sciences d'Australie. La tapisserie avait retrouvé son château à Angers. Chacun avait repris ses occupations, le jugement avait été rendu...

Voici une chose dont il faut se souvenir : lors de l'arbitrage, il y avait toujours avec Hermione une autre femme au visage caché et que personne ne voyait. Car il n'y a pas d'yeux pour voir quoi que ce soit de la Mort... Hermione était en grand danger d'être mal jugée. Mais certains avaient lu son livre «Live, Evil» et compris. Cette femme qui marchait à ses côtés la protègerait et la garderait toujours. Comment des idolâtres apeurés auraient-ils pu toucher à une fille du livre ? Elle fut acquittée... Les autres acteurs d'Euthan'easy furent condamnés comme il se doit : pour la forme et pour l'histoire...

Hermione était revenue se réfugier à Fawbridge dans sa gloriette au fond des bois. Elle qui aimait tant les chants d'oiseaux, ne les

percevait plus que comme des sifflets qui lui vrillaient les tympans. Elle qui aimait tant méditer au lever et au coucher du soleil, ne voyait plus que des jours de brouillard gris.

Ce qui la sauva, ce sont ses rêves devant les reflets de l'eau de la rivière, et l'écriture... Happée par les lumières, elle devait fermer les yeux parce que les vaguelettes lui renvoyaient des effets de mouvements continus vertigineux. Elle les gardait en mémoire. La nuit tombée, à la lumière violine de son écran d'ordinateur, elle écrivait son livre, encore et encore. Elle en avait changé le titre : « Vivre bien, mourir bien ». C'était provisoire, elle le changerait, ou peut-être pas, peut-être garderait-elle l'original « Live, Evil ».

Un jour, il faudrait qu'elle partage son expérience de Doula. Sur son écran, à l'envers de chaque page, elle croyait voir quelque chose comme une procession de vers luisants. Des mots, des phrases et des chapitres, qui menaient quelque part... Des petits ruisseaux pour faire une grande rivière, la dernière destination de ceux qui cherchent une aide pour affronter la mort avec confiance. Les personnes qui cherchent un passeur pour naviguer vers l'autre rive, une Doula pour aider au passage. Hermione était cette Doula, non plus seulement pour prodiguer soins, toilette et soutien psychologique. Par sa réflexion écrite sur le sens de la vie et du passage vers la mort elle tentait d'apporter une aide spirituelle... L'écriture était pour elle une discipline qui lui permettait de pratiquer son métier de Doula sous une autre forme. Elle avait trouvé sa voie.

Dans les anciennes douves autour de la gloriette au fond de ses bois, le Baron Isidore Crumble avait installé son rucher. À l'abri des vents derrière une palissade hexagonale, il soignait ses trois ruches expérimentales qu'il avait nommées : Nona, Décuma et Morta. Il venait tous les matins exécuter les tâches de saison, afin de faire prospérer les trois lignées d'abeilles Buckfast que lui avait confié

Abel. Il avait estimé qu'il lui faudrait plus de cinq années entières de travail, partant de ses trois essaims, pour créer un seul rucher d'abeille parfaite. Quel apiculteur pouvait s'offrir le luxe d'un travail qui ne lui rapporterait qu'une demi-douzaine de pots de miel par an ? Le baron était de cette nature-là. C'est entre ses bras sûrs, à la force sereine que, aux beaux jours, sur les cadres de l'année, naissaient les ouvrières qui allaient élaborer ce miel.

Sa force sereine, il l'avait retrouvée dans les courtes visites qu'il rendait chaque jour à Hermione. Depuis qu'elle était revenue s'installer dans son atelier et qu'elle s'était remise au travail, ils se répondaient. Ils s'écoutaient, se parlaient, attentifs aux mots qui disaient où et quand, et pourquoi et comment... Pour connaître le monde de l'autre, il faut d'abord écouter ou voir, puis comprendre.

Il y avait eu autrefois à Fawbridge, un juif exilé qui avait réussi à créer une variété des plus riches fleurs polliniques au monde. Pour cette réussite, il faut un bon terreau, et le baron savait bien d'où il venait. Pour que ces fleurs s'épanouissent, il faut aussi savoir où et quand les cultiver, et le baron savait. Ce savoir, il le devait à son vieil oncle, Winston. Le cultivar de coquelicots qu'il avait créé avait été l'orgueil de sa vie. Il était parvenu à ses fins après une vie de travail. Ils fleurissaient maintenant dans les jardins de Fawbridge. Il avait créé une variété dont les étamines étaient noires au lieu d'être dorées. Ces coquelicots d'un bleu de ciel africain poussaient dans le parc anglais, aussi différents des coquelicots rouges que s'ils avaient poussé sur les hautes collines du paradis. Le pollen noir de ces fleurs divines procurait aux abeilles les 112 éléments nécessaires à l'élaboration du miel dont le baron et Hermione testaient les effets prodigieux sur eux-mêmes.

Il avait déjà soixante et onze ans, et il vivait une belle et verte vieillesse. Elle avait vingt-cinq ans de moins, et puisque le baron

voulait du naturel, elle allait lui en servir. Pourquoi refuser l'amour à un vert-galant ?

Prologue : La petite annonce. p.3
Première partie : Mourir à Noël...
* 1 : L'oeil de Baudouin. p.10
* 2 : La lettre d'intention de Richard. p.19
* 3 : Le Noël d'Eugénie. p.29
* 4 : Le rétinogramme. p.40
* 5 : La trichotillomanie de l'inspecteur. p.49
* 6 : Au café sauvage. p.61
* 7 : Le formulaire d'Eugénie. p.68
* 8 : Tel père, tel fils. p.78
* 9 : Madame la Divisionnaire. p.91
Deuxième Partie : Euthan'easy.
* 10 : Un poste de Viop pour Vlado. p.104

* 11: Euthan'easy p.112
* 12: L'abeille parfaite. p.133
* 13 : Le baiser de l'abeille géante. p.146
* 14 : Le site Euthan'easy.com. p.157
* 15 : Jeune ou vieux. p.173
* 16 : Une pythie de carton-pâte p.182
* 17 : Le rideau tombe. p.195

Troisième partie : Le baron d'Albion perfide.
* 18 : Simultanés et contemporains. p.210
* 19 : L'inégalité des hommes. p.213
* 20 : La lettre qui tue. p.222
* 21 : Un réveillon manqué. p.225
* 22 : Le mort du jour de l'an. p.234
* 23 : Directives très anticipées. p.238
* 24 : « Une fin de vie douce ». p.249
* 25 : Des tableaux et des statistiques. p.254
* 26 : Eutha-Nazi. p.267
* 27 : Mum, vous souvenez-vous ? p.282
* 28 : L'abeille est l'âme du défunt. p.291
* 29 : La lettre du Baron. p.309
* 30 : La « fin » du baron. p.318

Quatrième Partie : L'arbitrage de Canberra.
* 31 : Des morts bien vivants. p.323
* 32 : L'arbitrage de l'inspecteur. p.327
* 33 : Eugénie ou la fin choisie. p.336
* 34 : Une ingénue meurtrière. p.348

* 35 : L'opérateur d'Euthan'easy. p.355
* 36 : La compassion d'Hermione. p.362
* 37 : L'Oxymiel du Docteur Nietzke. p.369
* 38 : Les griffes d'Aïssa. p.378
Épilogue. Le Baron ressuscité.

Mai 2021. Henri Poincal.
AutoEdit : ISchocoBN